

1 ère PARTIE

LA REMISE EN CAUSE

DU DEVELOPPEMENT

Selon ses auteurs, ses promoteurs et ses partisans, le concept de développement soutenable ou durable s'affirme de manière critique vis-à-vis du phénomène de développement économique, et aussi vis-à-vis du corps de théorie et de doctrine du développement. Cette ambition ne peut être comprise et appréciée qu'en replaçant la perspective de développement soutenable dans le contexte de crise du développement marquant la fin du XX^e siècle et en analysant les rapports entre les deux concepts, développement et développement soutenable. L'étude de ces rapports requiert au préalable l'inventaire et la sélection des outils méthodologiques à notre disposition (Chapitre 1). Trop souvent, l'analyse économique, à travers le paradigme de l'individualisme méthodologique et le principe de rationalité, est coupée de toute analyse sociologique, ou, pire, a la prétention d'annexer celle-ci. Retrouver les bases d'une analyse pluri-disciplinaire est indispensable à une démarche dont la vocation se veut scientifique et dont l'ambition est de sortir des cadres de pensée aujourd'hui défailants. Nous pourrions ensuite analyser la crise du développement et dresser la critique de celui-ci à la fois dans ses formes concrètes, marquées par le maintien de la pauvreté sur toute la planète et un déséquilibre écologique croissant, et dans sa conceptualisation à visée tant explicative que normative (Chapitre 2). En décrivant l'émergence du concept de développement soutenable, il sera possible alors de montrer l'ambiguïté de ce dernier dans la mesure où, tout en comportant une dimension critique vis à vis du paradigme du développement, il en demeure pour une large part prisonnier (Chapitre 3).

Chapitre 1

La méthodologie de la critique

du développement

Il ne suffit pas qu'un mot nouveau apparaisse pour qu'il soit un concept. La nouveauté ne confère pas *a priori* le statut de concept, encore moins la pertinence à celui-ci. Ainsi, l'ajout des adjectifs *soutenable* ou *durable* au terme de *développement* n'offre pas la garantie du caractère novateur du raisonnement qui le sous-tend pas plus que celle de sa rigueur. Or, les problèmes que le développement durable est censé résoudre à la fin du XX^e siècle sont d'une telle ampleur, faire reculer la pauvreté et l'exclusion et protéger l'environnement, que l'analyse économique dans son ensemble se trouve interpellée, à la fois dans ses objectifs et dans ses méthodes.

Devant l'impossibilité de faire partager les bénéfices du développement économique entre tous les habitants de la terre malgré les incantations en ce sens, devant l'incapacité de produire un développement propre malgré les multiples recommandations en faveur de l'environnement, les certitudes les mieux établies sont ébranlées, telles que *la croissance économique finit toujours par profiter à tout le monde*, ou bien *il y a toujours une solution technique à un problème technique*. La crise du modèle de développement économique a fini par produire une crise de la pensée économique mais de manière déphasée et incomplète: la crise du développement crée les conditions d'une remise en question théorique mais sans en fournir toutes les clés. Pire, les schémas de pensée anciens et inadaptés peuvent très bien continuer de fonctionner alors même que la réalité auxquels ils sont supposés s'appliquer est différente ou a changé. En même temps, les schémas de pensée nouveaux qui semblent revivifier la réflexion la reproduisent souvent à l'identique. L'analyse critique doit donc être menée en permanence à deux niveaux: qu'est-ce que le développement et la critique dont il est l'objet? qu'est ce que le développement durable et la critique dont il est porteur et dont il peut également être l'objet?

L'objectif d'une telle démarche est donc double: proposer une intelligibilité *provisoire* de la société et un décodage du discours sur celle-ci, parce qu'il nous paraît impossible, et de toute façon non souhaitable, de séparer, aujourd'hui comme il y a deux siècles, l'économie politique contemporaine de sa critique.

Mais pour y parvenir, il nous faut commencer par dresser le cadre épistémologique de notre recherche (I). Nous pourrions définir ensuite les champs dans lesquels s'exercera la critique (II).

I- Le cadre épistémologique.

Le discours économique ayant tendance à occuper une place grandissante et surtout à évacuer tous les autres modes de représentation sociale, il est nécessaire de s'interroger sur le statut de ce discours qui se présente en tant que *science économique*. L'examen de l'objet et de la méthode de l'économie renvoie plus généralement à celui de l'objet et de la méthode des sciences sociales, et cela d'autant plus que le développement, durable ou non, met en jeu des questions économiques, sociologiques, démographiques, politiques, culturelles, etc.

Le cadre épistémologique dans lequel nous évoluerons pour comprendre la portée et les limites des concepts de développement et de développement durable peut se définir à partir de trois thèmes: le rapport de la théorie à la réalité en économie (A), les critères de scientificité (B) et les statuts différents du modèle, de la loi et de la tendance (C).

A- Théorie et réalité en économie.

Le rapport de la théorie à la réalité sociale (et en particulier à la réalité économique) peut s'analyser sous trois angles: l'objet de la science économique, le parti-pris philosophique à propos de la primauté entre cet objet et la pensée sur cet objet, et le rôle de la vérification expérimentale.

1. Y a-t-il un objet de la science économique?

Ou bien on considère, comme la plupart des ouvrages consacrés à cette question, qu'il existe, *a priori*, un objet de la science économique puisque cette science existe (on en parle et elle parle) et qu'il n'y a pas de science sans objet, et, dans ce cas, le premier travail du scientifique consiste à définir cet objet, ou bien on ne se satisfait pas de cet *a priori* et on se demande s'il existe bien un *objet réel* dont pourrait se saisir la *science économique*.

1.1. La définition de l'objet.

Les épistémologues qui se placent dans l'optique de la première démarche sont d'accord pour souligner les difficultés, mais à leurs yeux surmontables, auxquelles cette définition se heurte.

a) La dissociation des faits économiques des autres faits sociaux.

Les économistes résolvent cette première difficulté en exogénéisant les paramètres sociaux non retenus par le champ économique. Ainsi, l'environnement a été généralement considéré comme une donnée exogène, ce que nous devons interpréter au pied de la lettre comme "*il nous est donné*", c'est-à-dire "*on en fait ce qu'on en veut*". La dissociation des faits économiques des autres faits sociaux par la science économique est parallèle à la dissociation des impératifs économiques, principalement de rentabilité, de la préservation des écosystèmes et de la promotion de tous les individus que l'on observe dans la pratique.

b) La prééminence des faits économiques sur les autres faits sociaux.

La dissociation des faits sociaux a pour corollaire leur hiérarchisation: pour beaucoup d'économistes, les faits économiques sont décisifs par rapport aux autres faits sociaux. Cette hiérarchisation porte en germe la réduction du développement économique à la croissance économique, du développement au développement économique, et enfin du progrès humain au développement. L'idée selon laquelle la croissance économique entraînerait naturellement le développement est au coeur de bien des modèles de croissance néo-classiques mais aussi de beaucoup d'analyses marxistes pour lesquelles le développement des forces productives constituent la base des transformations sociales, bien que Marx, non sans ambiguïté, ne rangeait pas sous l'expression de *développement des forces productives* le seul accroissement de la production.

c) Le niveau d'abstraction auquel sont saisis les faits économiques.

Le niveau peut être celui d'acteurs (micro) ou celui des liaisons, des rapports entre agents sociaux ou groupes d'agents définis par leurs fonctions ou précisément

par leurs relations (macro). Gilles Gaston Granger affirme que c'est seulement à ce dernier niveau que le temps peut être pris comme variable effective et non pas neutre¹. La différence d'abstraction va bien au-delà de la simple différence quantitative: l'agrégation des phénomènes micro-économiques n'est que la traduction de la possibilité ou non de fonder la macro-économie sur la micro-économie. Elle comporte en outre des conséquences alternatives (ou complémentaires?) pour l'action: fonder une stratégie sur les décisions individuelles s'harmonisant grâce au principe de la rationalité ou bien sur une politique de transformation des structures?

d) Les rapports entre les sciences de la société.

La dissociation des faits sociaux, la hiérarchisation de ceux-ci et le niveau d'abstraction auquel ils sont saisis illustrent les rapports qu'entretiennent entre elles les différentes *sciences* de la société. Celles-ci sont souvent appelées sciences sociales et elles comprennent l'économie, la sociologie (dont la sociologie politique), l'ethnologie, la démographie. Dans ce cas, l'emploi de *sociales* pose le problème du sens et du statut de ce terme. Dans le langage courant, ce terme se rapporte aux conditions de vie d'une population et aux relations que les groupes qui existent en son sein nouent entre eux. Dans le langage scientifique, le terme est utilisé tantôt dans le même sens que précédemment et alors le *social* se ramène au *sociologique*, tantôt dans un autre sens beaucoup plus général et alors *social* signifie *sociétal*, néologisme esthétiquement plus douteux mais scientifiquement plus précis puisqu'il englobe explicitement l'*économique*, le *sociologique*, le *politique* et l'*idéologique et culturel*². Lorsqu'il est employé pour ne désigner que la sociologie et ses diverses composantes, sciences économiques et sciences sociales coexistent côte à côte et cela aboutit à la succession de réductions suivante: sciences de la société = sciences sociales = sociologie, sans que le dernier terme des deux égalités soit identique au premier.

A ces réductions sémantiques s'ajoute l'inconvénient d'entretenir le stéréotype des sciences sociales chargées de définir ce qui est utile ou souhaitable socialement, dans le sens où l'on entend familièrement: *faire du social*. Plus profondément, la juxtaposition d'*économiques* et de *sociales* aux sciences de la société justifie la remarque de Jean-Claude Passeron: "Le problème de fond reste entier: l'unité épistémologique d'un

¹. GRANGER G.G., *Epistémologie économique*, dans GREFFE X., MAIRESSE J., REIFFERS J.L., *Encyclopédie économique*, Paris, Economica, 1990, tome 1, p. 3-24.

². Christian Comeliau parvient à une conclusion analogue dans COMELIAU C., *Développement du développement durable ou blocages conceptuels?*, *Revue Tiers-Monde*, Après le Sommet de la Terre: Débats sur le développement durable, tome XXXV, n° 137, janvier-mars 1994, p. 64.

champ de recherche dont la nomination doit s'aider de deux identificateurs empruntés au langage courant fait question.”¹

La définition d'un objet *économique* spécifique marque l'attraction qu'exerce l'économie sur les autres sciences sociales et en particulier la sociologie.

d.1) Bien que les rapports entre les deux disciplines ne soient pas à sens unique et qu'on puisse parler autant d'une “sociologie des faits économiques” que d'une “économie des faits sociologiques”², indéniablement, l'économie fait subir à la sociologie un phénomène de gravitation non pas tant sur le plan du contenu que sur le plan méthodologique.

Pour le comprendre, il ne suffit pas de rappeler que l'économie politique naquit bien avant la sociologie, au moins un siècle plus tôt, ni de souligner que la modélisation et la mathématisation de la théorie économique contribuèrent à conférer à celle-ci un label, sinon un statut, scientifique. D'ailleurs, la naissance de la sociologie étant contemporaine de l'introduction du calcul différentiel par les marginalistes, on ne peut expliquer l'influence de l'une sur l'autre par l'antériorité de celle-ci sur celle-là.

De plus, la sociologie s'inscrit d'emblée assez largement dans une perspective méthodologique holiste et, selon Robert A. Nisbet³, elle se définit contre l'individualisme et la philosophie du siècle des Lumières.

L'individualisme méthodologique postule:

- l'existence d'un *homo æconomicus* dont les décisions sont uniquement hédonistes et utilitaristes et dont le comportement parfaitement rationnel ne dépend aucunement de l'environnement social mais seulement de sa contrainte budgétaire;
- la possibilité d'agréger des décisions individuelles non contradictoires en elles-mêmes pour aboutir à des fonctions de préférences collectives, en dépit du paradoxe de Condorcet repris par Arrow⁴ dans la question du *no-bridge*.

Le holisme méthodologique postule que:

- le comportement des individus ne prend un sens que si ceux-ci sont replacés dans le groupe social auquel ils appartiennent;
- le comportement des groupes sociaux ne prend un sens que si ces derniers sont replacés dans le processus de reproduction du système social auquel ils appartiennent.

¹. PASSERON J.C., *Les sciences sociales, unité et diversité*, Cahiers français, *Découverte de la sociologie*, n° 247, juillet-septembre 1990, p. 86.

². ARCHAMBAULT E., BAUDELLOT C., *Sociologie et économie*, dans GREFFE X., MAIRESSE J., REIFFERS J.L., *Encyclopédie économique*, op.cit., p. 277-303.

³. NISBET R.A., *La tradition sociologique*, Paris, PUF, 1984.

⁴. ARROW K.J., *Choix collectifs et préférences individuelles*, 1951, éd. fr. Paris, Calmann-Lévy, 1974.

Donc, dans cette deuxième perspective, les comportements individuels doivent être référés au contexte socio-économique dans lesquels ils interviennent et qu'ainsi ils contribuent à reproduire, alors que dans la perspective de l'individualisme méthodologique, les phénomènes macro-économiques, ou macro-sociologiques, se réduisent à l'agrégation de comportements individuels fondés sur des décisions guidées par la rationalité. “Le holisme méthodologique va des structures aux comportements, là où l'individualisme méthodologique va des décisions aux structures.”¹ La méthode impulsée par Durkheim lorsqu'il affirme que le tout n'est pas réductible à la somme des parties, ou que la cause d'un fait social ne peut être qu'un autre fait social, lorsqu'il demande que “les faits sociaux soient considérés comme des choses”², est placée sous le signe d'une lutte contre l'idéalisme et le subjectivisme³.

d.2) La sociologie ne semblait donc pas prédisposée à subir l'influence méthodologique de sa contemporaine, la théorie économique néo-classique, dont le paradigme est individualiste. Pourtant plusieurs éléments vont jouer en sens inverse.

d.2.1. Tout d'abord, au début du XX^e siècle, Max Weber renverse la problématique durkheimienne: il refuse de considérer les phénomènes sociaux comme la conséquence d'événements extérieurs aux individus contraints par des structures, et il voit en eux le résultat des décisions prises par les *individus acteurs* qui donnent un sens à leur action. De plus, dans son grand ouvrage inachevé *Economie et société*⁴, il s'interroge sur les transformations économiques et sociales qui ont conduit en quelques décennies l'Allemagne au premier rang des pays capitalistes européens et sur les liens entre ces différentes transformations. Pour lui, le moteur du dynamisme économique dans les sociétés industrielles se trouve dans le principe fondateur et orienteur de toutes les activités humaines

¹. FAVEREAU O., *Travail et emploi*, Document photocopié du CNED, A.3472.T.01, p. 22.

². DURKHEIM E., *Les règles de la méthode sociologique*, 1895, 5^e éd. Paris, Quadrige-PUF, 1990, p. 15.

³. “Pendant des siècles, philosophie et théologie ont eu réponse, subjectiviste en général, à toutes les questions sur l'être humain. Il a fallu attendre la deuxième moitié de XIX^e siècle pour voir ce que nous appelons désormais les sciences de l'Homme commencer à se constituer en tant que disciplines **autonomes**. Et leur naissance, tout comme celle des sciences de la nature quelques siècles plus tôt, s'est effectuée sous le signe de la **rupture épistémologique**, de la lutte contre l'idéologie théologico-philosophique qui occupait le terrain, dans les esprits comme dans les institutions. Ce climat d'opposition, ce contexte de luttes vigoureuses, expliquent que les sciences de l'Homme, au moins dans certains domaines, aient été entraînées, par la logique même du combat, à tomber dans cette forme d'extrémisme théorique qu'est l'objectivisme, qui forme avec l'extrémisme subjectiviste un de ces couples épistémologiques aussi indissociables que pervers. S'agissant de la sociologie en particulier, elle a d'autant plus cédé à la tentation de l'objectivisme, avec Marx d'abord puis avec l'école durkheimienne, que non seulement il lui fallait imposer la représentation de l'Homme comme objet connaissable et déterminé, dont les déterminismes étaient susceptibles d'être objectivés dans une connaissance objective, mais encore il lui fallait faire accepter, contre toute la tradition ontologique, que l'essence de cet objet était une **essence sociale**.” ACCARDO A., *Conférence*, 30 mars 1990, Bordeaux, Texte ronéoté, p. 5 et 6.

⁴. WEBER M., *Economie et société*, 1922, Paris, Plon, 1971.

dans ces sociétés modernes: celui de la rationalité qui pousse l'économie, le droit, l'Etat à s'engager dans un processus de rationalisation continu.

d.2.2. Dès lors, la voie était ouverte pour que des économistes tentent d'étendre le modèle de l'*homo æconomicus* à toutes les sciences sociales, en considérant que toutes les décisions humaines relèvent du même principe, la maximisation de l'utilité. Ainsi, Theodore W. Schultz, Gary Becker et l'école de Chicago du *Public Choice* ont-ils appliqué aux choix familiaux, politiques, d'éducation, de santé, aux comportements de déviance et de criminalité, le critère de la rationalité pour comprendre comment chaque individu prenait ses décisions dans la palette de choix qui s'offrait à lui.¹ Non seulement, les économistes néo-classiques ont ainsi remis en cause "la distinction primitive qui séparait nettement le champ de l'économie de celui des autres sciences sociales"², mais ils ont été à l'origine d'une pression conduisant à une sorte d'annexion théorique de la sociologie à l'économie en niant l'existence d'un *homo sociologicus* et d'un *homo politicus* qui ne soient pas à l'image de l'*homo æconomicus* rationnel. Cette prétention à l'annexion est contenue dans la définition célèbre de la science économique de Lionel Robbins reprise par tous les auteurs néo-classiques: "L'Economie est la science qui étudie le comportement humain en tant que relation entre les fins et les moyens rares à usages alternatifs."³ Cette définition ne fait aucune mention spécifique des domaines de la production ou de la consommation; elle veut donc avoir une portée plus générale que la seule économie, ou, ce qui revient au même, elle préfigure l'approche économique de tous les actes sociaux.

d.2.3. En retour, la généralisation du paradigme individualiste permet à certains sociologues de renouveler les termes dans lequel est posé le problème du changement social. Reprenant l'analyse de Tocqueville dans *L'Ancien Régime*, Raymond Boudon explique le sous-développement de l'agriculture française au XVIII^e siècle, comparée à l'agriculture anglaise, par l'attitude adoptée par les propriétaires fonciers français

¹. Voici la fresque historique de la science économique peinte par Becker: "La science économique entre dans le troisième âge. Dans le premier âge, on considérait que l'économie se limitait à l'étude des mécanismes de production de biens matériels et n'allait pas au-delà (théorie traditionnelle des marchés). Dans un second temps, le domaine de la théorie économique a été élargi à l'étude de l'ensemble des phénomènes marchands, c'est-à-dire donnant lieu à rapport d'échange monétaire. Aujourd'hui, le champ de l'analyse économique s'étend à l'ensemble des comportements humains et des décisions qui y sont associées. (C'est ce qu'on appelle) l'économie généralisée." BECKER G., *The economic approach to human behavior*, Paris, 28-30, 1977, Communication CNRS-MSH, cité par PASSET R., *L'économie et le vivant*, op. cit., p. 115.

². LAZUECH G., *Les déterminants sociaux des choix, approches théoriques*, D.E.E.S., C.N.D.P., n° 80, juin 1990, p. 77.

³. ROBBINS L., *Essai sur la nature et la signification de la science économique*, Paris, Editions politiques économiques et sociales, Librairie Médicis, 2^e édition, 1947, p. 30.

face à une situation caractéristique: les villes bénéficiaient d'exemptions fiscales et les charges royales représentaient un attrait en raison de la centralisation administrative française. Guidés par leur intérêt, "les propriétaires fonciers français n'ont pas la même motivation (que les anglais) à s'occuper de leur exploitation. Il en résulte un effet agrégé: le sous-développement de l'agriculture française à cette époque."¹ Boudon explique également le comportement nataliste des familles paysannes indiennes par un calcul rationnel et non par la soumission aux normes culturelles ou par le poids des traditions: "Pour tenter de s'élever au-dessus du niveau de subsistance, un paysan indien a souvent avantage, étant donné les conditions économiques locales, à placer deux de ses fils sur des parcelles (ce qui lui permet de réaliser des "économies d'échelle"), d'autre part à envoyer deux autres de ses fils à la ville voisine où ils toucheront un salaire modeste qui viendra arrondir les revenus de la famille, laquelle leur fournira en contrepartie des services à un coût inférieur à celui du marché."² Boudon attribue aux acteurs indiens un raisonnement en termes de coûts-avantages: "Dans un contexte économique comme celui du village du Pendjab, un enfant ne coûte pas cher. Il ne coûte cher ni à élever, ni à soigner, ni à éduquer. En revanche, il permet au paysan d'augmenter la productivité sur la terre familiale, et lui évite de recourir à une main d'oeuvre salariée toujours coûteuse."³

d.3) Les rapports qu'entretiennent l'économie et la sociologie conduisant à une influence méthodologique certaine de la première sur la seconde ne trouvent-ils pas leur source dans la spécificité des sociétés modernes qu'a mise au jour Karl Polanyi⁴ et que confirme Louis Dumont⁵, ces deux auteurs prolongeant les travaux de Marcel Mauss? Selon eux, les aspects économiques ont tendance à s'autonomiser des autres aspects de la vie sociale, à devenir une catégorie séparée et dominante. Cette hypothèse renvoie à la question des raisons de cette autonomisation: si l'on admet l'interprétation de Jean-Pierre Dupuy⁶, s'inspirant de René Girard⁷, selon laquelle l'autonomisation de l'économie serait une réponse à la désacralisation des sociétés modernes qui laisserait celles-ci sans défense face à

¹. BOUDON R., *L'individualisme méthodologique*, dans *Encyclopædia Universalis*, Symposium, *Les enjeux*, Paris, 1985, p. 645.

². BOUDON R., *L'individualisme méthodologique*, op.cit., p. 646.

³. BOUDON R., *L'individualisme méthodologique*, op.cit., p. 646.

⁴. POLANYI K., *La grande transformation, Aux origines politiques et économiques de notre temps*, 1944, Paris, Gallimard, 1983.

⁵. DUMONT L., *Homo aequalis, Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard, 1977 et 1985.

⁶. DUPUY J.P., *Le sacrifice et l'envie, Le libéralisme aux prises avec la justice sociale*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, chapitre X, p. 309-329.

Les bases de l'analyse économique sont fausses, Lettre de l'AFSE, n° 23, juillet 1994; reproduit dans Problèmes économiques, *La science économique est-elle en crise? Principes, instruments, pouvoirs*, n° 2444-2445, 1er-8 novembre 1995.

⁷. GIRARD R., *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.

la violence des rapports humains, l'économie *contient* en elle cette dernière mais la *contient* aussi dans le sens où elle l'atténue. Marx, qui a mis en évidence le premier sens, et Montesquieu¹, qui a souligné le second, auraient tous les deux raison. Cette interprétation est séduisante mais elle ne permet pas de clarifier un problème théorique récurrent: si le renforcement de l'économie avait comblé le vide laissé par le sacré, le vide aurait donc été antérieur. Qu'en est-il alors de l'explication du recul du sacré par la montée de l'économie? L'économie a-t-elle évincé le sacré ou a-t-elle comblé une place laissée vide?

Nous entrevoyons que la définition d'un objet n'est pas séparable de la relation que celui-ci entretient avec la pensée qui s'exerce sur lui. Nous retrouverons cette question un peu plus loin.

1.2 Dans quelle mesure existe-t-il un objet économique et, au-delà, un objet social?

a) La position du problème.

Prenons l'exemple suivant: la pression démographique, en Afrique et ailleurs, réduit à néant la croissance économique quand celle-ci est présente. Cela est souligné par tous les organismes officiels². Mais peut-on admettre ce fait en dehors du sens que les individus donnent à la procréation qu'ils engendrent et à l'accroissement de leurs ressources matérielles?

Certes, la procréation est un fait biologique indéniable qu'on peut enregistrer chaque fois qu'un enfant supplémentaire vient au monde. Ce fait est-il, *a priori*, de manière brute, également un fait social? Non, il acquiert cette qualité parce qu'il s'intègre dans une pratique sociale qui, simultanément, s'exerce et le pense comme telle. Pourquoi les paysans du Pendjab se débarrassent-ils des pilules contraceptives que leur remettent les promoteurs du programme de recherche sur la natalité, demande Boudon? "Les paysans l'ont déclaré sans ambages à ceux des chercheurs qui ont eu la curiosité de le leur demander: plus ils ont d'enfants, mieux ils se portent."³

De même, la croissance de la production ne s'effectue pas sans que les agents économiques ne se projettent dans l'avenir, affectent leur surplus à des fins

¹. MONTESQUIEU C. de S., *De l'esprit des lois*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1951, tome 2, 4^e partie, Livre XX, Chapitre premier, p. 585: "C'est presque une règle générale que, partout où il y a des mœurs douces, il y a du commerce; et que partout où il y a du commerce, il y a des mœurs douces".

². PNUD, *Rapport sur le développement humain 1991*, op. cit.

Banque Mondiale, *Rapport 1992*, op. cit.

³. BOUDON R., *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986, p. 13.

d'accumulation, en un mot sans que leurs représentations¹ du monde qui sont constitutives des rapports sociaux qu'ils nouent ne jouent un rôle actif. L'existence matérielle d'un surplus ne suffit pas pour que l'accumulation ait lieu; il faut, en plus, que son utilisation ait été pensée. *A contrario*, la destruction du surplus, sous forme de fêtes ou de cadeaux dans certaines sociétés, doit être interprétée comme l'intime mélange d'une réalité matérielle (le surplus existe) et d'une pensée sur elle, même si elle ne relève pas de la même rationalité que celle de l'intérêt entendu au sens économique habituel. De plus, on peut sans doute montrer que l'existence matérielle d'un surplus elle-même n'est pas simplement le résultat d'une soustraction (= production - biens consommés) mais est véritablement le produit d'une pratique sociale, à savoir l'appropriation par un groupe social: le surplus naît de celle-ci et pas seulement d'une abondance relative.

Si on vérifie par le calcul que: (avec Q = production; P = population)

$$\frac{Q_2 / Q_1}{P_2 / P_1} < 1 ,$$

c'est-à-dire que la production croît moins vite que la population entre les dates 1 et 2, il y a là toute l'apparence d'un fait objectif. Mais il ne l'est qu'après avoir mis en rapport deux faits dont le caractère social n'est pas intrinsèque mais acquis et construit.

b) Généralisation.

Plus généralement, certaines recherches récentes interrogent les racines culturelles du concept de développement: lié à la culture occidentale, n'est-il pas une projection de l'imaginaire occidental à tendance dominatrice? Si oui, il constitue une vision du monde, une représentation de celui-ci avant d'être un objet réel, surtout à l'égard des populations sans développement économique.

Discussion théorique mais dont le prolongement pratique est évident: peut-on réduire la pression démographique sans prendre en compte les représentations que les individus, ancrés dans des cultures, des pratiques, non seulement reçoivent de leur milieu, mais recréent en permanence pour donner du sens à leur vie (en l'occurrence à travers leur progéniture), pour inscrire celle-ci dans une histoire, dans le temps, et ainsi participer aux transformations de ce milieu.

Serge Latouche estime que "Les faits sociaux ne sont pas des faits. Seuls les faits naturels sont des faits (de *factum*, résultat), des données (*data*). (...) La bataille de

¹. Le premier à utiliser la notion de *représentations sociales et collectives* fut Durkheim qui désignait par là les symboles par lesquels l'homme structurait sa perception du réel et envisageait sa confrontation avec lui dans le but d'agir. DURKHEIM E., *Représentations individuelles, représentations collectives*, 1898, dans *Sociologie et philosophie*, Paris, PUF, 1967; ainsi que *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1979.

Waterloo n'a pas été la même chose pour les Anglais et les Français. (...) Certes, il s'est bien passé *quelque chose*. (...) Toutefois, ce quelque chose n'est rien sans une conscience où il s'inscrit.”¹ Autrement dit, les faits naturels n'ont pas besoin des *pratiques humaines* pour exister, à l'inverse des faits sociaux qu'il vaudrait mieux appeler des *gestes* sociaux parce qu'ils supposent une représentation dans la tête de leurs auteurs, ainsi que l'expriment dans des termes voisins Serge Latouche et Maurice Godelier².

Renato Di Ruzza aborde la même discussion: “Un fait qui ne prend sa nature sociale que par l'intermédiaire d'une pensée pour le penser ne peut pas être considéré comme appartenant à un objet réel, indépendant et préalable aux théories qui ont pour but de le connaître.”³

Gilbert Abraham-Frois abonde dans ce sens: “L'économie est une représentation; il n'y a pas de fait brut.” et il cite Jean Piaget pour lequel “il n'existe pas de donné immédiat.”⁴

A propos de la question de la valeur qui sera au centre des controverses sur l'échange inégal, Arghiri Emmanuel écrit: “La terre n'a pas besoin de l'homme et de sa pensée pour être mobile et sphérique, alors que les marchandises ne peuvent ni s'échanger ni avoir de la valeur sans que les hommes et leur pensée s'en mêlent. Non pas bien sûr la pensée de l'économiste quand il raisonne sur le comportement du trafiquant, mais la pensée du trafiquant quand il pense *son* trafic et au moment du trafic, en d'autres termes, sa *praxis*.”⁵

Michel Henry introduit la distinction entre la vie et les équivalents que lui substitue l'économie. “Quand on dit “Untel a travaillé huit heures”, on ne dit rien des huit heures de peine ou de joie, on ne dit rien de l'effort effectivement vécu. (...) Ce qui va être calculé avec rigueur, c'est l'ensemble des équivalents substitués à la vie. L'économie s'enracine donc dans une distinction qui est une invention: son objet restera toujours les idéalités censément représentatives de la vie. (...) Contrairement à ce que pense le sens commun, la réalité économique n'est pas la réalité, elle est constituée d'entités idéales qui ne sont jamais que des représentations irréelles, même si elles sont nécessaires.”⁶

Pour Pierre Bourdieu, si la sociologie possède des propriétés méthodologiques permettant de la classer parmi les sciences (cohérence des hypothèses, construction de modèles, vérification statistique), un point la sépare radicalement des

¹. LATOUCHE S., *Le procès de la science sociale*, Paris, Anthropos, 1984, p. 63-65.

². GODELIER M., *L'idéal et le matériel*, Paris, Fayard, 1984.

³. DI RUZZA R., *Eléments d'épistémologie pour économistes*, Grenoble, PUG, 1988, p. 131.

⁴. ABRAHAM-FROIS G., *Economie politique*, Paris, Economica, 1988, 4^e éd., p. XV.

⁵. EMMANUEL A., *L'échange inégal*, Paris, F. Maspero, 1979, p. 361-362.

⁶. HENRY M., *Un savoir irréel*, *Le Monde des Débats*, décembre 1993, p. 4.

sciences physiques: “La sociologie est dans une position très particulière, puisqu'elle a pour objet une réalité dans laquelle elle est inscrite. L'opposé étant l'astronomie: l'astronome, à moins de croire à l'astrologie, ne subit pas les effets de l'objet qu'il étudie et n'exerce pas d'effet sur lui. Alors que nous, et c'est une des raisons de la suspicion dont la sociologie fait l'objet, nous sommes pris dans notre objet. Donc on nous soupçonne toujours d'investir dans notre science des présupposés ou des préjugés liés à notre position dans cet objet. (...) Personne n'a grand intérêt à la vérité sur le monde social. Et surtout pas les dominants, évidemment.”¹

De plus, pour Bourdieu, le travail de réflexion (au sens propre) des sciences sociales doit s'exercer sur elles-mêmes et sur les autres sciences de façon à comprendre objectivement le monde et en même temps comprendre la logique de cette compréhension. A ce sujet, nous ne croyons pas que les analyses de Latouche et de Bourdieu soient irrémédiablement inconciliables. Selon le premier, on peut apprendre autant sinon plus de choses en lisant Zola, Balzac ou Hugo que n'importe lequel des économistes². Le second insiste sur l'importance en sciences sociales du travail d'auto-réflexion qui permet de mesurer l'écart entre le savoir “*objectif*”, “*savant*”, et le savoir “*non savant*”. La lecture de *Germinal*, du *Père Goriot* ou des *Misérables* vaut certes celle de *La misère du monde* sur le plan de l'excitation des sens à partir desquels l'intelligence peut s'exercer, mais peut-être pas sur celui de l'interrogation sur la place que tiennent les discours des économistes et des sociologues par rapport aux pratiques des sujets d'observation, et en fin de compte sur les positions (au sens de Bourdieu) des économistes et sociologues.

2. Le parti pris philosophique à propos de la primauté entre l'objet et la pensée sur cet objet.

L'analyse du paragraphe précédent introduit une différence fondamentale entre les sciences de la nature et les sciences sociales. Comme l'écrit Di Ruzza, une molécule d'eau ne dépend pas de ce que nous en savons, de ce que nous en disons et la terre tournait dans le même sens avant ou après Copernic. Par contre, l'existence d'un objet économique n'est pas forcément indépendante de la pensée, que celle-ci soit à dominante fantasmagique ou scientifique.

Paul Valéry écrivait: “Spiritualisme et matérialisme n'ont plus qu'un intérêt historique. Mais s'il fallait encore aujourd'hui choisir entre ces deux couleurs, je m'assure

¹. BOURDIEU P., *Il faudrait réinventer une sorte d'intellectuel collectif sur le modèle de ce qu'ont été les Encyclopédistes*, Entretien avec *Le Monde*, 7 décembre 1993, propos recueillis par F. Nouchi.

². Nous avons exposé le même point de vue en comparant Jean de La Fontaine et tous les prix Nobel d'économie dans HARRIBEY J.M., *Vive Jean de La Fontaine!*, *Le Monde*, 21 mars 1989.

que plus on tient à la "dignité de l'esprit" plus il faudrait choisir la seconde. C'est que le spiritualisme dit ce qui lui plaît; tandis que l'autre fait le serment d'expliquer et s'astreint à des conditions et à des épreuves très étroites; si étroites qu'elles ont fait abandonner son camp."¹ S'il est un point commun, qu'avait fort bien saisi Paul Valéry, à la pratique scientifique, par-delà les différences entre les sciences, c'est bien celui de postuler que le réel existe quel que soit ce qu'on en pense. En ce sens, nous partageons le point de vue de Di Ruzza selon lequel la pratique scientifique est fondamentalement matérialiste, parfois au corps défendant des scientifiques eux-mêmes. L'auteur traduit ce point de vue comme étant un parti-pris qui n'a pas à être démontré: "Le choix philosophique entre matérialisme et idéalisme ne se fait pas par un raisonnement, mais par une *prise de parti*."² Cependant, les faits ne sont pas têtus comme disait Lénine, ils sont bornés, c'est-à-dire qu'ils ne contiennent pas en eux-mêmes le principe de leur connaissance. "D'une certaine manière, ce qui existe ce n'est pas la pensée, mais les êtres pensants."³ Ce sont eux qui construisent une intelligibilité du réel. Les théories scientifiques ne sont pas des copies, des transcriptions de la réalité car cela supposerait, comme Hegel le croyait, que le réel soit rationnel, alors que "le réel déborde toujours le rationnel, surtout s'agissant des phénomènes particulièrement complexes que sont les phénomènes sociaux."⁴

Or, c'est précisément sur ce point que Marx nous a laissé un héritage épistémologique ambigu et peu satisfaisant. Quand il affirme: "Toute science serait superflue si l'apparence des choses coïncidait directement avec leur essence."⁵, il n'est pas loin d'accorder comme Hegel une rationalité en soi au monde réel dont la science devrait *révéler* la *substance*. Nous adopterons ici le point de vue que l'intelligibilité du monde n'est pas à révéler, mais qu'elle est à construire en permanence: en effet, le travail scientifique consiste à partir d'une représentation du réel, d'un discours sur celui-ci, pour aboutir à une nouvelle représentation, un nouveau discours, enrichis, dans un processus d'ajustement et de dépassement. Mais les représentations du réel n'étant les reflets que des formes phénoménales de celui-ci, et en cela Marx doit être approuvé, l'entreprise scientifique se justifie par la nécessité de pratiquer une *réinversion* (la première étant celle du sens commun) des apparences et de l'essence, cette dernière n'étant pas une donnée de la réalité qui préexisterait à la pensée, mais le fruit d'une construction et reconstruction permanentes. Marx écrit: "Il en est d'ailleurs de la *forme* "valeur et prix du travail" ou "salaire", vis-à-vis du rapport essentiel qu'elle renferme, savoir: la valeur et le prix de la force de travail, comme de

¹. VALÉRY P., *Cahiers, Philosophie*, VI, 316, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1973, tome 1, p. 550.

². DI RUZZA R., *Eléments d'épistémologie pour économistes*, op. cit., p. 20.

³. DI RUZZA R., *Eléments d'épistémologie pour économistes*, op. cit., p. 19.

⁴. BOUDON R., *Le changement social*, dans *Encyclopædia Universalis*, Symposium, *Les enjeux*, Paris, 1985, p. 737.

⁵. MARX K., *Le Capital*, Livre III, dans *Oeuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1968, tome 2, p. 1439.

toutes les formes phénoménales, vis-à-vis de leur substrat. Les premières se réfléchissent spontanément, immédiatement dans l'entendement, le second doit être **découvert** par la science.”¹ Il aurait dû écrire: *construit* par la science, ou bien même: *inventé* .

Cependant, il y aurait une contradiction entre l'affirmation matérialiste et la condition de travail de l'économiste s'en réclamant puisque l'objet réel préexistant à toute investigation est introuvable. La contradiction ne se résout que si on reconnaît que l'économie politique ne peut pas être une science: son discours ne peut être à proprement parler scientifique puisqu'il est constitutif des représentations du monde (mais cela n'est pas original: les sciences de la nature en font partie également) et surtout qu'il participe à la création de cet objet réel qu'il est chargé de reconnaître et que de ce fait il contribue à faire naître. Le fait que l'économie politique ne puisse être une science n'entraîne pas que les théories qu'elle produit n'aient pas d'intérêt. Ces théories sont créatrices de savoirs interprétatifs au sein desquels il est difficile de démêler la connaissance et la représentation idéologique, le caractère cognitif et le caractère normatif.

Le parti pris matérialiste en économie politique ne consiste donc pas tant à proclamer la primauté existentielle du réel par rapport à l'idée que l'on s'en fait, cela étant à la fois trivial et douteux, mais à reconnaître que les représentations des rapports sociaux sont constitutives de ceux-ci, à un moment donné parce qu'elles les légitiment, et dans le temps parce qu'elles légitiment leur reproduction ou bien leur transformation. Le rapport social salarial ne se définit pas seulement par l'achat et la vente de la force de travail mais aussi par l'intériorisation de la norme *présentée* comme un échange égal: un travail contre un salaire. Le rapport social salarial de type fordien ne se définit pas uniquement par l'échange d'un travail taylorien contre une augmentation programmée des salaires en fonction des gains de productivité, mais aussi par l'acceptation par tous du bien-fondé du progrès humain représenté par la croissance matérielle. Finalement, la légitimation n'est sans doute pas étrangère à la régulation du système.

En ce sens, nous pensons que Marx a commis une erreur quand il désignait avec mépris l'économie politique comme une science bourgeoise; mais cette erreur ne porte pas sur l'adjectif *bourgeoise*, elle porte sur le mot *science*. Il serait allé jusqu'au bout de sa position matérialiste si, après avoir montré que le discours de l'économie politique servait de justification à la bourgeoisie et ne pouvait donc avoir un caractère purement scientifique avec un objet séparable, il avait reconnu que le sien était dans le même cas: la théorie qu'il construisait apportait une connaissance indéniable du capitalisme et aussi une représentation

¹. MARX K., *Le Capital*, Livre I, op. cit., p. 1038; “**découvert**” souligné en gras par nous. Voir aussi p. 1082.

du monde légitimante pour le prolétariat et participante de la constitution de celui-ci en tant que sujet. Nous retrouvons l'*effet de théorie* dont parle Bourdieu¹.

Les implications de ce parti pris ne font pas l'unanimité parmi les historiens des sciences et les philosophes des sciences. Par exemple, Granger reste persuadé qu' "il est possible de constituer une connaissance scientifique des faits humains"², particulièrement des faits économiques, et que cette scientificité est potentiellement la même que dans les sciences de la matière. Pour lui, les sciences sociales en sont encore à une phase pré-scientifique parce que "les catégories constitutives de l'objet scientifique n'ont pas encore été mises au jour d'une façon satisfaisante."³ Il faut alors remarquer que cette position épistémologique n'est pas sans contradiction dans la mesure où elle fait dépendre la progression de l'économie vers le statut d'une véritable science d'une avancée dans la constitution de son objet. S'il est donc nécessaire de le constituer, c'est donc la preuve que cet objet ne préexiste pas. Ainsi, la position suivante s'invalidé elle-même: "L'économie est peut-être, parmi les sciences humaines, la discipline la plus avancée vers la constitution vraiment scientifique de son objet. Pour autant, je ne pense pas qu'elle mérite encore complètement le nom de "science". Mais aucune autre n'a mieux réussi à constituer l'objet qu'elle veut viser, à établir des méthodes, des critères d'observation et d'explication."⁴

Granger situe les faiblesses de l'économie en tant que science dans l'éloignement entre l'abstraction des concepts et la réalité. Or, d'une part, par définition, un concept est toujours abstrait: en géométrie, le concept de cercle conserve toute sa pertinence théorique, quelle que soit la circularité des choses plus ou moins rondes que l'on rencontre dans la nature, nature au sein de laquelle personne n'a jamais vu de cercle. D'autre part, ce qui fait problème en économie, ce n'est pas le décalage entre le concept abstrait et l'objet concret, c'est l'inexistence de cet objet concret indépendamment des représentations individuelles et collectives qui en sont données, ou, autrement dit, c'est l'inséparabilité de l'existence de cet objet et de ses représentations. La conséquence est tirée par Michel Foucault⁵ pour qui les savoirs et les représentations sont à ce point liés que, d'une part les secondes délimitent toujours les frontières des premiers, et d'autre part, en retour (et heureusement pourrait ajouter Bourdieu), les premiers adoptent toujours une attitude critique vis-à-vis d'eux-mêmes.

¹. BOURDIEU P., *Leçon sur la leçon*, Leçon inaugurale prononcée au Collège de France le vendredi 23 avril 1982, Paris, Editions de Minuit, 1982.

Ce que parler veut dire, Paris, Fayard, 1982.

². GRANGER G.G., *Il est possible de constituer une connaissance scientifique des faits humains*, Entretien avec *Le Monde*, 1er septembre 1992, propos recueillis par F. Azouvi et R.P. Droit.

³. GRANGER G.G., *Il est possible de constituer une connaissance scientifique des faits humains*, op. cit.

⁴. GRANGER G.G., *Une connaissance aveugle*, *Le Monde des Débats*, n° 14, décembre 1993.

⁵. FOUCAULT M., *Les mots et les choses, Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.

En reprenant la définition de l'idéologie que donne Granger lui-même: "toute position systématique qui, subordonnant l'observation et l'explication des phénomènes à la promotion de certains idéaux, tend à substituer les désirs, les mythes et les images aux raisons, à l'histoire et aux concepts"¹, ou bien en adoptant celle de Marx, dépassant la précédente, selon laquelle l'idéologie est toujours un ensemble de représentations conformes aux intérêts du groupe social dominant, nous pensons pouvoir conclure avec Louis Dumont qu'on ne peut pas mettre d'un côté ce qui relève de la science et de l'autre ce qui relève de l'idéologie parce que la science fait partie de l'idéologie, c'est-à-dire des représentations du monde, et que "aucune idéologie dans sa totalité ne peut être dite "vraie" ou "fausse", car aucune forme de conscience n'est jamais complète, définitive ou absolue"². Comme le souligne Jacques Bidet à propos de Marx, mais ceci pourrait s'appliquer à bien d'autres, l'important n'est pas de chercher une théorie vraie mais de s'intéresser aux vraies théories.³

Nous adopterons donc au cours de notre recherche l'attitude que résume ainsi Di Ruzza: "Les sciences sociales ne sont pas des pseudo-sciences, des fausses sciences, des sciences en formation, ou tout autre chose de semblable. Elles ne sont pas sciences du tout. Mais en même temps, elles ne sont pas simples idéologies: elles énoncent des connaissances théorisables et théorisées, c'est-à-dire contraires à la spontanéité et à l'immédiateté de (l')idéologie. Cette double exclusive -non-science, non-idéologie- exige la catégorie de savoir pour les penser."⁴

Quel que soit le choix en faveur duquel on tranche ce débat -l'objet de la théorie économique n'existe pas entièrement *a priori*, ou il est simplement difficile de le repérer et de le séparer- il ne dispense pas d'examiner le rôle que tient la vérification expérimentale.

3. La théorie économique et la vérification expérimentale.

Compte tenu de la spécificité du monde économique qui n'est pas reproductible en laboratoire, *expérimentation* signifiera pour les économistes *observation*.

¹. GRANGER G.G., *Epistémologie économique*, op. cit., p. 5.

². DUMONT L., *Homo aequilis*, op. cit., p. 26-27.

³. BIDET J., *L'autocritique du marxisme doit remonter jusqu'à Marx*, Entretien avec Le Monde, 1 et 2 octobre 1995, propos recueillis par T. Ferenczi.

⁴. DI RUZZA R., *Eléments d'épistémologie pour économistes*, op. cit., p. 145.

Deux attitudes se rencontrent chez les économistes à ce propos: les uns donnent de l'importance au réalisme des hypothèses, les autres soutiennent l'idée que les faits sont toujours construits.

3.1 La validité d'une théorie se jugerait à l'adéquation de ses hypothèses aux faits constatés, c'est-à-dire à leur réalisme.

Pour reprendre l'exemple maintes fois débattu de la théorie walrasienne de l'équilibre général, il lui est souvent reproché d'adopter l'hypothèse de concurrence pure et parfaite qui n'a jamais été constatée dans la vie économique.

Il est vrai qu'il s'agit d'une hypothèse totalement irréaliste mais cette critique méthodologique est contestable. Le propre d'une théorie est de construire une intelligibilité de la réalité et non de décrire celle-ci. Sur ce point, Marx et Keynes furent étonnamment proches: le premier rejetant une conception empiriste de la connaissance et remontant de l'abstrait simple à l'abstrait complexe, puis au concret toujours complexe, le second affirmant qu'on ne dément jamais une théorie par des faits, encore moins par le bon sens, mais par une autre théorie: "Ricardo nous offre cette suprême réussite intellectuelle, inaccessible à un esprit moins puissant, qui consiste à se placer dans un monde hypothétique éloigné du monde réel, et à y vivre sans contradiction. La plupart de ses successeurs n'ont pu empêcher leur bon sens de parler, ce qui nuit à la cohérence de leurs doctrines."¹ Par exemple, la loi des coûts comparatifs repose sur des hypothèses qui ne sont pas toutes vérifiées (immobilité du capital, rapports de forces équilibrés entre pays notamment), mais elle constitue une construction théorique capable de fournir une compréhension de l'échange international sous certaines conditions. De la même façon, la théorie de l'échange inégal ne lui oppose pas des faits, mais une autre construction capable de fournir une autre compréhension de l'échange international. Nous tenons avec ces deux théories dont le retentissement sur la question du développement est primordial deux exemples parfaits de théories pures sans aucune référence préalable aux faits.

¹. KEYNES J.M., *Théorie générale de l'emploi de l'intérêt et de la monnaie*, 1936, Paris, Payot, 1969, p. 203.

3.2. La deuxième attitude découle de la critique précédente: le fait scientifique est un fait construit.

a) La vérification expérimentale ne constitue pas en elle-même une preuve.

Les faits qu'on prétend opposer à une théorie sont toujours exprimés au moyen d'une autre grille théorique de lecture, dans une autre langue en quelque sorte. C'est ce qui fait écrire à Di Ruzza: "L'expérimentation en tant que comparaison d'une théorie T à la réalité qu'elle prétend connaître exige que cette réalité soit traduite au moyen d'une théorie T'. Et ce que compare l'expérimentation, en réalité, c'est la théorie T et la théorie T'."¹

b) La qualité de la prévision n'est pas non plus un critère suffisant pour juger une théorie.

Pour Granger, la faiblesse des prévisions des théories économiques est le signe de leur immaturité, "toutefois, il convient de bien comprendre qu'au critère de prévision réussie doit être joint celui de l'explication, et que d'une explication acceptable ne dérive pas nécessairement, dans le domaine des faits humains, une capacité de prévoir". La raison en est que la théorie économique ne doit pas prévoir des faits matériels mais des "événements non dépouillés de leur singularité"².

Cependant, l'argument d'immaturité nous paraît faible car il sous-entend que l'économie, et, par delà, les autres sciences sociales, sont des sciences en formation, c'est-à-dire qu'un jour ou l'autre, elles seront de véritables sciences. Or cela est discutable.

Il ne ressort pas de ce qui précède qu'il est indifférent que théorie et réalité soient connectées. Citons encore Di Ruzza: "Ce n'est pas l'expérience qui confirme la théorie, c'est la théorie qui rend l'expérience connaissable. (...) L'expérimentation n'est la preuve que d'une chose: grâce à la théorie, il est possible de s'appropriier la réalité au point de la reconstruire."³ On retrouve la position de Gaston Bachelard⁴ pour qui un fait scientifique, inséparable d'une théorie, est un fait construit. Les faits naturels n'ont pas besoin des

¹. DI RUZZA R., *Eléments d'épistémologie pour économistes*, op. cit., p. 69-70.

². GRANGER G.G., *Epistémologie économique*, op. cit., p. 17-18.

³. DI RUZZA R., *Eléments d'épistémologie pour économistes*, op. cit., p. 81-82.

⁴. BACHELARD G., *La philosophie du non*, Paris, PUF, 1940.

Le matérialisme rationnel, Paris, PUF, 1953.

L'engagement rationaliste, Paris, PUF, 1972.

pratiques humaines pour exister, ils ont simplement besoin d'elles pour être pensés et devenir alors des faits scientifiques. Par contre, les faits dits sociaux supposent, pour exister, une représentation dans la tête de leurs auteurs.

Si l'on ne peut pas trouver dans la réalité d'objet social comme on trouve par exemple un objet physique, et par conséquent si les sciences sociales ne sont pas des sciences véritables, en revanche, l'observation y joue le même rôle que l'expérimentation en sciences de la matière. Cela est-il suffisant pour définir des critères de scientificité?

B- Les critères de scientificité.

Les réserves émises à propos du caractère scientifique des sciences sociales et de l'économie en particulier ne suffisent pas pour assurer une critique des théories du développement et du concept de développement durable. Nous devons préciser les critères de scientificité de l'épistémologie contemporaine que nous utiliserons et qui conduisent à se demander s'il existe une méthode scientifique unique.

1. De l'apriorisme et du rationalisme pur au rationalisme critique.

De la démarche intégralement déductive à celle totalement empirique, la gamme des positions des économistes est très étendue mais a tendance tout de même à se resserrer.

La revendication de l'inutilité de la vérification expérimentale des postulats de la science économique a été affirmée par Lionel Robbins: "Nous n'avons pas besoin d'expériences contrôlées pour établir leur validité: ces postulats sont à tel point la matière même de notre expérience quotidienne qu'il suffit de les exposer pour en reconnaître l'évidence."¹ A un degré moindre, Ludwig Von Mises soulignait la singularité de la science économique en prétendant que "ses théorèmes propres ne sont susceptibles ni d'être vérifiés ni d'être démentis sur la base de l'expérience"². Conscient de la difficulté de cette position, Walras s'était efforcé de distinguer l'économie appliquée dans laquelle les préceptes moraux

¹. ROBBINS L., *Essai sur la nature et la signification de la science économique*, op. cit., p. 84.

². VON MISES L., *L'action humaine, Traité d'économie*, 1949, 1963, éd. fr. Paris, PUF, 1985, p. 909.

pouvaient s'exprimer et ce qu'il appelait *l'économie pure*¹ dans laquelle seule la raison s'exerçait pour aboutir à la définition d'un état idéal grâce à la formalisation mathématique.

A l'opposé, Milton Friedman² considère que le seul critère de scientificité est la confrontation des prédictions d'une théorie avec l'observation. Cette position présente deux inconvénients: d'abord, elle évacue toute problématique de recherche d'une explication, alors que le principe de causalité est à la base de toute démarche scientifique; ensuite, elle ne se prête pas à une démarche de tentative de réfutation comme le soulignera Popper.

En définissant le rationalisme critique par le critère de réfutabilité ou falsifiabilité, Karl Popper³ marque une étape fondamentale de la réflexion épistémologique et il interpelle d'autant plus les sciences sociales qu'il a étendu envers elles sa critique de Marx et de Freud.

La notion de vérité scientifique n'a pas de sens pour Popper car les conséquences d'une théorie sont infinies. En revanche, l'inverse en a un: une théorie peut être déclarée fausse si un seul fait reproductible la contredit. Une théorie réfutée conserve tout de même un intérêt scientifique parce que la réfutation permet d'élargir, de renouveler, de réguler la science. A l'opposé, les théories qui ont réponse à tout (et au contraire de tout), qui disent pouvoir tout prévoir, qui sont donc irréfutables, ne sont pas scientifiques. La science progresse en énonçant des théories réfutables, c'est-à-dire des théories dont on peut tirer des conclusions pouvant être testées, et en écartant les théories réfutées. On ne peut dire d'une théorie qu'elle est vraie, mais seulement qu'elle n'a pas encore été réfutée. Le critère de scientificité n'est donc pas la vérifiabilité mais la réfutabilité.

Popper est ainsi très critique vis-à-vis de la méthode holiste qui postule l'unité du fait social car elle ne donne pas prise à l'expérimentation puisque celle-ci doit pouvoir isoler un fait de son environnement.

Thomas Kuhn⁴ nuancera la position de Popper car, selon lui, le rationalisme critique ne prévaut que pendant les périodes de révolution scientifique permettant l'avènement d'un nouveau *paradigme* ou "matrice disciplinaire désignant toute la "constellation de croyances, valeurs et techniques" qui sont partagées par tous les membres

¹. WALRAS L., *Eléments d'économie politique pure*, 1874, Paris, Economica, 1988.

². FRIEDMAN M., *The methodology of positive economics*, dans *Essays in Positive Economics*, University of Chicago Press, 1953, cité par BROCHIER H., *Critères de scientificité en économie*, dans GREFFE X., MAIRESSE J., REIFFERS J.L., *Encyclopédie économique*, op. cit., tome 1, p. 36.

³. POPPER K., *La logique de la découverte scientifique*, éd. fr. Paris, Payot, 1973.

Conjectures et réfutations, La croissance du savoir scientifique, Paris, Payot, 1985.

⁴. KUHN T., *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983.

d'une communauté scientifique donnée.”¹ Kuhn considère qu'en période normale les scientifiques font davantage preuve de dogmatisme, où l'idéologie reprend le dessus, en s'accrochant à leur paradigme, que de rationalisme critique.

Selon Imre Lakatos, l'évaluation scientifique ne doit pas porter sur des éléments de théories isolés mais sur des programmes de recherche, c'est-à-dire des ensembles de “noeuds de théories interconnectées”² autour de *noyaux durs* irréfutables. L'expérience et l'observation peuvent reprendre leur place: lorsqu'une théorie réussit à intégrer un fait supplémentaire jusque-là ignoré, délaissé ou contradictoire, la théorie est dite progressive. De plus, un programme de recherche n'est jamais définitivement scientifique car de progressif il peut se transformer en dégénéré. Alors que pour Kuhn, la science progresse par sauts brusques, pour Lakatos, elle progresse de manière englobante.

Aujourd'hui, tous les chercheurs reconnaissent les trois démarches de Popper, Kuhn et Lakatos comme largement complémentaires dans la mesure où la position initiale, a-historique, de Popper a été nuancée. Cependant, elles se heurtent à la difficulté de tenir pour certaine l'unité méthodologique des sciences.

2. L'impossible unité méthodologique des sciences.

Le critère poppérien est-il applicable à toutes les sciences? Si l'on considère les sciences dites exactes pour lesquelles, *a priori*, le critère de réfutabilité semblerait s'appliquer au premier chef (ne serait-ce que parce qu'il a été énoncé par des scientifiques pour des scientifiques), la réponse est pour le moins incertaine. Isabelle Stengers³ soutient que ce n'est le cas que pour les sciences de laboratoire qui ont la particularité de pouvoir reproduire indéfiniment un type d'expérience et ainsi tester théories et hypothèses. En revanche, pour les sciences de terrain comme la paléontologie, et même pour la cosmologie, le critère de réfutabilité n'est pas applicable. En effet, le terrain n'est pas capable de réfuter, de falsifier une hypothèse, et personne ne peut recréer le *big bang*.

Dans ces conditions, Stengers indique que le critère poppérien, dont la portée universelle est affirmée par son auteur, conduit à l'homogénéisation des sciences par le biais de la méthode, homogénéisation qui aboutit inmanquablement à leur hiérarchisation.

¹. BLAUG M., *La pensée économique, origine et développement*, 1978, Paris, Economica, 3^e éd., 1981, p. 798.

². BLAUG M., *La pensée économique, origine et développement*, op. cit., p. 800.

³. STENGERS I., *L'invention des sciences modernes*, Paris, La Découverte-Armillaire, 1993.

Au sommet figureraient les véritables sciences, capables de reproduire des expériences de réfutabilité, en bas, les sciences secondaires qui en seraient incapables.

Stengers récuse cette conception pyramidale parce que celle-ci méconnaît les conditions sociales de la production scientifique. Elle rejoint Bruno Latour¹ qui explique qu'un dispositif de laboratoire est mis en place pour répondre par avance aux critiques, pour faire taire les controverses qui ne manquent pas de naître dès qu'un résultat de recherche est publié. Le champ scientifique est donc un lieu de pouvoir sur lequel, selon Paul Feyerabend², on voit triompher une théorie sur une autre non pas parce qu'elle est plus vraie, plus rigoureuse, plus résistante aux tentatives de réfutation, mais parce que son auteur est plus rusé que son concurrent. Tous les progrès majeurs des connaissances ont été permis parce que "certains penseurs ont décidé de ne pas se laisser emprisonner par certaines règles méthodologiques "évidentes", ou bien parce qu'ils les ont transgressées involontairement. (...) *Ma thèse est que l'anarchisme contribue au progrès* (...) C'est le principe: *tout est bon*."³

Ni la logique ni l'expérience ne peuvent départager deux théories parce qu'elles sont incomparables entre elles: le même mot désigne des choses différentes, l'observation du même fait est biaisé par des présupposés théoriques différents. Ce qui détermine la victoire de l'une sur l'autre, c'est leur capacité respective d'être reçue par le corps social, et en premier lieu par la communauté scientifique. Stengers explique que la question "ceci est-il scientifique?" est entendue par les scientifiques comme "ceci est-il digne d'entrer dans notre histoire? cet auteur est-il capable de proposer une opinion qui ne nous mette pas dans sa dépendance?"⁴

A ceux qui craignent que l'évaluation des discours scientifiques ne se réduisent à une simple analyse des rapports de forces à l'intérieur de la communauté scientifique⁵, Bourdieu explique qu'"une science authentique de la science ne peut se constituer qu'à condition de récuser radicalement l'opposition abstraite (...) entre une analyse immanente ou interne, qui incomberait à l'épistémologie et qui restituerait la logique selon laquelle la science engendre ses propres problèmes, et une analyse externe, qui rapporte ces problèmes à leurs conditions sociales d'apparition"⁶.

¹. LATOUR B., *La science en action*, Paris, La Découverte, 1989.

Nous n'avons jamais été modernes, Paris, La Découverte, 1991.

². FEYERABEND P.K., *Contre la méthode, Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, éd. fr. Paris, Seuil, 1979.

Farewell to Reason, London, Verso, 1987.

³. FEYERABEND P.K., *Contre la méthode*, op. cit., p. 20-25.

⁴. STENGERS I., Emission *La science et les hommes*, France-Culture, 22 décembre 1993.

⁵. BROCHIER H., *Les théories économiques sont-elles réfutables?*, Economie et sociétés, n° 10/1987, reproduit dans Problèmes économiques, n° 2121, 19 avril 1989.

⁶. BOURDIEU P., *Le champ scientifique*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n° 2-3, juin 1976, p. 91.

Dans le domaine des sciences sociales, plusieurs problèmes viennent compliquer l'application du critère de réfutabilité:

- Il peut paraître curieux de voir Popper décerner à la construction marginaliste et néo-classique un brevet de scientificité alors que précisément la formalisation de l'équilibre général est telle qu'elle ne peut donner lieu à une confrontation avec l'observation et de ce fait n'est pas réfutable. Seule sa cohérence interne peut être assurée.

- L'existence d'un ordre de préférences transitif, fondement de l'axiomatique néo-classique, ne peut être soumis à un test de réfutabilité qu'à deux conditions. D'abord, si on suppose pour cet ordre une certaine stabilité de structure dans le temps, ce qui est contradictoire avec les transformations des choix individuels et collectifs dans le temps. Ensuite, si on suppose qu'à chaque instant tout individu établit une échelle de préférences avec tous les biens et services qui lui sont offerts; or, à chaque instant, l'individu classe deux produits, tout au plus trois.¹

- Les théories économiques se présentent toutes comme des ensembles où se mêlent inextricablement propositions cognitives et propositions normatives: comment alors cerner le point auquel la réfutation s'applique? Ainsi, la difficulté de séparer les éléments d'une théorie scientifique, connue sous le nom de *problème de Duhem* est-elle renforcée en économie.

- Les systèmes sociaux évoluent sans cesse: comment alors tester les théories si les phénomènes ne sont que partiellement reproductibles et essentiellement historiques. La remise en cause de la théorie keynésienne au cours des deux dernières décennies est-elle le produit d'une réfutation ou d'une disparition de ses conditions historiques de validité comme le suggère Boyer²? Nous voyons ici apparaître le talon d'Achille de la théorie économique dont nous discuterons plus loin: la prise en compte du temps.

Peut-on alors suggérer l'idée que, pas plus que la science, l'épistémologie n'est en cours d'achèvement? Peut-être serait-il souhaitable de soumettre la méthode poppérienne à son propre critère: l'unité méthodologique des sciences ne peut être affirmée si un contre-exemple peut être trouvé. La méthode de Popper n'est de ce fait pas éliminée pour autant. Mais la recherche d'une hypothétique unité méthodologique des sciences ne doit-elle pas être relativisée au profit de l'idée que "l'univers "pur" de la science la plus "pure" est un champ social comme un autre.(...) Le champ scientifique comme système des relations objectives entre les positions acquises (dans les luttes antérieures) est le lieu (c'est-à-dire

¹. KOLM S.C., *Philosophie de l'économie*, Paris, Seuil, 1986.

². BOYER R., *Capitalismes fin de siècle*, Paris, PUF, 1986.

l'espace de jeu) d'une lutte de concurrence qui a pour enjeu spécifique le monopole de l'autorité scientifique inséparablement définie comme *capacité technique et comme pouvoir social*, ou si on préfère, le monopole de la compétence scientifique, entendue au sens de capacité de parler et d'agir légitimement (c'est-à-dire de manière autorisée et avec autorité) en matière de science, qui est socialement reconnue à un agent déterminé.”¹

C- Les statuts différents du modèle, de la loi et de la tendance.

Bien qu'inachevée, la théorie poppérienne a le mérite d'introduire une réflexion sur les statuts du modèle, de la loi et de la tendance fréquemment utilisés en sciences sociales et particulièrement en économie et ainsi d'écarter toute idée de finalité historique. Les sociétés humaines étant des systèmes ouverts, les prévisions ne peuvent être que conditionnelles.

Le fonds commun aux théories du développement et à celles du changement social est l'évolutionnisme: le développement serait un processus inexorable, donc soumis à des lois qu'il s'agit de mettre au jour. Or, pas plus qu'on ne peut décréter qu'une théorie est vraie, le devenir social ne peut obéir à des lois immuables; tout au plus peut-on dégager des tendances d'un modèle.

1. La loi.

Si on excepte l'école historique allemande pour laquelle la description des changements passés est la seule manière d'écrire l'histoire, la plupart des théories du changement social restent fidèles à une tradition durkheimienne pour rechercher des régularités, des lois de passage d'un état à l'autre, des corrélations, des liens de causalité. Or la réalité ne se plie pas aux généralisations issues des lois.

Pour le montrer, Boudon², prend l'exemple de la loi d'auto-reproduction des systèmes semi-féodaux énoncée par Marx selon laquelle l'innovation est rejetée par le propriétaire féodal parce qu'elle risquerait d'accroître la productivité du paysan qui pourrait alors se libérer de son endettement vis-à-vis de son propriétaire, lequel en tire ses revenus. Or, il existe le cas du Japon qui contredit cette loi, réfutation typiquement poppérienne. Cette loi ignore la nature de l'innovation. Si l'innovation implique des investissements coûteux, il

¹. BOURDIEU P., *Le champ scientifique*, op. cit., p. 89, souligné avec un trait par l'auteur et souligné en italique par nous.

². BOUDON R., *Le changement social*, op., cit.
La place du désordre, Paris, PUF, 1984.

est probable que le propriétaire féodal la refuse. Mais si elle peut être réalisée par le paysan ayant accès à d'autres sources de prêt (bancaires par exemple) ou si elle n'implique que des modifications dans l'organisation du travail, il y a beaucoup plus de chances qu'elle puisse se réaliser.

La théorie a donc ici le tort d'énoncer une loi à sens unique: un système semi-féodal *ne peut que* se reproduire, alors qu'un tel système "peut *soit* se reproduire, *soit* se transformer selon l'état de certains paramètres"¹.

2. La ou les tendances.

Si on tirait de la critique ci-dessus la conclusion qu'un modèle nuit à la connaissance scientifique, on contredirait tout ce qui a été dit sur la nécessaire abstraction (au sens propre: s'abstraire de) du réel pour construire une théorie.

Au contraire, un modèle tire sa force de son abstraction. "Un modèle économique est par essence différent du phénomène réel qu'il représente."² Grâce à sa logique de construction, le modèle est indispensable à la connaissance mais on ne peut en déduire que des tendances dont la probabilité ne peut jamais égaler un, sous peine de tomber sur l'écueil du déterminisme. Si le modèle qui débouche sur une loi restreignant le champ des possibles à une seule éventualité est à rejeter, le modèle qui ouvre ce champ en probabilisant des tendances différentes se révèle vertueux.

Boudon en tire la conclusion que les théories du développement et du changement social qui ont tenté de dégager des lois ont échoué et que seuls les modèles hypothético-déductifs ont un caractère scientifique.

On peut remarquer que la frontière entre lois et tendances est difficile à tracer et se demander si les préférences idéologiques n'interviennent pas pour départager le bon grain de l'ivraie. Ainsi la *loi* des coûts comparatifs de Ricardo trouve grâce aux yeux de Boudon et de beaucoup d'autres. Par contre la *loi* de la *tendance* à la baisse du taux de profit de Marx est profondément suspectée et même condamnée. Ce n'étant pas le lieu de discuter du contenu de cette *loi tendancielle*, contentons-nous d'observer la méthodologie de la critique qui lui est adressée. Cette critique joue sur deux tableaux. D'abord, elle fait remarquer que si le taux de profit devait baisser indéfiniment, il n'y aurait plus de capitalisme, et donc de développement de celui-ci depuis longtemps: la prédiction est donc fausse. Ensuite, elle récuse l'analyse des contre-tendances donnée par Marx qui se serait

¹. BOUDON R., *Le changement social*, op., cit., p. 736.

². LABROUSSE E., *Introduction à l'économétrie*, Paris, Dunod, 1972, p. 5.

abandonné à un dérisoire “le taux de profit baisse, sauf lorsque certains facteurs contrecarrent cette baisse”¹ équivalent à un ridicule “demain il pleuvra ou il ne pleuvra pas”², sans se demander si on ne peut trouver là un élément de compréhension d'un système en dynamique et non en équilibre statique. D'un point de vue logique, il n'y a aucune différence entre la méthode utilisée par Marx à propos du taux de profit et celle de Boudon que nous citons plus haut: un système peut se reproduire ou se transformer. On ne peut donc pas adresser en même temps à Marx le reproche d'avoir énoncé une loi et celui, inverse, d'avoir construit un modèle à deux tendances possibles. La seule critique possible est d'ordre méthodologique mais en la situant expressément à ce niveau. D'abord Marx n'a pas tranché entre la version *loi* et la version *tendances* de son modèle et à plusieurs reprises il a donné une version plutôt déterministe du développement du capitalisme et de son issue, tombant ainsi de lui-même dans le piège idéaliste hégélien qu'il dénonce par ailleurs: la prétendue rationalité du réel qui doit s'imposer inéluctablement. Ensuite, pour expliquer le développement du capitalisme, Marx a opté pour faire de la baisse du taux de profit la tendance et faire des autres aspects de simples contre-tendances: pourquoi pas l'inverse? Parce que, dans l'optique de Marx, la tendance est le reflet de la contradiction principale du capitalisme, à savoir la nécessité de reproduire le système social en deux classes qui pousse à l'augmentation de la composition organique du capital, alors que les contre-tendances sont le reflet d'une contradiction secondaire, la concurrence entre capitalistes qui incite ceux-ci à améliorer la productivité du travail pour diminuer les coûts de production. Mais, du point de vue même de Marx, sa conclusion est méthodologiquement doublement contestable: d'abord parce que l'augmentation de la plus-value, absolue ou relative, relève au moins autant du premier niveau que du second; ensuite, parce que la recherche de gains de productivité concerne aussi bien le secteur des biens de production que celui des biens de consommation: la dévalorisation des biens d'équipement qui en résulte entraîne une baisse de la composition valeur du capital alors que, dans le même temps, la composition technique peut augmenter.³

Ainsi, le grand intérêt de l'analyse économique de Marx, endogénéiser la croissance et la crise (alors que pour les néo-classiques la crise ne peut provenir que d'un événement extérieur), est altéré par sa vision politique révolutionnaire. Cet intérêt et sa limite sont soulignés ainsi par Joan Robinson: “Une augmentation de la composition organique implique une augmentation du rapport du capital au travail. Puisqu'elle résulte de l'innovation technique, elle s'accompagnera généralement d'une augmentation du rapport de la production

¹. BONCOEUR J., THOUMENT H., *Histoire des idées économiques, de Platon à Marx*, Paris, Nathan, 1989, tome 1, p. 235.

². CROZET Y., *La dissertation économique*, Paris, Nathan, 1990, p. 109.

³. LATOUCHE S., *Le projet marxiste*, Paris, PUF, 1975, p. 179-202.

SALAMA P., HAI HAC T., *Introduction à l'économie de Marx*, Paris, La Découverte, 1992, p. 84-101.

au capital. La constance du taux de profit requiert donc une augmentation du taux de salaire réel moins que proportionnelle à l'augmentation de la production par tête; c'est-à-dire qu'un taux de profit constant implique une augmentation du taux d'exploitation suffisante pour contrebalancer l'augmentation du rapport du capital au travail. Quand les innovations n'augmentent pas le rapport de la production au capital, les capitalistes ne sont pas obligés de les mettre en pratique sauf si elles élèvent le profit par salarié au moins autant que le capital par tête, de telle sorte qu'il n'y a aucune raison d'attendre que le progrès technique, en soi, provoque une baisse du taux de profit.”¹

Les théories du développement dont la démarche est essentiellement holiste prêtent assez facilement le flan à la critique de Boudon. Mais les théories s'appuyant exclusivement sur l'individualisme méthodologique peuvent également tomber dans le travers du déterminisme. A ne voir dans le développement que le résultat de l'addition de micro-décisions individuelles, on s'interdit toute perspective d'articulation dialectique entre l'individu et le social. Pour reprendre cet exemple une dernière fois, à supposer que l'impossibilité de maîtriser la natalité des paysans du Pendjab que décrit Boudon s'explique uniquement par l'addition de leurs comportements rationnels individuels, rien n'autorise à affirmer la proposition inverse: la natalité sera maîtrisée le jour où les paysans y trouveront intérêt. D'une part, l'intérêt présent peut être, certes, facteur de blocage, mais, une fois celui-ci levé, d'autres facteurs éventuels disparaissent-ils pour autant? D'autre part, il est faux d'opposer les évolutions des comportements individuels et celles des cadres juridiques, politiques, sociaux environnants mais ceci soulève une autre question que nous examinerons plus loin: le rapport des individus aux structures.

Résumons les principaux points qui nous serviront ensuite:

1) Les différentes problématiques se partagent et se recoupent partiellement ainsi que le suggère le schéma 1.1.

On peut établir une première proximité entre le matérialisme et le holisme méthodologique sans que l'un recoupe exactement l'autre; de même on peut en établir une seconde semblable entre l'idéalisme et l'individualisme méthodologique.

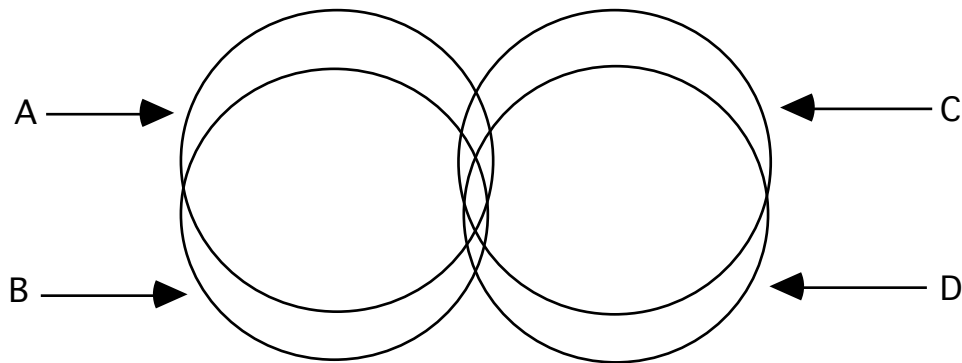
La démarche matérialiste largement holiste va chercher dans l'individualisme méthodologique le sens que les individus donnent à leur action au sein des structures. Il en résulte une conséquence philosophique fondamentale: la réalité matérielle existe mais son caractère social n'est pas immédiat, il lui est donné par des pratiques sociales pensées et intériorisées.

¹. ROBINSON J., *Développement et sous-développement*, Cambridge University Press, 1979, éd. fr. Paris, Economica, 1980, p. 42-43.

L'individualisme méthodologique imprégné d'idéalisme ne peut pas se dispenser de reconnaître que la complexité de la réalité sociale interdit de la réduire à une rationalité, tellement unique qu'elle émanerait d'une Pensée, principe premier.

L'intersection des ensembles A, B, C, D n'est pas vide: sans doute faut-il chercher leur point commun dans l'utilitarisme dont la version dominante est constituée par l'individualisme mais auquel font également appel partiellement les théories holistes¹.

Schéma 1.1



A: matérialisme, objectivisme

B: holisme

C: individualisme

D: idéalisme, subjectivisme

2) L'économie n'est peut-être pas une science mais il peut exister une pratique scientifique en son sein qui consiste essentiellement:

- à s'abstraire du réel pour théoriser et ainsi échapper en partie à l'immédiateté des cinq sens et des représentations idéologiques, ce qui ne peut se réaliser sans un regard critique permanent sur elle-même;

- à établir une connexion avec l'observation non dans un but de décalque de la théorie sur celle-ci, mais dans un but d'intégration progressive d'un nombre croissant de "faits", ou plutôt de "gestes".

¹. CAILLE A., *Notes sur le concept d'utilitarisme, l'antinomie de la raison utilitaire normative et le paradigme du don*, *La Revue du M.A.U.S.S.*, 4^e trimestre 1991, reproduit dans *Problèmes économiques*, n° 2277, 27 mai 1992, sous le titre *Une critique de la raison utilitaire*.

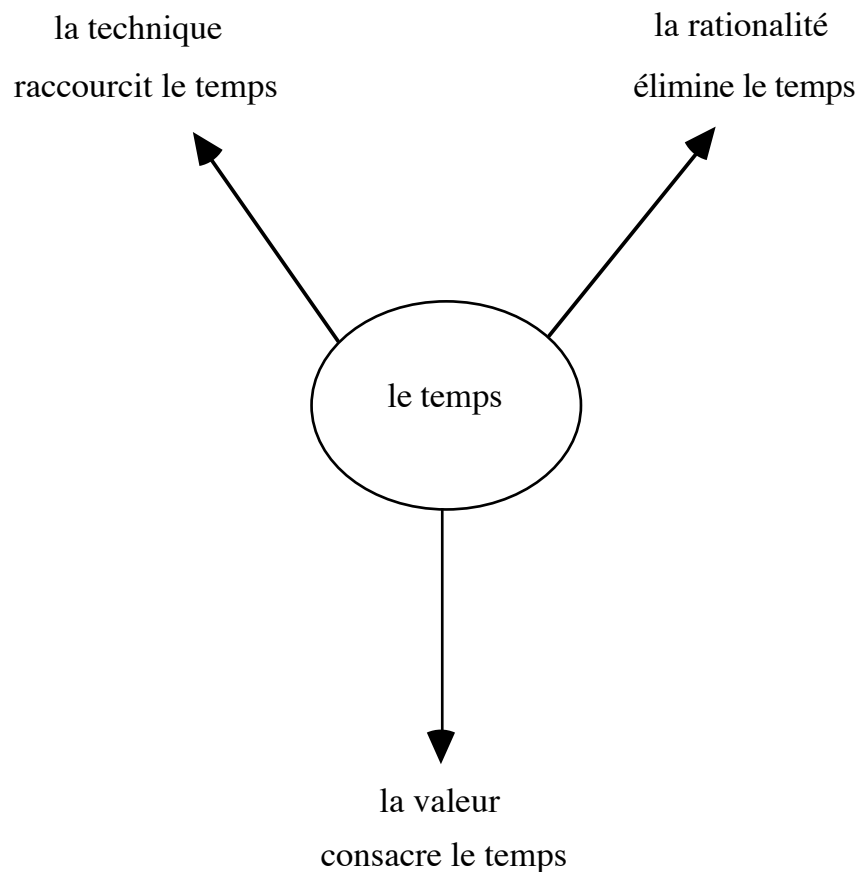
La sociologie de l'intérêt est-elle intéressante? A propos de l'utilisation du paradigme économique en sociologie, *Sociologie du travail*, n° 3, juillet-septembre 1981, p. 257-274, reproduit dans *Problèmes économiques*, n° 1742, 7 octobre 1981, sous le titre *L'utilisation du paradigme économique en sociologie: un point de vue*.

Esquisse d'une critique de l'économie générale de la pratique, *Lectures de Bourdieu*, *Cahiers du LASA*, n° 8-9, Université de Caen, reproduit dans *D.E.E.S.*, n° 72, juin 1988, p. 76-96.

II- Les champs de la critique.

La délimitation du cadre épistémologique auquel nous nous référerons dorénavant pour procéder à une analyse du développement et du développement durable permet de définir les champs dans lesquels la critique doit s'exercer. La problématique du développement repose sur la toute puissance de la technique, sur la rationalité et sur l'universalisation de la loi de la valeur. Ces trois champs sont reliés par un quatrième qui en fait est premier: le temps (A). La technique raccourcit le temps en accélérant l'histoire (B), la rationalité élimine le temps (C), et la valeur consacre le temps (D).

Schéma 1.2



A- Le temps.

Après avoir montré que les sciences sociales s'immergeaient au sein des pratiques humaines en société et que leurs discours étaient un mélange de savoirs et de croyances, il convient de déchiffrer ceux et celles qui ont servi et servent encore de cadre théorique et idéologique au développement. Le développement résulte de la conjonction de mutations socio-techniques et d'une projection dans le temps de l'homme et de la société. Cette projection puise ses éléments dans (et nourrit à la fois) l'eschatologie. En retour, la théorie et l'idéologie du développement façonnent une conception du temps.

1. L'eschatologie et le temps.

L'eschatologie est le discours sur les fins ultimes de l'homme et de l'univers. Discours rendu nécessaire par la conscience que la contradiction de la coexistence du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, ne pouvait être résolue que par la venue (ou le retour) d'un état pur. La situation présente étant alors ressentie comme provisoire, intervient le facteur temps, lequel voit l'une de ses trois composantes (passé, présent, avenir) devenir prépondérante: la liberté de l'homme ne prend un sens (celui de Kant) que s'il sait s'affranchir du passé et s'ouvrir à l'avenir.

Le temps est donc perçu comme un axe orienté menant soit vers le Royaume de Dieu, soit vers la société sans contradictions, c'est-à-dire au paradis dans le ciel ou sur la terre. Le temps conduit à Dieu ou bien est le vecteur du Progrès; les deux voies n'étant pas forcément irréductibles puisque l'homme marchant vers le progrès accomplit le dessein de Dieu. La conviction de leur venue (de Dieu ou du Progrès) ou de leur atteinte par l'homme est telle que le contenu de l'utopie importe peu; seule compte la portée mobilisatrice du mythe qui délivre de toute limite la progression de la science, de la technique et de l'économie.

Ce qui est vrai de toute société, chacune d'entre elles possédant une certaine conception du temps, l'est particulièrement de la société moderne qui a besoin d'une représentation du temps propice au développement. Roger Sue¹, en synthétisant les travaux pionniers de Bourdieu², Grossin³ et Rezsohazy⁴, distingue quatre qualités particulières de

¹. SUE R., *Temps et ordre social*, Paris, PUF, 1994, p. 84-104.

². BOURDIEU P., *La société traditionnelle, Attitude à l'égard du temps et conduite économique*, Sociologie du travail, vol. V, n° 1, janvier-mars 1963, p. 24-44.

Algérie 60, Structures économiques et structures temporelles, Paris, Ed. de Minuit, 1977.

³. GROSSIN W., *Le temps de la vie quotidienne*, Paris, Mouton, La Haye, 1974.

⁴. REZSOHAZY R., *Temps social et développement*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1970.

cette représentation: la précision, l'étalement ordonné des activités, le sens de la prévision, l'orientation vers le Progrès.

2. Le développement et le temps.

Les physiciens ont longtemps hésité entre la conception absolue du temps de Newton qui considérait avant tout l'irréversibilité des processus temporels, et la conception de Kant pour qui le temps était, avec l'espace, une forme de l'intuition et de la sensibilité humaines.

La plupart des économistes ont adopté une position non pas hésitante mais contradictoire. D'un côté, le temps est identifié au devenir; autrement dit, l'histoire est orientée, selon une conception voisine de celle de Newton. De l'autre, les catégories économiques sont érigées en catégories universelles, intemporelles, éternelles; de ce fait, l'*homo æconomicus* échappe à tout déterminant socio-historique. Donc, simultanément, l'histoire a un sens et elle est évacuée.

Cette contradiction de la théorie économique dominante a été mise au jour lors de l'éclosion de l'une de ses nouvelles branches, celle dénommée *économie du développement*.

Sur le plan théorique, l'économie du développement s'éloigne du corpus dominant élaboré au cours de la période d'après la seconde guerre mondiale pour analyser la croissance économique de cette période, mais s'inscrit pourtant dans la continuité des conceptions productivistes héritées du XIX^e siècle. Cette ambivalence, cette ambiguïté de l'économie du développement se retrouvera à propos du développement durable.

Pour l'instant, rappelons¹ que les modèles de croissance néo-classiques comportaient des insuffisances logiques et méthodologiques portant sur l'agrégation, la fonction de production, l'évaluation du capital, la substituabilité du travail et du capital, la non prise en compte des rapports sociaux, la non prise en compte du temps, se traduisant par les hypothèses de rendements constants, de fixité de l'intensité capitaliste et de l'autonomie du progrès technique.

Construite après la théorie de la croissance, la théorie du développement peut sembler au premier abord largement complémentaire de la première, prolongeant et élargissant le cadre de celle-ci selon une continuité presque naturelle. Or la seconde n'est que partiellement fille de la première. Par les conditions de leur naissance (la théorie du développement ne naît pas de l'étude de la croissance mais de son contraire ou de son insuffisance), leur objet d'étude, le champ spatial, le champ temporel, la nature des

¹. Nous avons plus longuement abordé ces questions dans notre mémoire de DEA, op. cit., particulièrement p. 12-14, 28-33.

phénomènes mis en valeur, la démarche de la théorie néo-classique de la croissance et celle de la théorie du développement, toutes tendances confondues, s'opposent. En effet, les approches sont assez différentes: la compréhension des ruptures d'équilibres permettant le changement social se substitue à la recherche à tout prix de l'équilibre, la *dialectique des structures* de Perroux remplace la stabilité des situations et des dotations préétablies. L'imbrication du social et de l'économique, mais sans aller jusqu'à la réintégration de l'économique *dans* le social, constitue peut-être une distanciation sinon une rupture par rapport à l'individualisme méthodologique.

En ce qui concerne le temps, l'économie du développement innove partiellement dans deux directions.

2.1. L'économie du développement rejette le temps en tant qu'abstraction théorique et perception exclusivement subjective.

a) Temps logique et temps historique.

L'économie du développement se démarque de la théorie néo-classique qui ne conçoit que des changements homothétiques, les variables augmentant de taille mais leurs relations, leurs interactions restant stables. Ainsi, Philippe Hugon écrit: "A la différence de celui de la macro-physique, le temps économique ou social est hétérogène: les faits économiques ne sont pas répétables; le temps n'est pas un cadre ou un paramètre; il est consubstantiel aux phénomènes."¹ Par conséquent, le temps n'est pas une variable neutre au cours de laquelle les phénomènes sociaux seraient simplement translatés.² De la sorte est retrouvée une notion du temps historique (car discontinu et hétérogène) s'opposant à celle du temps logique (continu et homogène) comme l'écrit Jacques Henry³.

¹. HUGON P., *L'économie du développement, le temps et l'histoire*, op. cit., p. 342.

². Nous verrons ultérieurement que Nicholas Georgescu-Roegen a fait de cette conception un élément indispensable de l'établissement d'une relation différente homme-nature.

³. "Les néoclassiques abandonnèrent cette préoccupation qu'avaient leurs prédécesseurs pour le temps historique et ils firent porter leur analyse sur l'échange des richesses et la détermination des prix relatifs dans le temps logique, confiants (à tort) qu'ils étaient de retrouver le premier en datant simplement les éléments constitutifs du système productif étudié. Ils négligèrent la morphogenèse structurelle et se fixèrent sur l'étude de l'état momentané de la structure. C'est pourquoi, quand on se penche sur la "dynamique" néoclassique, l'on a l'impression que les choses bougent parce qu'on les y pousse de force, et non pas parce que le système possède une vie propre. En réalité, dans un système vivant, seule la dynamique existe au sens propre; la statique apparaît alors comme une abstraction. Dans le système néoclassique, c'est la statique qui possède une existence propre et sur laquelle toute la théorie repose: la dynamique devient alors l'abstraction simulée." HENRY J., *La théorie du commerce extérieur dans le temps historique, une analyse post-keynésienne*, Paris, PUF, 1991, p. 11-12.

b) La théorie du développement et la relation micro-macro.

L'économie du développement refuse de penser la relation micro-macro en sens unique (le micro-socio-économique fondant le macro-socio-économique) mais elle suggère une articulation entre eux dans la durée. La différence entre l'économie micro-macro et la science physique micro-macro est confirmée par Granger à propos de la prise en considération du temps: "C'est ainsi, entre autres différences spécifiques, que la considération du temps et son introduction sous différentes formes comme variable effective -et non comme simple repérage- des phénomènes économiques, ne saurait s'effectuer de manière identique aux niveaux micro et macro-économiques. C'est à ce dernier niveau seulement que la considération du temps joue un rôle tout à fait essentiel."¹

2.2. La théorie du développement considère le temps en tant qu'histoire sociale.

a) Notion culturelle du temps.

Les peuples et les groupes sociaux n'ont pas tous des comportements identiques vis-à-vis du temps. Celui-ci est donc, selon Hugon, hétérogène puisque la conception de l'histoire, la conception qu'une population a de son histoire est proprement culturelle et joue le rôle d'imaginaire collectif. Par conséquent, "les comportements économiques ne peuvent se réduire à l'amnésie des anticipations rationnelles des agents individuels extra-lucides ou à la socialisation des agents par le marché. Ils sont ancrés dans des histoires"².

Une telle problématique du développement refuse de voir dans les agents des êtres "voyants lucides face au devenir, et amnésiques face au passé"³, parce qu'il y a là une négation de l'être humain en tant que produit et agent de l'histoire.

¹. GRANGER G.G., *Epistémologie économique*, op. cit., p. 8.

². HUGON P., *L'économie du développement, le temps, l'histoire*, op. cit., p. 345.

³. HUGON P., *L'économie du développement, le temps, l'histoire*, op. cit., p. 343.

b) Théorie du développement et historicité des catégories économiques.

La théorie du développement ramène les catégories économiques à leur véritable dimension historique. Alors que pour les classiques fondateurs de l'économie politique ainsi que pour les néo-classiques, les catégories économiques (valeur, prix, revenus, ...) sont naturelles et universelles, la théorie du développement renoue avec la démarche de Marx qui affirmait que ces catégories étaient historiques et que la critique de l'économie politique s'imposait: "Les économistes expriment les rapports de la production bourgeoise, la division du travail, le crédit, la monnaie, etc., comme des catégories fixes, immuables, éternelles."¹ Elle ne se satisfait pas de voir pris en compte "un temps subjectif de formation des anticipations (...), mais pas le temps historique de formation des institutions, des structures économiques, des technologies, des classes sociales"².

c) Théorie du développement et contradictions sociales.

La théorie du développement, notamment celle incarnée par François Perroux, redonne aux contradictions leur rôle central dans l'origine du changement social, mais d'une manière singulière. Alors que la théorie économique dominante nie l'existence des classes sociales (ignorance des structures), et que celle de Marx montre le caractère irréductible de leur antagonisme (dialectique de rupture), Perroux théorise la dialectique d'évolution: "l'action et la rétroaction des parties ou secteurs changeant leur structure sans les anéantir et où l'on reconnaît dans la structure résultante un composé des structures antérieures transformées"³.

A sa manière, l'économie du développement réintègre l'histoire que la tradition dominante écartait sous des prétextes méthodologiques: l'histoire fourmillant d'exemples et de contre-exemples justifiant tout et le contraire de tout, et l'*homo œconomicus* étant insensible à toute influence sociale. Mais cette réintroduction de l'histoire est biaisée car l'économie du développement ne la réintroduit que pour lui donner un sens, celui indiqué par le progrès technique lui même orienté par la rationalité.

¹. MARX K., *Misère de la philosophie*, 1847, dans *Oeuvres*, op. cit., tome 1, p. 74.

². BOYER R., *Economie et histoire: vers de nouvelles alliances*, CEPREMAP, *Documents de travail*, septembre 1989, extrait reproduit dans *Problèmes économiques*, n° 2167, 21 mars 1991, sous le titre *L'économie peut-elle oublier qu'elle s'inscrit dans l'Histoire?*

³. PERROUX F., *Pour une philosophie du nouveau développement*, op. cit., p. 115.

B- La technique ou la petite histoire du moulin.

L'exactitude est la politesse des rois disait Louis XVIII; la ponctualité est une exigence dictée par la société technicienne explique David Landes¹. La place croissante de la technique et l'emprise grandissante de la technologie, c'est-à-dire du discours, de l'idéologie entourant la technique, modifient la perception du temps par les individus. L'analyse des rapports entre la technique et la société, entre la technique et l'être humain, a subi une évolution que l'on peut résumer ainsi: de la dialectique à l'autonomie.

Les philosophes grecs, de Platon à Aristote, avaient affirmé que la *technê* était la caractéristique de l'homme créateur, une disposition, un habitus lui permettant de faire et de penser son faire. Mais le *penser* signifie deux choses qui peuvent être totalement séparées: penser l'agencement des techniques dans une perspective opérationnelle concrète; penser les finalités dans une perspective morale ou politique. La philosophie occidentale n'a jamais réussi à relier les deux modes de ce penser.

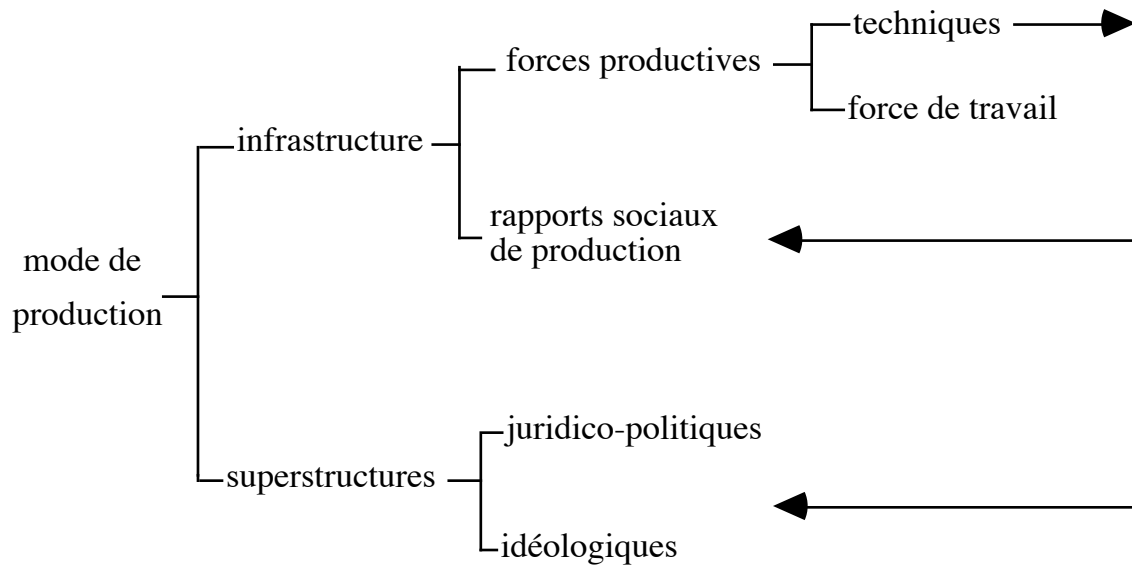
Avec la révolution industrielle est affirmé le rôle central de la technique dans la constitution et le devenir des sociétés. Cette affirmation va se traduire par un double paradoxe que l'on pourrait appeler en s'inspirant de Cornelius Castoriadis² le double paradoxe du matérialisme historique. Marx est le premier penseur à exprimer que les forces productives, dont le premier élément est constitué par les techniques, déterminent les rapports sociaux et les superstructures juridico-politiques et idéologiques. Il tempérera plus tard par un supplément de dialectique le déterminisme du schéma 1.3, mais il écrivit: "Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain; le moulin à vapeur vous donnera la société avec le capitaliste industriel."³

¹. LANDES D.S., *Petite histoire de la ponctualité*, dans GRAS A. et MORICOT C. (sous la dir. de), *Technologies du quotidien, La complainte du progrès*, Ed. Autrement, Série Sciences en société, n° 3, Paris, 1992, p. 94.

². CASTORIADIS C., *Technique*, dans *Encyclopædia Universalis*, Paris, 1985, Corpus 17, p. 759.

³. MARX K., *Misère de la philosophie*, op. cit., p. 79.

Schéma 1.3



Le premier paradoxe consiste à affirmer d'un côté un principe explicatif d'ordre matérialiste, et de l'autre à sous-entendre que le savoir, c'est-à-dire les idées, la pensée, incorporé dans les techniques fait progresser l'histoire.

Le second paradoxe consiste à souligner d'abord le rôle déterminant de la technique sur l'organisation sociale, rôle que la citation du moulin ci-dessus met en exergue, et à retenir ensuite l'hypothèse de la neutralité de la technique: seuls les rapports de propriété capitalistes seraient à l'origine de l'aliénation de l'homme par la machine, de l'exploitation du travail par le capital.

Ces deux paradoxes peuvent être reliés. Pour Marx, le travail de l'homme, producteur d'objets et producteur de conscience de soi, est son acte d'auto-engendrement; non pas le travail individuel, mais le travail social qui est créateur de l'être social. "C'est précisément en façonnant le monde des objets que l'homme moderne commence à s'affirmer comme un être générique. Cette production est sa vie générique créatrice. Grâce à cette production, la nature apparaît comme son oeuvre et sa réalité. L'objet du travail est donc la *réalisation de la vie générique de l'homme*. L'homme ne se recrée pas seulement de façon intellectuelle, dans sa conscience, mais activement, réellement, et il se contemple lui-même dans un monde de sa création."¹ Le processus d'objectivation est celui par lequel l'homme transforme et s'approprie la nature par son travail. Mais que devient cet acte d'auto-

¹. MARX K., *Economie et philosophie (Manuscrits parisiens)*, 1844, dans *Oeuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1968, tome 2, p. 64. Un peu plus loin (p. 89), Marx écrit: "Pour l'homme socialiste, l'*histoire dite universelle* n'est rien d'autre que la génération de l'homme par son travail, rien d'autre que le devenir de la nature pour l'homme; c'est pour lui la preuve évidente et irréfutable de sa génération par lui-même, du *processus de sa genèse*. Entre l'homme et la nature le lien est essentiel: l'homme est devenu pour l'homme la réalité de la nature, et la nature est devenue pour l'homme la réalité de l'homme."

engendrement si les forces productives réduites aux techniques sont capables de créer une organisation sociale, un moule de l'être social qu'est l'homme, moule sur lequel celui-ci n'a aucune maîtrise?

Les formulations posées par la problématique matérialiste n'étaient pas fausses mais elles contenaient en filigrane une conception évolutionniste de l'histoire humaine dans laquelle le mythe de l'outil, prolongement de la main de l'homme au terme d'une évolution continue¹, allait dissimuler la différence de nature entre le simple outil et la technique moderne. La technique moderne n'est pas l'addition (la multiplication!) d'objets matériels ayant envahi tous les lieux de production et de consommation, car, pour qu'ils soient créés et utilisés, ils supposent l'existence d'un environnement technico-social spécifique, que Jacques Ellul appelle *système technicien*², et qu'Alain Gras appelle *macro-système technique*³ à la suite de Tom Hughes⁴. Un grille-pain électrique n'est rien sans un ensemble d'électrification complet fait de centrales, de lignes à haute tension, de réseau de distribution et de commercialisation, par rapport auquel l'individu est dépendant en totalité dès l'instant où est installé à son domicile un compteur d'électricité. Cette dépendance est d'autant plus forte que l'interdépendance et les connexions entre les objets s'accroissent. Prendre le train impliquera dorénavant de posséder un minitel et une carte bancaire pour réserver sa place dans le TGV et éviter de faire la queue.

Il revient à quelques rares penseurs tels que Jacques Ellul et Martin Heidegger⁵ d'avoir montré que, certes, l'homme est homme dès le moment où il fabrique des outils et où il s'en sert, et en ce sens l'homme a toujours fait usage d'objets techniques, mais que seul l'homme moderne a mis en place un système technicien dont l'emprise est telle qu'il est devenu une façon de penser le monde, pour ne pas dire *la* façon de le penser, la seule grille de lecture et la seule finalité de celui-ci puisque la société est organisée en vue de perfectionner et de développer sans cesse la technique.

La technique moderne modifie le rapport à la nature: "La nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse être comme telle extraite (*herausgefördert*) et accumulée. Mais ne peut-on en dire autant du vieux moulin à vent? Non: ses ailes tournent

¹. LEROI-GOURHAN A., *Le geste et la parole*, Paris, A. Michel, tome 1, *Technique et langage*, 1964 et tome 2, *La Mémoire et les rythmes*, 1965.

². ELLUL J., *La technique ou l'enjeu du siècle*, op. cit.

Le système technicien, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

Le bluff technologique, Paris, Hachette, 1988.

³. GRAS A., *Le bonheur, produit surgelé*, dans GRAS A. et MORICOT C. (sous la dir. de), *Technologies du quotidien, La complainte du progrès*, Ed. Autrement, Série Sciences en société, n° 3, Paris, 1992, p. 16.

⁴. HUGHES T.P., *Networks of Power-Electrification of Western Society*, Baltimore/London, John Hopkins University Press, 1980, cité par GRAS A., *Le bonheur, produit surgelé*, op. cit., p. 16.

⁵. HEIDEGGER M., *La question de la technique*, 1954, dans *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958.

Voir aussi HOTTOIS G., *Le signe et la technique, La philosophie à l'épreuve de la technique*, Paris, Aubier, 1984; et JANICAUD D., *La puissance du rationnel*, Paris, Gallimard, 1985.

bien au vent et sont livrées directement à son souffle. Mais si le moulin à vent met à notre disposition l'énergie de l'air en mouvement, ce n'est pas pour l'accumuler. Une région, au contraire, est pro-voquée à l'extraction du charbon et de minerais. L'écorce terrestre se dévoile aujourd'hui comme bassin houiller, le sol comme entrepôt de minerais."¹

La technique moderne se distingue de l'usage ancestral d'objets par une triple conjonction, un triple accouplement:

- celui de la technique et de la science, pour former la technoscience;
- celui de la technique et de l'Etat pour constituer un pouvoir technobureaucratique;
- celui de la technique et de l'univers symbolique pour constituer une fausse culture technicienne: "Une culture technicienne est essentiellement impossible."²

La technique est donc pénétrée par chacun de ces trois univers, scientifique, politique, culturel, mais elle dévore chacun d'eux. Il est intéressant de remarquer à quel point la technique est entourée de ferveur religieuse, au même titre que le progrès ainsi que le signalait déjà Augustin Cournot au siècle dernier³.

Il est donc devenu erroné de définir la technique par l'ensemble des objets et des savoir-faire correspondants. "Le raccourci technologique est un leurre car la technique n'est pas seulement la machine à laquelle elle a donné naissance, mais l'ensemble des relations des hommes, des outils et de l'environnement à l'occasion du procès de production et de consommation."⁴

La vision elluléenne de la technique marque l'aboutissement de la problématique marxienne: la technique est l'infrastructure décisive par rapport à laquelle les autres aspects de l'économie sont ramenés au niveau de superstructures. Mais en même temps, la vision elluléenne rompt avec le versant idéologique laudateur de cette problématique. Ellul stigmatise la technique en mettant au jour ses caractéristiques:

- La technique est faite d'un réseau complexe de relations, de connexions.
- La technique est un phénomène universel, sur le plan spatial et sur le plan sociologique: tous les pays et toutes les classes sociales sont concernés. Ainsi ces deux premières caractéristiques expliquent que la technique soit à la fois spécialisatrice et totalisante.

¹. HEIDEGGER M., *La question de la technique*, op. cit., p. 20-21.

². ELLUL J., *Le bluff technologique*, op. cit., p. 175.

³. COURNOT A.A., *Considération sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, Paris, Boivin, 1872.

⁴. LATOUCHE S., *L'occidentalisation du monde, Essai sur la signification, la portée et les limites de l'uniformisation planétaire*, Paris, La Découverte, 1989, p. 74. Voir aussi *La mégamachine, Raison technoscientifique, Raison économique et mythe du progrès*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S., 1995.

- La technique porte en elle une potentialité d'auto-croissance sans aucune limite d'ordre politique ou éthique. La *progression des techniques* a été traduite dans le langage par *progrès technique* puisqu'elle est censée apporter le mieux-être à l'humanité. Pour autant, les aspects positifs du progrès technique ne sont pas niés: son ambivalence et son ambiguïté sont soulignées car ses bienfaits et ses méfaits sont inséparables.

Ces caractéristiques sont tellement prégnantes que la seule perception de la technique qu'ont les individus est: *on n'arrête pas le progrès*, ce qui signifie deux choses: on ne *peut* pas l'arrêter et on ne *doit* pas l'arrêter. Ellul en tire la conclusion que le contrôle de la technique s'avère de plus en plus difficile sinon impossible car "l'homme d'hier se servait d'outils, l'homme moderne sert la technique: la relation est inversée"¹. Au sujet de l'informatique incapable de se mettre au service de l'intérêt général, Ellul déclare: "J'avais alors le sentiment que l'on pouvait effectuer cette mainmise sur la croissance technique pour l'orienter dans le cours des années 1970. Bien entendu, rien de tout cela ne s'est produit. (...) Actuellement, j'estime que la partie est perdue. Et que le système technicien exalté par la puissance informatique a échappé définitivement à la volonté directionnelle de l'homme."² Ses avertissements ou ceux d'Herbert Marcuse ont été peu entendus à l'intérieur des grands paradigmes économiques inspirés soit par le libéralisme soit par le marxisme traditionnel. Le pouvaient-ils puisque si l'on en croit Marcuse: "Quand la technique devient la forme universelle de la production matérielle, elle circonscrit une culture tout entière; elle projette une totalité historique -un "monde"."³

L'autonomisation de la technique s'accompagne alors de l'essor du discours sur la technique. En effet, explique Lucien Sfez⁴, lorsque le tissu social se fragmente et s'affaiblit, la société trouve un ersatz d'identité autour des nouvelles certitudes offertes par la technique et ce qu'on nomme *progrès technique*. Mais la technologie se transforme en idéologie car le discours se confine dans l'étude des objets dont il forge la légitimité. A cela, nous ajoutons que l'autonomisation de la technique ne signifie pas autonomisation de la technologie. En tant que discours, la technologie n'a aucune autonomie par rapport aux rapports sociaux dont elle est chargée de forger la légitimité. Jürgen Habermas et Herbert Marcuse avaient déjà exprimé cela en disant que "ce sont la science et la technique qui

¹. TROUDE-CHASTENET P., *Lire Ellul*, Bordeaux, PUB, 1992, p. 31.

². ELLUL J., *Le bluff technologique*, op. cit., p. 128.

³. MARCUSE H., *L'homme unidimensionnel*, Paris, Ed. de Minuit, 1968, p. 177.

⁴. SFEZ L., *Technique et société dans l'oeuvre de Jacques Ellul*, Intervention au Colloque international, IEP Bordeaux, 12 et 13 novembre 1993, reproduite sous le titre *Technique et communication* dans TROUDE-CHASTENET P. (sous la dir. de), *Sur Jacques ELLUL*, Pessac, L'Esprit du Temps, 1994, p. 241-249.

aujourd'hui assument (...) la fonction de donner à la domination ses légitimations"¹. Légitimité de l'ordre technique et légitimité de l'ordre social vont de pair même si l'une et l'autre ne se recoupent pas entièrement.

Nous voulons souligner l'importance de cette notion de légitimité de l'ordre technique fournie par la technologie parce que les interrogations sur la technique rejoignent, comme nous le verrons ultérieurement, celles sur le développement économique et social. Lewis Mumford² avait montré que la technique la plus importante forgée dans l'histoire humaine porte non sur des objets matériels mais sur l'organisation du travail, retrouvant ainsi une intuition féconde de Marx qui définissait l'organisation du travail comme une "force productive générale issue de l'organisation sociale de l'ensemble de la production"³. Or, pour notre propos, au même titre que la technique, l'organisation du travail est présentée par le discours économique dominant comme une entité échappant à toute considération éthique, comme le produit logique de l'application du progrès technique, porteur du progrès tout court. L'élément fédérateur entre la nécessité de la technique et celle d'une organisation du travail fondée sur la division sociale, la hiérarchisation et la soumission, est la rationalité.⁴

C- La rationalité.

L'écrivain allemand Ernst Jünger a décrit comment l'invention de l'horloge mécanique avait bouleversé la perception humaine du temps, le rapport de l'homme à celui-ci, et signifié l'avènement des Temps modernes, c'est-à-dire d'un temps autre : "Quel bénéfice y trouve-t-il? Il y gagne du temps; non pas "plus de temps" -les Anciens l'auraient compris- mais "un temps autre": ce dont ils auraient ri."⁵ L'homme vit aujourd'hui dans un monde de programmation dans le temps, sinon de programmation du temps, et dans un monde de planification de l'action dans le temps. C'est en ce sens que l'on peut dire que la rationalité fonde la modernité.

¹. HABERMAS J., *La technique et la science comme "idéologie"*, 1968, Paris, Gallimard, 1973, Denoël, 1984, p. 37.

². MUMFORD L., *Le mythe de la machine*, 1967-1970, Paris, Fayard, 1974.

³. MARX K., *Grundrisse-Principes d'une critique de l'économie politique (Ebauche)*, 1857-1858, dans *Oeuvres*, op. cit., tome 2, p. 301. Voir aussi *Le Capital*, Livre II, p. 860, et *Le Capital*, Livre III, p. 1046.

⁴. On comprend alors la déclaration de Arnaud Leenhardt, vice-président du CNPF et responsable de sa commission sociale: "Une réduction forte, généralisée et obligatoire du temps de travail serait une très grave erreur", Entretien avec *Le Monde*, 28 et 29 avril 1996, propos recueillis par A. Beuve-Méry.

⁵. JÜNGER E., *Das Sanduhrbuch*, 1954, éd. fr. *Le Traité du sablier*, Paris, C. Bourgois, 1995, p. 89.

Le fait que des auteurs tels que Jünger ou Heidegger aient eu des intuitions fécondes sur le sens de la technique mais aient été en même temps plus ou moins liés à l'extrême droite, voire au nazisme, ne devra pas être oublié lorsqu'il s'agira de juger la portée mais aussi les dangers de la critique de la modernité.

A partir des XVIII^e et XIX^e siècles, l'essor de l'industrie, la progression des sciences et des techniques, l'approfondissement de la division sociale du travail se sont réalisés au nom d'une efficacité productive toujours plus grande. La contrainte de l'efficacité impose une organisation sociale guidée par la recherche d'une victoire sur le temps. Impératifs techniques et impératifs sociaux se mêlent (le taylorisme en représentant le mélange le plus raffiné) pour faire du gain de temps le critère de rationalité à l'intérieur du processus de production. Critère éminemment socio-historique et qui, pourtant, va s'imposer, ou être imposé, comme critère universel et... intemporel puisqu'il devait expliquer toutes les actions humaines, en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance. La rationalité est le principe à partir duquel les décisions individuelles seraient prises, décisions dont l'addition constituerait la seule forme de vie sociale connaissable. Cette vision soulève deux séries de questions. Tout d'abord, de quel type de rationalité s'agit-il: d'une rationalité de l'économie indépendamment d'une forme quelconque de système social, d'une rationalité de l'économie capitaliste, d'une rationalité de l'économie en développement ou s'agit-il d'une cohérence sociale? Ensuite, quel type de rapport des individus aux structures sociales implique la rationalité?

1. Quelle rationalité?

Les catégories économiques utilisées par l'économie politique hier et la "science" économique aujourd'hui ont été imposées comme catégories universelles et intemporelles parce qu'elles étaient supposées rendre compte des décisions économiques prises par les individus producteurs et consommateurs guidés par un principe également universel et intemporel, partie intégrante de la nature humaine: la rationalité. En vertu du syllogisme: l'homme est rationnel car doué de raison, or l'économie est un acte humain, donc l'économie est rationnelle, tous les actes individuels furent considérés comme le fruit de choix rationnels de moyens pour atteindre une satisfaction maximale.

Cependant, la mise en avant de ce principe explicatif est contemporaine de l'avènement du capitalisme et de la généralisation des catégories marchandes. Comment comprendre alors que ce principe fut dès ce moment présenté comme ayant une portée dépassant le cadre historique étroit de l'économie capitaliste? Comment comprendre que la rationalité de l'économie, née avec l'économie capitaliste et pour elle, ait pu se propager en tant que principe explicatif de tous les actes humains?

Les travaux de Marcel Mauss¹, Karl Polanyi² et Louis Dumont³ fournissent une réponse: la spécificité des sociétés modernes est de favoriser la tendance à l'autonomisation des aspects économiques par rapport aux autres aspects de la vie en société. Cette autonomisation ne conduit pas seulement à faire de l'économie une catégorie séparée mais également une catégorie dominante. Alors que, dans les sociétés traditionnelles, les relations entre les hommes priment sur celles entre les choses, l'inverse prévaut dans les sociétés modernes.

Le principe de rationalité fonde l'utilitarisme théorique solidement constitué depuis le XVIII^e siècle avec Jeremy Bentham qu'Alain Caillé désigne comme l'inspirateur des “sciences humaines et sociales, ou, plus généralement, des discours à vocation cognitive, lorsqu'ils font l'hypothèse que les hommes sont, exclusivement ou principalement, des utilitaristes pratiques”, c'est-à-dire “qui placent au-dessus de tout leur propre intérêt personnel, notamment matériel, et qui cherchent à le satisfaire en recourant au calcul et à l'instrumentalisation de tous leurs actes.”⁴ Toutefois, le débat reste ouvert pour savoir si Bentham et Stuart Mill ne seraient pas victimes d'un mauvais procès car ces auteurs définissaient l'utilitarisme comme un principe éthique visant au bonheur de tous et non comme une théorie explicative du comportement guidé par l'égoïsme.⁵

Au XVIII^e siècle, François Quesnay puis surtout Adam Smith affirment qu'en favorisant l'éclosion d'un droit de la propriété, la propriété privée étant considérée comme un droit naturel voire l'expression de la volonté divine, on donne la possibilité aux individus libres de poursuivre leur intérêt personnel. Libérée de toute entrave, la concurrence peut alors conduire grâce à la *Main invisible* au meilleur état collectif possible que Walras et Pareto qualifieront d'optimal, parce qu'il est le résultat de l'allocation rationnelle de ressources rares.

Cette fresque grandiose, ordre naturel fondé sur la propriété privée, nature humaine rationnelle, optimum social, constitue le soubassement doctrinal de la théorie économique classique et de la théorie néo-classique revêtue du sceau de science. Il est alors aisé de comprendre que, puisque les fondements de l'*économie réelle* sont naturels et échappent à toute contingence historique, la science économique prétende s'appuyer sur

¹. MAUSS M., *Essai sur le don, Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, L'année sociologique, seconde année, tome 1, 1923-1924, dans *Sociologie et anthropologie*, 4^e éd., Paris, Quadrige/PUF, 1991.

². POLANYI K., *La grande transformation*, op. cit.

³. DUMONT L., *Homo hierarchicus, Essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1967.

Homo aequilis, Genèse et épanouissement de l'idéologie économique, op. cit.

⁴. CAILLÉ A., *Notes sur le concept d'utilitarisme*, op. cit.

⁵. Sur cette question voir la discussion dans La Revue du M.A.U.S.S. semestrielle, *Qu'est-ce que l'utilitarisme? Une énigme dans l'histoire des idées*, n° 6, 2^e semestre 1995, notamment l'article GUERRIEN B. et VERGARA F., *Le MAUSS est un non-sens*, p. 80-90.

l'existence d'un objet économique réel et séparable. Considéré comme une hypothèse de comportement inhérente à tout acte humain, le principe de rationalité revient à postuler qu'un objet économique existe dont la rationalité qui lui est consubstantielle représente la manifestation.

Cette démarche intellectuelle relève-t-elle plutôt de la science ou plutôt de l'idéologie apologétique? Elle se heurte à des difficultés logiques (transitivité des préférences individuelles, agrégation de ces préférences) qui toutefois ne sont pas rédhibitoires. Mais elle se heurte à des difficultés épistémologiques plus graves.

Le principe de rationalité et l'utilitarisme théorique qui l'entoure évacuent des actes humains la part relevant non de décisions guidées par l'intérêt mais de considérations autres, telles que la morale ou l'affect. En associant les pratiques économiques de croissance et de développement à la rationalité, le sous-développement, par contraste, est associé à l'irrationalité, et ce que Mauss appelle le "système des prestations totales"¹ dans les sociétés non marchandes reste incompréhensible: "Mais le motif de ces dons et de ces consommations forcenées, de ces pertes et de ces destructions folles de richesses, n'est à aucun degré, surtout dans les sociétés à potlach, désintéressé. Entre chefs et vassaux, entre vassaux et tenants, par ces dons, c'est la hiérarchie qui s'établit. Donner, c'est manifester sa supériorité, être plus, plus haut, *magister*; accepter sans rendre ou sans rendre plus, c'est se subordonner, devenir client et visiteur, devenir petit, choir plus bas (*minister*)."² De la même façon, la découverte que dans ces sociétés "l'individu n'est généralement pas menacé de mourir de faim à moins que la société dans son ensemble ne soit dans ce triste cas"³ ou qu'"il n'y a pas de famine dans les sociétés qui vivent à la limite de la subsistance"⁴, est-elle totalement incompréhensible pour l'idéologie affirmant que les inégalités sont naturelles et éternelles. Il faudra ultérieurement nous demander si nous pouvons entrer dans une voie de développement humain qualitatif, en nous fondant, de Pareto à Rawls, sur la maximisation des utilités individuelles si celles-ci ne sont examinées que sur la base de l'intérêt au sens économique. Pour l'instant, remarquons que la thèse de l'universalisme de la rationalité économique ne résiste pas à la critique de Mauss: "Ce sont nos sociétés d'Occident qui ont, très récemment, fait de l'homme un "animal économique". (...) *L'homo æconomicus* n'est pas derrière nous, il est devant nous; comme l'homme de la morale et du devoir, comme l'homme de la science et de la raison."⁵

Nous devons préciser que critiquer l'universalisme de la rationalité ne signifie pas affirmer l'inexistence de toute rationalité, c'est-à-dire l'universalisme de

¹. MAUSS M., *Essai sur le don*, op. cit., p. 151.

². MAUSS M., *Essai sur le don*, op. cit., p. 269-270.

³. POLANYI K., *La grande transformation*, op. cit., p. 220.

⁴. HERSKOVITS M.J., *The economic life of primitive peoples*, 1940, cité par POLANYI K., *La grande transformation*, op. cit., p. 221.

⁵. MAUSS M., *Essai sur le don*, op. cit., p. 271-272.

l'irrationalité, ce qui d'un point de vue épistémologique reviendrait au même. Critiquer l'universalisme de la rationalité, c'est refuser que la soi-disant rationalité économique ne s'inscrive pas dans les structures sociales et c'est accepter au contraire que le comportement rationnel soit une pratique sociale et historique.

La thèse selon laquelle les sentiments et les actes des hommes se réduisent à leurs intérêts serait, si l'on en croit la tradition, contenue dans l'oeuvre des pères de l'économie politique et notamment dans celle de Smith. Albert Hirschman¹ a insisté sur le fait que Smith aurait réduit l'articulation des passions et des intérêts à la toute-puissance de ces derniers. Louis Dumont a expliqué que, dans tous les domaines de l'activité humaine hors l'économie, tous les sentiments moraux et les passions conduisaient les actes humains, et que l'intérêt égoïste gouvernait l'économie; la recherche de l'intérêt cantonnée d'abord à une sphère étroite allait devenir dominante au fur et à mesure de l'autonomisation et la domination de l'économie dans le social. Mais ce n'est pas la seule interprétation possible: Jean-Pierre Dupuy montre la continuité de pensée de l'auteur de la *Théorie des sentiments moraux* et de *La richesse des Nations*. Entre les deux ouvrages du philosophe et économiste écossais, Dupuy voit une unité profonde: si Smith confond les passions et les intérêts, c'est parce qu'il pense que le jugement moral est moins fondé sur la raison que sur les émotions et passions² dont la plus forte est le *self-love*, l'amour de soi que l'on retire de la reconnaissance des autres. Comme la séparation des êtres fait qu'ils ne peuvent se mettre à la place, dans la peau, les uns des autres que par l'imagination, l'individu smithien éprouve de la *sympathie* car il a besoin des autres pour se forger une identité, au contraire de l'*homo œconomicus* complètement autonome. Bien que la sympathie soit difficilement dissociable de l'*envie*, la première *contenant* la seconde, c'est d'elle que Smith escompte la stabilité du lien social car "la recherche privée du gain matériel, loin de casser les liens nuisibles à la stabilité sociale, crée entre les êtres des relations passionnelles"³. Selon Dupuy un seul principe traverse l'oeuvre de Smith: les intérêts *contiennent* les passions.

Il convient enfin de prendre garde au fait que la conception selon laquelle la rationalité économique est un produit du capitalisme peut aboutir à des conclusions critiquables. Ainsi, dans la célèbre controverse qui opposa dans l'entre-deux-guerres Ludwig

¹. HIRSCHMAN A.O., *The passions and the interests, Political arguments for capitalism before its triumph*, Princeton, New-Jersey, Princeton University Press, 1977, éd fr. *Les passions et les intérêts*, Paris, PUF, 1980.

². La littérature et les arts ont souvent mis en avant ce thème. Ainsi, dans le final de l'opéra *Carmen* de Bizet, José dit: "Pour que notre vie vaille d'être vécue, Dieu nous a donné plus de passion que de raison."

³. DUPUY J.P., *Le sacrifice et l'envie*, op. cit., p. 102. Nous avons déjà expliqué le double sens du verbe *contenir* utilisé par Dupuy.

Von Mises¹ et Friedrich Hayek² à Oscar Lange³ au sujet de la possibilité de la rationalité économique du socialisme, Lange fit du capitalisme l'inventeur de la rationalité économique dont le principe se propage ensuite à tous les autres aspects de la vie sociale. Mais, comme la rationalité économique se réduit dans le capitalisme à la rationalité du profit, Lange en conclut que la propriété collective des moyens de production et la planification étaient porteuses d'une rationalité supérieure à celle de la propriété privée et du marché. Nous n'invoquerons pas l'argument de l'échec historique du "socialisme" que Lange n'a pu connaître mais, sur le plan théorique, il a commis certainement deux erreurs. D'abord celle d'épouser la thèse qu'il se propose de repousser: "Il apparaît que le principe de la rationalité économique est le principe de toute activité rationnelle de l'homme tendant à réaliser au maximum une fin donnée."⁴ Ensuite, celle de vouloir conserver une rationalité économique, dont il savait qu'elle ne pouvait être qu'une rationalité du profit, sans reconnaître qu'elle se ramenait à une rationalité de rapports sociaux d'exploitation, et cela quel que soit le régime de propriété.

Malheureusement le débat théorique des années 1920-30 ne fut pas placé par ses protagonistes sur ce dernier terrain. Nous retrouverons cette question dans le paragraphe sur la valeur.

2. Les rapports individu-société.

L'utilitarisme a pour prolongement théorique et épistémologique l'individualisme méthodologique.

La suprématie du principe de rationalité impose en effet une certaine vision des rapports des individus aux structures. Si l'économie est définie en termes de comportements, la société n'est que l'agglomérat d'acteurs atomisés entre lesquels tout rapport, toute relation, sont niés en dehors de celui ou de celle d'un échange monétaire forcément égal. Ainsi, la construction de la théorie économique dominante est-elle achevée selon la logique du schéma suivant:

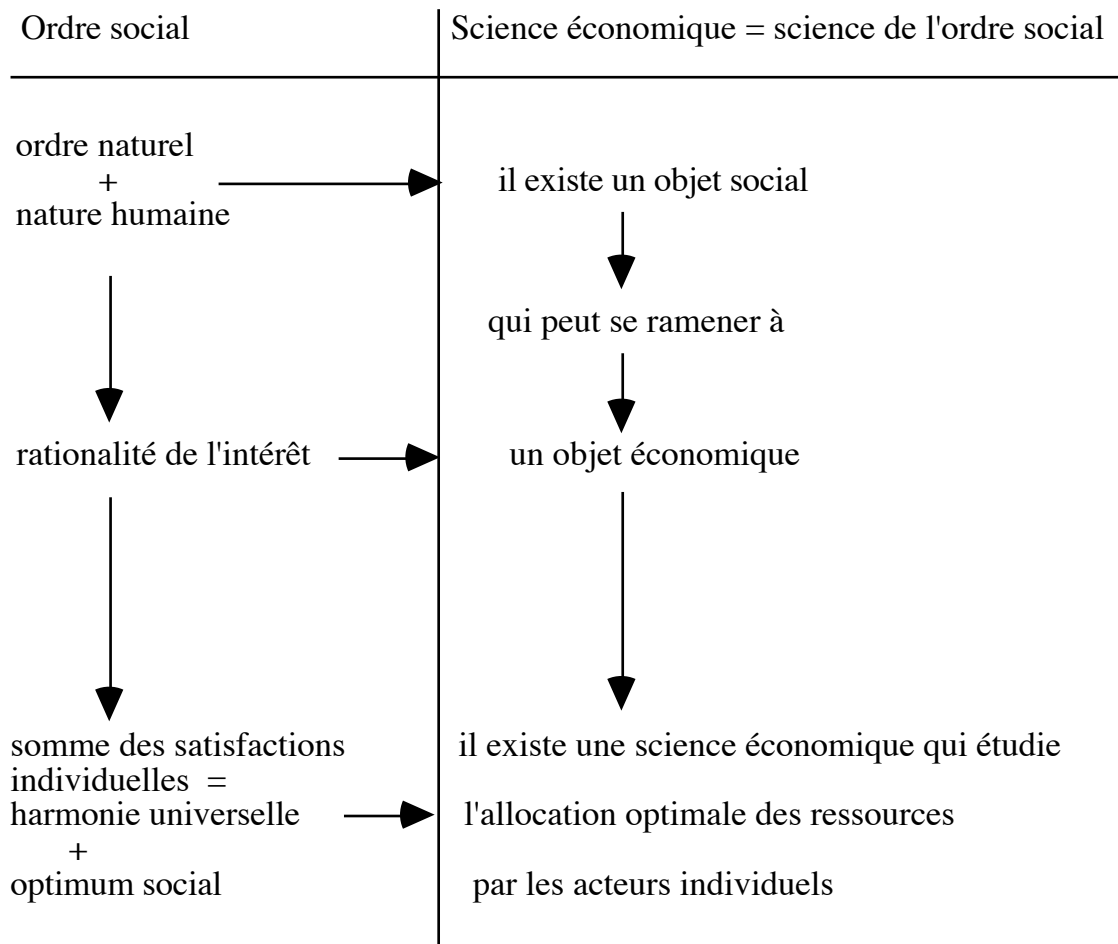
¹. VON MISES L., *Le socialisme, étude économique et sociologique*, 1920, Paris, Librairie de Médicis, 1938.

Le calcul économique en régime collectiviste, dans PIERSON N.G., VON MISES L., HALM G., BARONE E., Introduction et conclusion de HAYEK F.A., *L'économie dirigée en régime collectiviste, études critiques sur les possibilités du socialisme*, Paris, Librairie de Médicis, Editions politiques, économiques et sociologiques, 1939.

². HAYEK F.A. (ed.), *Collectivist economic planning: critical studies on the possibilities of socialism*, London, George Routledge & Sons, 1935.

³. LANGE O., *On the economic theory of socialism*, *Review of Economic Studies*, 1936.

⁴. LANGE O., *Economie politique*, Paris, PUF, 1962, tome 1, p. 196; cité par GODELIER M., *Rationalité et irrationalité en économie*, Paris, F. Maspero, 1969, tome 1, p. 28.

Schéma 1.4

La rupture avec cette vision plus idéologique que scientifique ne peut se faire seulement sur la base de la contestation interne de chacun des éléments la constituant, car la risque est de retomber alors sur l'autre écueil de l'"extrémisme structuraliste et objectiviste". La rupture nécessite l'introduction et la mise en oeuvre de concepts nouveaux permettant de dépasser la contradiction subjectivisme-objectivisme. Parmi ces concepts, celui d'*habitus* occupe une place centrale: les comportements sociaux s'inscrivent au sein d'organisations et de règles, dans des *habitus*. De plus il permet de repenser la notion d'intérêt.

2.1 Le concept d'*habitus*.

Le concept d'*habitus* permet de saisir l'articulation micro/macro-socio-économique et d'éviter le double écueil: transformation de la société née de la seule addition

des changements de comportements des individus d'un côté; individus passifs, purs produits des structures de l'autre.

Pour le sociologue Pierre Bourdieu, remettant à l'honneur une notion dont Aristote avait déjà eu l'intuition et que Durkheim avait utilisée, l'habitus est le "système de dispositions à agir, percevoir, sentir et penser d'une certaine façon, intériorisées et incorporées par les individus au cours de leur histoire, qui se manifeste fondamentalement par le sens pratique, c'est-à-dire l'aptitude à se mouvoir, à agir et à s'orienter selon la position occupée dans l'espace social, selon la logique du champ et de la situation dans lesquels on est impliqué, et cela sans recours à la réflexion consciente, grâce aux dispositions acquises fonctionnant comme des automatismes."¹

A l'aide de ce concept, il est possible de repenser les termes du débat sur la dialectique de la transformation des structures.² Pour Bourdieu, les facteurs subjectifs et objectifs ne coexistent pas, ils sont intégrés par la médiation de l'habitus qui permet à l'histoire de *se faire corps*, au sens propre autant que figuré. Il ne s'agit pas chez Bourdieu d'une volonté de dépassement se bornant à rechercher un juste milieu entre des thèses présentées comme contradictoires ni même à tenter une conciliation rappelant la préoccupation qu'avait Walras qui cherchait à retenir les parties vraies de chaque théorie et à rejeter les fausses. La tentative de dépassement n'est pas une négation de la contradiction rendant compatible des choses opposées. Elle consiste pour Bourdieu à prendre en compte l'ensemble des dispositions mentales que l'individu emprunte au groupe social dans lequel il s'insère et qui lui fait adopter des comportements propres à reproduire le système social. Il s'agit donc de l'établissement d'une relation entre le pôle de l'agent et le pôle de la structure. A la dialectique du réel doit donc correspondre la dialectique de la pensée. "Suivant le programme suggéré par Marx dans les *Thèses sur Feuerbach*, la notion d'habitus vise à rendre possible une théorie matérialiste de la connaissance qui n'abandonne pas à l'idéalisme l'idée que toute connaissance, naïve ou savante, présuppose un travail de construction (...). Tous ceux qui ont utilisé avant moi ce vieux concept (...) s'inspiraient (...) d'une intention théorique voisine de la mienne, c'est-à-dire de l'intention d'échapper à la fois à la philosophie du sujet, mais sans sacrifier l'agent, et à la philosophie de la structure, mais sans renoncer à prendre en compte les effets qu'elle exerce sur l'agent et à travers lui."³

¹. ACCARDO A., CORCUFF P., *La sociologie de Bourdieu, Textes choisis et commentés*, Bordeaux, Le Mascaret, 2^e éd., 1986, p. 67-68. La définition que donnent Accardo et Corcuff rassemble plusieurs éléments épars contenus dans l'oeuvre de Bourdieu qui définit l'habitus ainsi: "système de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations". BOURDIEU P., *Le sens pratique*, Paris, Ed. de Minuit, 1980, p. 88.

². Nous présentons en Annexe 1 quelques compléments sur cette question.

³. BOURDIEU P., avec WACQUANT L.J.D., *Réponses, Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992, p. 97.

Il nous paraît maintenant vain de continuer d'opposer indéfiniment Marx et Weber pour savoir si la naissance et le développement du capitalisme sont dus à la transformation des rapports sociaux (*l'infrastructure*) ou bien à la prééminence des valeurs protestantes (les prétendues *superstructures*). Nous croyons plus fécond d'expliquer que la révolution industrielle a pu se produire parce que les conditions matérielles en avaient été réunies et parce que les acteurs dominants ont trouvé dans les nouvelles mentalités et valeurs la légitimation dont le nouveau système avait besoin pour se développer. Weber met d'ailleurs en garde contre la tentation de faire de sa thèse une inversion de celle de Marx: "Il est hors de question de soutenir une thèse aussi déraisonnable et doctrinaire qui prétendrait que "l'esprit du capitalisme" (...) *ne* saurait être *que* le résultat de certaines influences de la Réforme, jusqu'à affirmer même que le capitalisme en tant que *système économique* est une création de celle-ci. (...) Est-il nécessaire de protester que notre dessein n'est nullement de substituer à une interprétation causale exclusivement "matérialiste", une interprétation spiritualiste de la civilisation et de l'histoire qui ne serait pas moins unilatérale?"¹

Serge Latouche² adopte une démarche voisine de celle de Bourdieu quand il explique qu'un fait dit *social* ne devient tel qu'à partir du moment où il s'inscrit dans une conscience collective et sociale, à un moment donné de l'histoire.

Maurice Godelier fait justice de la superposition simpliste de l'infrastructure et des superstructures: "La distinction entre infrastructures et superstructures n'est ni une distinction de niveaux ou d'instances, ni une distinction entre des institutions, bien qu'elle puisse se présenter ainsi dans certains cas. Elle est, dans son principe, une distinction de fonctions. La notion de causalité en dernière instance, de primat des infrastructures, renvoie à l'existence d'une hiérarchie de fonctions et non à une hiérarchie d'institutions. Une société n'a pas de haut ni de bas et n'est pas un système de niveaux superposés. C'est un système de rapports entre les hommes, rapports hiérarchisés selon la nature de leurs fonctions, fonctions qui déterminent le poids respectif de chacune de leurs activités sur la reproduction de la société. Tout rapport social quel qu'il soit, inclut une part idéelle, une part de pensée, de représentations; ces représentations n'ont pas seulement la forme que revêt ce rapport pour la conscience, mais font partie de son contenu. Il ne faut pas confondre idéelle avec idéale ou imaginaire: toutes les représentations ne viennent pas rendre présentes à la conscience, comme après coup, des réalités qui seraient nées avant elles, hors d'elles et sans elles. Loin d'être une instance séparée des rapports sociaux, d'être leur apparence, leur reflet déformé-déformant dans la conscience sociale, elles sont une part des rapports sociaux dès que ceux-ci commencent à se former et elles sont une des conditions de

¹. WEBER M., *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1905, Paris, Plon-Agora, 1964, p. 103, 226.

². LATOUCHE S., *Le procès de la science sociale*, op. cit.

leur formation. Mais s'il y a de l'idéal dans tout le réel social, tout n'est pas idéal dans ce réel.”¹

Après avoir noté que la problématique de l'imaginaire social s'est précisée avec Marx, Freud et Weber, Pierre Ansart explique que “l'histoire est riche de ces situations dans lesquelles un groupe social se renforce ou s'affaiblit par ses créations imaginaires et leur répétition”². Enfin, Alain Lipietz montre comment Marx essaie de remonter de l'abstrait au concret, des catégories profondes au monde perceptible, de l' “ésotérique” à l' “exotérique”³ mais redonne tout son sens à ce dernier puisque les représentations des individus et des groupes sociaux y trouvent leur origine.

Bien que forgé pour rendre compte des phénomènes de reproduction sociale, le concept d'habitus permet de repenser les rapports dialectiques entre les différentes instances de la société et donc de fournir des éléments de compréhension de l'effet de ces rapports sur les transformations de la société, et cela sans qu'il soit nécessaire de faire appel à un déterminisme: “nous reproduisons les conditions sociales de notre propre production mais d'une façon relativement imprévisible”⁴. Ainsi compris et utilisé, le concept d'habitus désamorce la critique de Raymond Boudon pour qui Bourdieu ne verrait dans les individus passifs que des jouets des structures⁵.

Hubert Brochier⁶ estime que la tentative de dépasser l'opposition entre objectivisme et subjectivisme de Bourdieu grâce au concept d'habitus peut être rapprochée de celle de Popper grâce à la méthode de la *logique situationnelle* qui consiste à se débarrasser des facteurs psychologiques pour montrer que les actions humaines ont lieu pour répondre à une situation. Pour notre part, nous sommes enclin à relativiser ce rapprochement car il ne se fait pas au même coût pour les deux auteurs. La démarche de Bourdieu reste cohérente avec elle-même puisqu'elle montre que l'intériorisation de l'habitus est le produit de la socialisation, et en ce sens elle reste fondamentalement holiste tout en réintégrant les

¹. GODELIER M., *L'idéal et le matériel*, op. cit., p. 171-172. L'auteur insiste à plusieurs reprises sur ce point, par exemple, p. 30, 33.

². ANSART P., *L'imaginaire social*, dans *Encyclopædia Universalis*, Symposium, *Les Enjeux*, Paris, 1985, p. 711.

³. LIPIETZ A., *Le monde enchanté, De la valeur à l'envol inflationniste*, Paris, La Découverte/Maspero, 1983.

⁴. BOURDIEU P., *Questions de sociologie*, op. cit., p. 134.

⁵. BOUDON R., *Individualisme et holisme dans les sciences sociales*, dans BIRNBAUM P., LECA J. (éd.), *Sur l'individualisme*, Presses Nationales des Sciences Politiques, 1986; cité par DUPUY J.P., *Le sacrifice et l'envie*, op. cit., p. 30-31. Dupuy accorde un crédit à cette interprétation et à l'accusation d'économisme que démentent tous les arguments et les références que nous citons. Crédit accordé d'autant plus à tort, à notre avis, qu'à la fin de son livre (p. 309-329), Dupuy nous donne, à travers l'analyse de la foule, une remarquable articulation entre l'individu et le social dont la proximité avec celle que permet le concept d'habitus est grande.

⁶. BROCHIER H., *A propos de l'individualisme méthodologique: l'ouverture d'un débat*, *Revue d'économie politique*, n° 104 (1), janvier-février 1994, p. 34.

individus. Par contre, le raisonnement de Popper, tout en partant d'une démarche individualiste, aboutit à invalider celle-ci "puisque le rôle de l'individu est réduit à son adaptation à l'environnement, et que se trouve affirmé au contraire le primat de la structure, qui semble être une caractéristique du holisme"¹.

On voit que la thèse selon laquelle les représentations des sociétés font partie de la vie réelle de ces sociétés recueille aujourd'hui un assentiment assez large. Mais ce consensus apparent peut être trompeur. La dialectique *structures sociales/individus* ou *conditions objectives/représentations de ces conditions* peut revêtir selon les auteurs une version forte ou faible, finalement une version à dominante holiste ou à dominante individualiste. La version forte ou holiste est bien représentée par Bourdieu pour qui le processus de socialisation permet aux individus d'intérioriser les contraintes sociales données par les conditions objectives que les individus reproduiront. La version faible ou individualiste imprègne certaines recherches actuelles, bien représentées en France par Orléan² et Dupuy³, qui essaient de montrer que toute représentation tend à se transformer en prophétie auto-réalisatrice façonnant le réel indépendamment de toute considération objective⁴, vidant ainsi la dialectique d'une bonne partie de son sens: au matérialisme (pas toujours dialectique) se substitue un idéalisme (rarement sinon jamais dialectique). Le fait que beaucoup d'économistes et de sociologues admettent aujourd'hui que les comportements n'existent que par le biais de règles conventionnelles, d'organisations, d'habitus, dissimule deux interprétations possibles: ou bien ces règles sont l'organisation de rapports de forces, de domination, ou bien elles sont l'organisation des relations entre agents supposés égaux.⁵

¹. BROCHIER H., *A propos de l'individualisme méthodologique: l'ouverture d'un débat*, op. cit., p. 41.

². ORLEAN A., *Monnaie et spéculation mimétique*, dans DUMOUCHEL P. (éd.), *Violence et vérité*, Paris, Grasset, 1985.

Le rôle des influences interpersonnelles dans la détermination des cours boursiers, Revue économique, vol. 41, n° 5, septembre 1990.

³. DUPUY J.P., *Les bases de l'analyse économique sont fausses*, op. cit.

⁴. "Tout se passe comme si la société se détachait, prenait une autonomie par rapport aux individus qui pourtant l'alimentent de leurs actions: c'est ce mouvement que nous nommons "autoextériorisation" ou "autotranscendance". Tout se passe comme si les hommes prenaient pour repères "extérieurs" capables de guider leurs actions des formes, des régularités, un ordre qui, de fait, proviennent d'eux mêmes: c'est cette production endogène d'une extériorité dont nous caractérisons la logique par l'expression "point fixe endogène"." DUPUY J.P., *Introduction aux sciences sociales, Logique des phénomènes collectifs*, Paris, Ellipses, 1992, p. 12-13.

⁵. LIPIETZ A., *De la régulation aux conventions: Le grand bond en arrière?*, Actuel Marx, *Théorie de la régulation, Théorie des conventions*, Paris, PUF, n° 17, premier semestre 1995, p. 39-48.

2.2. Repenser la notion d'intérêt.

Certains auteurs, au premier rang desquels Alain Caillé¹ ont reproché à Bourdieu d'avoir réintroduit la notion d'intérêt dans sa problématique et ainsi de rester prisonnier d'un paradigme qu'il prétend dénoncer. Ces critiques nous paraissent disproportionnées parce qu'elles méconnaissent le sens que Bourdieu donne à cette notion. Très clairement, il explique qu'il ne l'emploie pas dans son sens économique réducteur ("j'ai intérêt à") mais dans son sens étymologique latin ("il m'importe" ou "j'éprouve de l'intérêt"): "L'intérêt dont je parle n'a rien à voir avec le *self-interest* d'Adam Smith, intérêt an-historique, naturel, universel, qui n'est en fait que l'universalisation inconsciente de l'intérêt qu'engendre et suppose l'économie capitaliste. (...) Cet intérêt ou cette fonction n'ont rien de naturel et d'universel, contrairement à ce que croient les économistes néo-classiques dont l'*homo æconomicus* n'est que l'universalisation de l'*homo capitalisticus*."² On voit qu'ici Bourdieu se place exactement en dehors de l'espace dans lequel croit le prendre en défaut Caillé qui demande: "Affirmer le primat du capital économique suppose que l'économique soit une catégorie universelle. Comment rendre compte alors de son apparente inexistence dans la société sauvage par exemple?"³ Si, pour Bourdieu, les pratiques sociales obéissent à une certaine logique économique, c'est parce que celles mues par le désintéressement matériel relèvent de la recherche d'un intérêt d'ordre symbolique. La critique envers Bourdieu est-elle justifiée puisqu'après avoir expliqué que les formes de capital (économique, culturel, social) pouvaient se métamorphoser entre elles, il ajoute que le capital symbolique est engagé pour légitimer le sens commun et que les pratiques sociales ne sont donc pas explicables par la rationalité individuelle de l'économiste?

Il peut paraître surprenant que Caillé stigmatise "la sociologie de Bourdieu comme apothéose de l'imaginaire bourgeois"⁴ tout en se référant à Mauss qui pourtant disait: "Passons maintenant au feu d'épreuve l'autre notion que nous venons d'opposer à celle de don et de désintéressement: la notion d'intérêt, de recherche individuelle de l'utile. Celle-là non plus ne se présente pas comme elle fonctionne dans notre esprit à nous. Si quelque motif équivalent anime chefs trobriandais ou américains, clans adamans, etc., où animait autrefois généreux Hindous, nobles Germains et Celtes dans leurs dons et dépenses, ce n'est pas la raison froide du marchand, du banquier et du capitaliste. Dans ces civilisations, on est intéressé, mais d'une autre façon que de notre temps. On thésaurise, mais pour dépenser, pour "obliger" pour avoir des "hommes liges". D'autre part on échange, mais ce sont surtout des

¹. CAILLE A., *La sociologie de l'intérêt est-elle intéressante?*, op. cit.

Esquisse d'une critique de l'économie générale de la pratique, op. cit.

². BOURDIEU P., *Questions de sociologie*, op. cit., p. 33 et suiv.

³. CAILLE A., *L'utilisation du paradigme économique en sociologie: un point de vue*, op. cit., p. 8.

⁴. CAILLE A., *Esquisse d'une critique de l'économie générale de la pratique*, op. cit., p. 80.

choses de luxe, des ornements, des vêtements, ou ce sont des choses immédiatement consommées, des festins. On rend avec usure, mais c'est pour humilier le premier donateur ou échangiste et non pas seulement pour le récompenser de la perte qui lui cause une "consommation différée".¹

Au contraire, Hubert Brochier reconnaît à Bourdieu le mérite d'avoir "apporté une série de réponses à certains apories de l'individualisme méthodologique"² en mettant en relation les stratégies des agents avec la division de la société en classes, même s'il appelle de ses vœux une avancée de la réflexion portant sur la possibilité ou non de la conversion d'une espèce de capital en une autre qui elle-même renvoie à l'unité ou la multiplicité des types d'intérêt. Brochier refuse l'assimilation entre Becker et Bourdieu et se range aux côtés de ce dernier³.

La même distance que celle entre le concept sociologique d'intérêt et la notion économique du même nom doit être maintenue à propos du concept de capital que Bourdieu utilise pour désigner l'éventail des ressources de toute nature (économique, culturelle, sociale et symbolique) qui servent de droits d'entrée et qui constituent des enjeux sur les différents champs sociaux, c'est-à-dire sur les "espaces structurés de positions"⁴.

Habitus et champ social sont les deux concepts qui permettent de redéfinir les rapports individu-société: ni individu exprimant par l'action sa nature humaine, ni individu totalement conditionné par les structures environnantes, mais individu et société dans un rapport authentiquement dialectique par le biais d'un habitus socialement structuré s'exprimant dans un champ social historiquement constitué. "Il (le principe de l'action historique) ne réside ni dans la conscience ni dans les choses mais dans la relation entre les deux états du social, c'est-à-dire entre l'histoire objectivée dans les choses, sous forme d'institutions, et l'histoire incarnée dans les corps, sous la forme de ce système de dispositions durables que j'appelle habitus."⁵

¹. MAUSS M., *Essai sur le don*, op. cit., p. 270-271. Dans des écrits plus récents, CAILLE A., *La démocratie est-elle soluble dans le marché?*, *Alternatives économiques*, n° 117, mai 1994, p. 56, n'a-t-il pas reconnu que "l'intérêt personnel est toujours présent derrière ces dons" même dans l'œuvre de Marcel Mauss? De ce fait, l'opposition entre Bourdieu et Caillé nous paraît moins irréductible qu'auparavant.

². BROCHIER H., *La valeur heuristique du paradigme économique*, *Economies et sociétés*, Cahiers de l'ISMEA, tome XVIII, série P.E., *Histoire de la pensée économique*, n° 2, PUG, 1984, p. 4.

³. La polémique n'est pas absente du débat académique: "Pour comprendre la forme particulière que revêt l'intérêt économique (au sens restreint du terme), il ne suffit pas d'interroger une nature, de poser, comme Becker, avec une belle inconscience qui suppose une belle inculture, l'équation fondamentale des échanges matrimoniaux, en ignorant tout des travaux des ethnologues ou des sociologues sur la question. Il s'agit, en chaque cas, d'observer la forme que revêt, à un moment donné de l'histoire, cet ensemble d'institutions historiques qui constituent un champ économique déterminé, et la forme que revêt l'intérêt économique dialectiquement lié à ce champ." BOURDIEU P., *Réponse aux économistes*, *Economies et sociétés*, Cahiers de l'ISMEA, tome XVIII, série P.E., *Histoire de la pensée économique*, n° 2, PUG, 1984, p. 25.

⁴. BOURDIEU P., *Questions de sociologie*, op. cit., p. 113.

⁵. BOURDIEU P., *Leçon sur la leçon*, op. cit., p. 38.

Parce que l'économie s'est constituée, à un moment donné de l'histoire humaine, en champ spécifique autonome, les pratiques économiques ont été érigées en modèles de toutes les pratiques sociales. Cette consécration est partie prenante de la constitution et du triomphe de l'idéologie libérale justifiant le système social favorisant et supposant ces pratiques. Mais, pour Bourdieu, l'analyse critique doit montrer que la théorie des pratiques économiques n'est qu' "un cas particulier d'une théorie générale de l'économie des pratiques"¹. En d'autres termes, les pratiques sociales n'obéissent ni à un calcul dicté par la raison de l'individu totalement conscient et accomplissant ainsi sa prétendue nature, ni à des déterminismes extérieurs aux individus, mais résultent d'un habitus s'exprimant dans un champ donné. S'agit-il alors d'une généralisation du modèle de l'*homo œconomicus* selon le reproche de Caillé à Bourdieu ou bien du dévoilement des enjeux de chaque champ social sur lequel les agents sociaux *s'investissent* plutôt qu'*investissent* ?

Cette dernière perspective nous semble faire un pas de plus, mais dans la même direction, que celle de Max Weber qui distinguait quatre idéal-types de déterminants de l'activité sociale: l'activité rationnelle en finalité fondée sur des fins réfléchies, l'activité rationnelle en valeur fondée sur des croyances, l'activité traditionnelle fondée sur le respect de la coutume, et l'activité affective orientée par les émotions et passions.²

En définitive, la critique de la rationalité se situe à quatre niveaux:

- La rationalité accompagne la réduction des faits sociaux et a ainsi évacué le raisonnable inséparable d'une prise en compte de la totalité de ceux-ci.³

- Il n'existe pas de rationalité en soi ni de science économique définitive pour en rendre compte. S'il existe une rationalité, ce n'est pas celle que les économistes (essentiellement néo-classiques) énoncent et elle n'est pas orientée dans le sens qu'ils indiquent. Au contraire, la rationalité économique n'est qu'un aspect de la rationalité sociale. "Le champ économique est justiciable du même type d'analyse que les autres champs"⁴ et non pas l'inverse. La rationalité n'est pas une donnée immanente, "elle est une construction sociale"⁵.

¹. BOURDIEU P., *Le sens pratique*, op. cit., p. 209.

². MERLE P., *Choix politique et variables économiques et socio-culturelles*, *D.E.E.S.*, n° 77, octobre 1989, p. 53.

³. LATOUCHE S., *Le rationnel et le raisonnable, les antinomies du postulat métaphysique de la raison économique*, *La Revue du M.A.U.S.S. semestrielle*, Paris, La Découverte, n° 4, 2° semestre 1994, p. 134-158.

⁴. ACCARDO A., CORCUFF P., *La Sociologie de Bourdieu*, op. cit., p. 86.

⁵. MERLE P., *L'homo politicus est-il un homo œconomicus?*, *Revue française de science politique*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, volume 40, n° 1, février 1990, reproduit dans *Problèmes économiques*, n° 2194, 10 octobre 1990, p. 16.

- En refusant de reconnaître aux phénomènes sociaux une autre identité que celle que leur attribue la rationalité économique de l'intérêt, elle même prétendument unique, les économistes néo-classiques fournissent le soubassement théorique de la réduction du progrès humain au développement économique et du développement à la croissance économique. Nous verrons plus tard s'ils ne préparent pas de la même manière la réduction du développement durable au développement tel qu'il a existé et à la croissance économique durable. Pour l'instant, constatons que deux démarches s'opposent: rechercher la globalité sociale ou rechercher dans la rationalité économique le sens de la première. A cette première cascade de réductions en correspond une seconde évoquée plus haut: réduction de la rationalité sociale à celle de l'économie et réduction de la rationalité de l'économie à celle de l'économie capitaliste.

- En faisant de la rationalité une catégorie universelle, toute histoire sociale est niée: c'est une manière d'évacuer le temps. Celui-ci n'est réintroduit que sous une traduction monétaire. N'est-il pas symptomatique que l'intérêt monétaire soit présenté comme le prix du temps? Le revenu du capital est alors un produit (miraculeux) du temps. Il y a sans doute quelque chose de vrai dans cette affirmation: le profit est un miracle du temps, mais de quel temps? du temps *de quoi?* du temps *de qui?* Immanquablement la question de la rationalité débouche sur celle de la valeur.

D- La valeur.

La question de la valeur est posée ici dans la dernière partie de ce chapitre consacré à la définition des bases de la critique épistémologique que nous adresserons ensuite à la problématique du développement et à celle du développement durable. Sa place découle du fait qu'elle regroupe et recoupe toutes les discussions précédemment menées: le temps, la technique, la rationalité. A chaque étape, la question posée englobait la précédente. Ici, la question de la valeur permet d'approfondir celle de la rationalité. Les rapports entre rationalité et valeur sont cependant difficiles à éclaircir parce qu'ils ont fait, dans l'histoire de la pensée économique, l'objet de plusieurs débats, sous des formes différentes à partir de contingences historiques elles-mêmes différentes.

Question lancinante chez les fondateurs de l'économie politique classique, au moment de l'irruption et de la victoire de la rationalité économique, la valeur disparaît ensuite, en tant que thème de discussion, lorsque la science économique réussira à oublier et faire oublier son acte de naissance pour devenir une simple mise en forme ("formalisation") des catégories les plus triviales du bon sens commun. Mais la valeur réapparaît aujourd'hui avec la remise en cause de la rationalité économique et de sa traduction concrète, le calcul

économique, dont les résultats semblent devenus si... irrationnels ou en tout cas si peu raisonnables: l'impossible recul de la pauvreté dans le monde et l'inéluctable détérioration de la planète. Avec la crise du développement resurgit le problème de départ de l'économie: comment mesurer pour gérer? Mais la valeur ne réapparaît pas simplement sous sa forme ancienne première (qu'est-ce qui mesure la valeur?) mais sous une forme subvertie (qu'est ce que mesure la valeur?). Le réexamen de la théorie et l'idéologie du développement à l'occasion du débat sur le développement soutenable passe par celui de la question de la valeur, indispensable pour tous les courants de pensée, même ceux, et peut-être surtout ceux-là, qui sont les plus hostiles à l'idéologie économique.¹

1. Le débat sous sa forme ancienne. Qu'est ce qui mesure la valeur: valeur-utilité ou valeur-travail? Un faux dilemme?

Si nous complétons le schéma 1.4, nous ferions apparaître que la science économique construite autour de l'école marginaliste néo-classique est fondée sur l'idée que les individus rationnels vont échanger sur le marché des biens et services de telle sorte que les rapports de leurs utilités marginales et de leurs prix soient égaux entre eux. L'autonomisation de l'économie (en tant que pratique humaine) par rapport aux autres aspects de la vie en société va donc de pair avec l'autonomisation de la sphère du marché par rapport à la sphère de la production et des rapports que les hommes y nouent. On peut dire que la vigueur avec laquelle la théorie de la valeur-travail fut récusée s'explique beaucoup moins par une querelle portant sur une question de mesure que par la hantise de voir les rapports sociaux, nécessairement historiques, datés, concrets, surgir dans un univers conceptuel a-historique et abstrait. Sans doute faut-il y voir une raison pour laquelle la théorie de la valeur-travail a fait l'objet de critiques pour la plupart infondées tant qu'elles sont restées dans le cadre défini par l'économie politique.

Sans prétendre à un recensement exhaustif de celles-ci, nous discuterons celles qui justement se proposaient de démontrer en même temps l'inanité de la théorie de la valeur-travail et la suprématie de la rationalité de l'*homo æconomicus capitalisticus* sur tout autre, et que l'on retrouve aujourd'hui dans les discussions autour du développement durable.

Les premières polémiques entre Ricardo et Jean-Baptiste Say tournèrent court parce que le second s'avéra incapable de produire des concepts alternatifs face aux imprécisions du premier. Ricardo avait beau affirmer: "Je ne dis pas que c'est la valeur du travail qui règle la valeur des marchandises... Je dis que c'est la quantité relative de travail

¹. En témoigne la discussion autour de la fondation d'une socio-économie que la Revue du M.A.U.S.S., en France, a impulsée. Pour une présentation de la socio-économie, BÜRGENMEIER B., *La socio-économie*, Paris, Economica, 1994.

nécessaire à la production des marchandises qui règle leur valeur.”¹, il ne pouvait, faute du concept de *force de travail*, convaincre Say qui avoue son incompréhension totale de la différence entre “la valeur du travail qui ne détermine pas la valeur des produits et la quantité de travail nécessaire à leur production qui détermine la valeur des produits”². La persistance de Say à utiliser la fausse notion de *valeur du travail*³ est la source de son incompréhension qui est de même nature que l’hésitation de Smith entre travail commandé et travail incorporé qui condamne l’auteur de *La richesse des nations* à un raisonnement circulaire. Say est alors réduit à produire de faux concepts tels que celui de *facteurs de production* pour traduire les “facultés productives du capital et de la terre”⁴. On ne peut qu’admirer la patience pédagogique de Ricardo cherchant à expliquer à son confrère la différence entre richesse et valeur⁵.

La controverse prit de l’ampleur un siècle plus tard parce qu’après la révolution d’Octobre 1917, un système économique s’affirma différent et prétendit posséder une rationalité supérieure à celle du capitalisme. Alors, dès 1920, Von Mises⁶ entreprit de démontrer l’impossibilité d’un calcul économique rationnel dans une économie socialiste parce que celle-ci supprime la propriété privée des moyens de production, fondement de la motivation des entrepreneurs, et la monnaie, instrument irremplaçable du calcul économique, et parce que la théorie de la valeur-travail ne pouvait servir de substitut. La tentative de démonstration de Von Mises est exemplaire parce qu’elle rassemble la plupart des critiques émises à l’encontre de la théorie de la valeur-travail depuis deux siècles et à la gloire de la rationalité capitaliste.⁷ Mais cette tentative contient une confusion entre les théories de Ricardo et de Marx, un triple erreur concernant ces deux auteurs et une contradiction au sein même de sa problématique.

¹. RICARDO D., *Lettre à Say J.B.*, 11 janvier 1820, cité par MAHIEU F.R., *Présentation à RICARDO D., Des principes de l’économie politique et de l’impôt*, 1821, Paris, GF-Flammarion, 1992, p. 35.

². SAY J.B., *Réponse à Ricardo D.*, mars 1821, cité par MAHIEU F.R., *Présentation à RICARDO D., Des principes de l’économie politique et de l’impôt*, op. cit., 1992, p. 36.

³. “Sa valeur (la valeur du travail) ne peut donc servir mieux que la valeur de toute autre denrée, à mesurer deux valeurs séparées par de grandes distances ou par un long espace de temps.” SAY J.B., *Traité d’économie politique*, 1803, Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 283.

⁴. SAY J.B., *Notes*, dans RICARDO D., *Des principes de l’économie politique et de l’impôt*, op. cit., p. 458.

⁵. RICARDO D., *Des principes de l’économie politique et de l’impôt*, op. cit., p. 295-301.

⁶. VON MISES L., *Le socialisme, étude économique et sociologique*, op. cit.
Le calcul économique en régime collectiviste, op. cit.

⁷. MARX avait de façon prémonitoire répertorié, classé et réfuté les principales objections à l’encontre de la théorie: MARX K., *Critique de l’économie politique*, 1859, dans *Oeuvres*, op. cit., tome 1, p. 315-317.

1.1. Une confusion entre Ricardo et Marx.

La théorie de la valeur-travail est le plus souvent associée à tort au nom de Marx ou bien, ce qui est équivalent, aucune différence n'est établie entre la théorie de la valeur-travail ricardienne et la loi de la valeur marxienne. C'est la réduction de la seconde à la première qui permit à Böhm-Bawerk¹ d'identifier théorie de la valeur et théorie des prix et d'inaugurer la critique marginaliste: pour cet auteur, il ne pouvait exister que deux méthodes pour prouver une proposition économique, la méthode empirique et la méthode psychologique; dans la mesure où seuls des prix sont observables, il ne pouvait admettre les concepts de marchandise, de travail social, de valeur qui sont abstraits parce que construits pour dévoiler les rapports sociaux.

a) La théorie ricardienne de la valeur.

La théorie énoncée par Ricardo est celle selon laquelle la valeur d'échange des marchandises est déterminée par la quantité de travail incorporée lors de leur production. Cette théorie de la valeur-travail au sens strict se heurtait à des objections dont Ricardo était d'ailleurs partiellement conscient. D'abord, en toute logique, Ricardo aurait dû aboutir à la conclusion selon laquelle le profit est le fruit du travail.² Ensuite, la théorie de la valeur-travail au sens strict ne se vérifie que si le capital par travailleur (intensité capitaliste) est le même dans toutes les branches d'industrie, ce qui est contraire à la réalité. Enfin, la levée de cette hypothèse entraîne une interdépendance entre, d'un côté, la structure de la répartition entre salaires et profits, et, de l'autre, le prix de la production, sans que la quantité globale de travail ait varié.

b) La loi de la valeur de Marx.

La loi de la valeur énoncée par Marx corrige ces imperfections sur le plan des principes mais pas sur celui de la formulation.

b.1) Marx forge le concept de force de travail qui lève l'ambiguïté ou qui supprime le silence de Ricardo: en distinguant la valeur du produit du travail et la valeur de la force de travail, Marx peut dévoiler l'existence d'un surtravail à

¹. BÖHM-BAWERK E. (VON), *Histoire critique des théories de l'intérêt du capital*, 1884, Paris, V. Giard et E. Brière, 1903.

². Cette absence de conclusion chez Ricardo provenait du fait qu'il n'arrivait pas à résoudre l'énigme de l'influence des différences d'intensité capitaliste sur les prix et partant sur le profit.

l'origine d'une survalueur ou plus-value, il peut montrer l'absence de sens de la formule *valeur du travail*¹, à l'origine de l'incompréhension de Say et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours même chez des auteurs critiques² par rapport aux thèses économiques dominantes, et il peut enfin montrer le caractère mystificateur de la définition du salaire comme rémunération du travail.

b.2) En se fondant sur l'hypothèse de concurrence, il élabore un modèle de prix de production expliquant pourquoi les différences de composition du capital (on peut encore l'assimiler à l'intensité capitaliste) entraînent, par le biais de la constitution d'un taux moyen de profit, des écarts entre les prix des marchandises et leurs contenus en travail. "On ne peut nier l'ingéniosité d'une telle démonstration. Ce qui était pour Ricardo une difficulté analytique insurmontable devient avec Marx une mise en accusation du système capitaliste lui-même."³

Malheureusement pour Marx, son modèle contenait une erreur de logique dans sa formulation puisque les biens de production étaient tour à tour exprimés en *travail* et en *prix* dans les mêmes équations. De cette erreur en découlaient deux autres concernant la définition du taux de profit et les égalités somme des valeurs = somme des prix de production et somme des plus-values = somme des profits.

Depuis lors, deux types de corrections ont été apportées.

b.2.1) D'une part, des corrections mathématiques: la première fut l'oeuvre de Ladislas Von Bortkiewicz⁴ qui proposa une solution logiquement satisfaisante mais abandonnant l'une des deux égalités ci-dessus; la seconde sera apportée plus tard grâce à l'algèbre matricielle permettant d'établir qu'il existe une correspondance biunivoque entre le modèle exprimé en travail et celui exprimé en prix.⁵ Cela sera conforté par le *théorème marxien fondamental* d'Okishio-Morishima⁶ selon lequel pour qu'il y ait un taux de profit positif, il faut et il suffit que le taux de salaire soit tel que le taux d'exploitation soit positif. Ce dernier point n'étant qu'une redécouverte triviale du phénomène du surtravail et de la

¹. MARX K., *Salaire, prix et plus-value*, 1865, dans *Oeuvres*, op. cit., tome 1, p. 513-515.

Le capital, Livre I, op. cit., tome 1, p. 1032.

². PERRET B., ROUSTANG G., *L'Economie contre la société*, op. cit., p. 13, 251.

SUE R., *Temps et ordre social*, op. cit., p. 97, 230.

³. PASINETTI L., *Leçons sur la théorie de la production*, 1975, Paris, Bordas-Dunod, 1985, p. 22.

⁴. BORTKIEWICZ (VON) L., *Essai de rectification de la construction théorique fondamentale de Marx dans le troisième livre du Capital*, 1907, *Cahiers de l'I.S.E.A.*, n° 76, janvier 1959, p. 20-36.

⁵. Il ne s'agit plus de faire correspondre chaque travail concret et un prix comme dans une version première de la théorie de la valeur-travail, mais de faire correspondre deux *systèmes*: celui des travaux et celui des prix.

PASINETTI L., *Leçons sur la théorie de la production*, op. cit. p. 128-154.

ABRAHAM-FROIS G., *Dynamique économique*, Paris, Dalloz, 7^{ème} éd., 1991, p. 401-441.

LIPIETZ A., *Le monde enchanté*, op. cit., p. 53-101.

⁶. MORISHIMA M., *Marx's Economics: a dual theory of value and growth*, Cambridge, Cambridge University Press, 1973.

plus-value, le seul problème logique restant en suspens¹ est celui de savoir s'il existe une antériorité du système-travail sur le système-prix. En revanche, on ne peut plus se retrancher derrière l'invisibilité des contenus en travail pour en nier l'existence. La difficulté, voire l'impossibilité d'*observer* des contenus en travail à travers des prix de marché n'enlève pas la réalité de ces contenus.² D'ailleurs, si cette difficulté est vraie en statique, elle est en grande partie levée lorsqu'on examine l'évolution de la productivité du travail.

b.2.2) Cependant, les perfectionnements mathématiques ou les reformulations en termes de prix de production à la suite de Piero Sraffa³ laissent dans l'ombre ou occultent ce qui paraît être l'essentiel dans la perspective que s'était fixée Marx: l'élucidation de la distinction entre la *substance* de la valeur et les *formes* de la valeur. Cette distinction a donné lieu à de multiples débats, parfois confus entre les protagonistes eux-mêmes, souvent pour les lecteurs. Parce que la discussion n'est pas sans rapport avec la recherche que nous menons, nous nous référerons à l'interprétation suivante qui indiquera la façon dont nous comprenons Marx sur ce point, en sachant qu'il peut en exister d'autres.⁴

La marchandise possède la propriété d'être utile en satisfaisant un besoin: depuis les classiques, cette propriété est appelée valeur d'usage. La marchandise possède une seconde propriété, à propos de laquelle la difficulté évoquée en note ci-dessus apparaît, celle de s'échanger et de conférer alors au travail privé qui l'a créée un caractère social validant.

¹. Contrairement à ce qu'affirment la plupart des auteurs, le passage d'un système à l'autre n'est plus un problème logico-mathématique.

². Dans le domaine scientifique, il n'est pas rare de travailler sur des phénomènes qu'on ne peut voir ou qu'on ne sait pas mettre en évidence. Bornons-nous à un seul exemple: en mathématiques, si on a une fonction f définie par $f(x,y) = Q$, continue et dérivable, avec Q considérée comme une constante, et si on définit une fonction implicite g par $y = g(x)$ telle que $f[x, g(x)] = Q$, on peut connaître la dérivée en un point de la fonction g sans que cette dernière soit explicitée, à condition que l'on ait $f'_y [x, g(x)] \neq 0$; cette dérivée s'écrit: $g'(x) = -f'_x [x, g(x)] / f'_y [x, g(x)]$. C'est précisément la propriété qu'utilisent les économistes néo-classiques quand ils raisonnent sur des courbes d'indifférence dont on ignore l'expression de la relation fonctionnelle mais dont on sait calculer la dérivée en un point qui doit donner le rapport des productivités marginales des facteurs ou bien le rapport des utilités marginales de deux biens, c'est-à-dire le rapport de leurs prix. Cela est obtenu en se donnant simplement la fonction f . Pourquoi une méthodologie, raisonner sur des choses non observables, serait-elle admise pour la théorie néo-classique et intolérable pour la loi de la valeur?

³. SRAFFA P., *Production de marchandises par des marchandises, Prélude à une critique de la critique de la théorie économique*, 1960, Paris, Dunod, 1970.

⁴. On pourrait commencer en s'aidant d'une analogie. Soit un rectangle avec un côté L et un côté l . Le côté L est la longueur, c'est à dire le phénomène correspondant au côté le plus grand. Si nous ajoutons: ce rectangle est de dimension 1 m $\times$ 0,50 m, la longueur désigne alors également 1 m. Le même mot désigne donc deux choses: le phénomène et la mesure de ce phénomène. La difficulté méthodologique provient de la possible confusion entre les deux sens. Une difficulté du même ordre existe à propos de la valeur et qui semble échapper à François Fourquet lorsqu'il écrit: "On peut mesurer la longueur d'un champ ou la valeur d'une marchandise, mais pas la longueur ou la valeur tout court. La "mesure de la valeur" est donc une expression irrationnelle." (FOURQUET F., *Richesse et puissance, Une généalogie de la valeur (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, La Découverte, 1989, p. 141). Certes, la longueur n'a pas de longueur, en tant que mesure, mais la longueur, en tant que phénomène, a une longueur, en tant que mesure.

Seulement, la validation ne porte pas sur un travail en soi, indépendant des conditions socio-historiques de la production, mais sur un travail indistinct reflet des rapports sociaux que Marx appelle *travail abstrait*. A partir de là, le terme *valeur* désigne la forme que prend le travail abstrait; réciproquement, le travail abstrait est la substance de la valeur. Le terme *valeur d'échange* (parfois, malheureusement, réduit à *valeur*) désigne la mesure, c'est-à-dire le rapport quantitatif dans lequel deux marchandises s'échangent.

Prenons un exemple provisoire pour expliciter ce point. Si l'individu *X* va travailler un jour chez *Y* et si le lendemain (ou le jour même) *Y* vient travailler chez *X*, ils échangent leurs travaux concrets. Si, au contraire, ils échangent les produits de leur travail sous forme de troc, ils échangent encore, par delà les valeurs d'usage qui changent de mains, leurs travaux concrets. S'ils vont sur le marché pour vendre leurs produits, ils n'échangent plus leurs travaux concrets parce que chacun va vendre sa marchandise contre une somme d'argent. Dans ce cas, ils ont échangé (d'ailleurs pas nécessairement l'un contre l'autre) des valeurs (en tant que phénomènes) qui révèlent, non pas *leurs* (ce qui n'aurait aucun sens puisque leurs travaux sont bien concrets ou plutôt étaient bien concrets), mais *des* travaux abstraits, dans un rapport appelé valeur d'échange qui est la mesure de ces travaux abstraits maintenant devenus sociaux parce que validés par le marché. Une économie fondée sur des rapports sociaux capitalistes généralise ce dernier cas puisqu'on n'échange que des valeurs.

Cependant, Serge Latouche, en s'inspirant de Polanyi qui dénonçait la prédilection de Smith pour le "sauvage adonné au troc"¹, explique que ce type d'exemple est trompeur car il pourrait laisser croire que l'histoire économique peut se lire comme le passage progressif de l'échange de travaux concrets privés à l'échange de travaux abstraits prenant leur caractère social sur le marché. Rien ne serait plus faux car c'est l'existence de rapports sociaux capitalistes entraînant une division sociale du travail poussée à l'extrême et, donc, l'aliénation du travail, qui révèle *a posteriori* ce qu'aurait pu être une société où le travail n'aurait pas été aliéné. Mais, selon Latouche, il s'agit d'une reconstruction mythique et d'une réécriture de l'histoire au "futur antérieur", car le système de la petite production marchande simple n'aurait jamais existé.² Toutefois, en analysant la société traditionnelle algérienne, Pierre Bourdieu a montré que la quasi absence d'échanges monétaires et d'utilisation du crédit était caractéristique d'une culture à l'égard du temps et de l'avenir, d'une forme de solidarité et de cohésion sociales permettant d'appliquer "le principe de maximisation de la

¹. POLANYI K., *La grande transformation*, op. cit., p. 72.

². LATOUCHE S., *Le projet marxiste*, op. cit., p. 68-75.

sécurité”¹. Il convient donc de se garder à la fois d’une reconstruction mythique de l’histoire et d’une variante de l’ethnocentrisme consistant à projeter sur toutes les sociétés les fonctions de la monnaie qu’elle n’exerce à part entière que dans les sociétés modernes.

L’échange de travaux concrets privés n’a-t-il jamais existé et ainsi ne peut servir de champ d’application à la théorie de la valeur-travail, ou bien les économistes classiques ont-ils fait comme si ce type d’échange constituait le modèle universel et intemporel d’échange en occultant les rapports sociaux capitalistes? Quoiqu’il en soit, la critique de l’économie politique s’imposait puisqu’elle laissait entendre que le travail concret privé possédait cette vertu naturelle de conférer aux biens une valeur. Aussi Marx s’attache-t-il à montrer que la marchandise opère une double dichotomie: les travaux privés ne sont pas immédiatement utiles socialement sans médiation de l’échange; les travaux échangés ne sont pas des travaux distincts concrets mais du travail indistinct ou abstrait contre du travail indistinct ou abstrait. Quel intérêt présente alors l’échange? Il est double: parce que ces travaux indistincts abstraits sont matérialisés dans des objets différents et parce que ces travaux indistincts abstraits constituent la substance d’un phénomène, la valeur, qui prend une forme, la valeur d’échange, dont le terme du parcours est une quantité de monnaie venant grossir le capital.

Contrairement à certaines interprétations, nous retiendrons de Marx qu’il n’y a pas, d’un côté, la valeur en heures de travail, et de l’autre, le prix en monnaie.² Sinon, il y aurait une contradiction entre ce qui précède (la valeur est la forme revêtue par le travail abstrait) et le fait que ce travail abstrait ne se révèle que sur le marché. En effet, sur le marché, il n’y a jamais des heures de travail mais des prix monétaires. Donc, la validation des travaux concrets privés sur le marché s’effectue par l’expression de travaux abstraits échangés directement en monnaie. La valeur d’échange n’a de sens qu’entendue en monnaie. Le problème de la transformation de la valeur en prix de production est alors mal nommé puisque la valeur n’existe que validée, c’est-à-dire déjà transformée en prix. Autrement dit, et c’est sans doute le point le plus important pour reprendre la critique de la rationalité et de l’idéologie économique, la valeur ne résulte pas du travail, comme le croyaient les classiques,

¹. BOURDIEU P., *La société traditionnelle*, op. cit., p. 42. Bourdieu écrit encore (p. 27): “Aussi faut-il distinguer nettement entre la mise en réserve, qui consiste à prélever une part des biens directs pour les réserver à la consommation future et qui implique prévoyance et abstention de consommer, et, d’autre part, l’accumulation capitaliste, “épargne créatrice” conduisant à réserver des biens indirects en vue d’un usage producteur: celle-ci ne prend sens qu’en référence à un futur lointain et abstrait; elle exige la prévision calculatrice et rationnelle, suppose la visée d’un “à venir” concret, virtuellement enfermé dans le présent perçu, un avenir à portée de la main, tels ces biens de consommation dont le paysan s’entoure et qui constitue la garantie palpable de sa sécurité.”

². HARRIBEY J.M., *Schémas de la reproduction, prix de production et circuit monétaire*, Colloque franco-tunisien (III^e et IV^e Tables rondes), *Passerelles Sraffa-Keynes*, Université de Tunis III et Université Montesquieu-Bordeaux IV, Bordeaux, 1 et 2 décembre 1994, et Tunis, 26 et 27 juin 1995.

pas plus que de l'utilité comme le croient les néo-classiques, parce que la valeur n'est pas une propriété immanente, intrinsèque de l'objet, un attribut de celui-ci, et cela bien qu'il soit produit par le travail¹; la valeur résulte d'un travail social dans des conditions socio-historiques précises parce que la marchandise n'existe elle-même que dans ces conditions, c'est-à-dire dans certains rapports sociaux. Cette approche avait été bien mise en lumière par Hilferding dans sa critique de Böhm-Bawerk auquel il reprochait une conception naturaliste de la valeur dont était très proche également Karl Kautsky qui comparait la loi de la valeur et celle de la gravitation universelle². Une telle vision constitue ce que Marx appelait le fétichisme: non seulement les rapports entre les choses dissimulent les rapports entre les hommes et entre les classes, mais les choses sont présentées comme possédant des propriétés naturelles alors qu'elles ne les possèdent que dans le cadre de rapports sociaux déterminés. Il faut donc considérer ce débat comme un procès justifié à l'égard des classiques et de Smith en particulier mais faux à l'égard de Marx. De ce point de vue, Fourquet n'apporte rien de nouveau quand il dit que "la valeur "cristallisée" *a priori* dans les produits n'existe pas"³.

Il en résulte que la monnaie est la forme par excellence de la valeur, forme du travail abstrait: la monnaie peut tout acheter, surtout la force de travail, c'est-à-dire cette capacité énergétique, physique et intellectuelle, à engendrer une nouvelle valeur, tout en n'étant pas elle-même valeur: "La force de travail de l'homme à l'état fluide, ou le travail humain, forme bien de la valeur, mais n'est pas valeur."⁴ La monnaie est donc désirée, demandée pour elle-même parce qu'elle constitue un droit d'achat permanent sur du travail social en cours de validation ou sur la force de travail.

¹. L'erreur n'est pas propre aux économistes. Par exemple, un article de sociologie auquel nous nous référerons pourtant par la suite entretient la confusion: "Cependant nombre de travaux d'anthropologie économique n'en sont pas restés là et ont employé *travail* dans un sens plus précis et conceptuellement plus élaboré, celui de *facteur travail*. Il a été emprunté à l'économie politique (...) Le plus souvent, les études se sont situées par rapport aux théories de la valeur, dans le but de les étayer ou de s'en distancier. Les écoles classique, néoclassique et marxiste ont donc joué comme référence. Cette dernière orientation, qui met le *travail* au centre de sa théorie, a tenu le devant de la scène, structurant les débats d'anthropologie économique. Dans cette optique, le *travail* serait la fraction d'activité humaine qui confère une valeur d'usage ou d'échange aux choses naturelles (...)" CHAMOIX M.N., *Sociétés avec et sans concept de travail*, *Sociologie du travail*, H.S., 1994, p. 59. Premièrement, aucune de ces trois écoles de pensée n'utilise le même concept de travail; deuxièmement, l'école marxiste évoquée par l'auteur distingue le travail concret qui crée les valeurs d'usage et non pas en attribue une aux choses naturelles, et le travail abstrait qui crée la valeur d'échange.

². HILFERDING R., *Böhm-Bawerks Marx-Kritik*, dans *Marx Studien I*, 1904, p. 1-61, cité par DOSTALER G., *Valeur et prix, Histoire d'un débat*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, Paris, Maspero, Presses Universitaires de Grenoble, 1978, p. 111-120; et KAUTZKY K., *Le marxisme et son critique Bernstein*, Paris, P.V. Stock, 1900, p. 83, cité par DOSTALER G., *Valeur et prix*, op. cit., p. 104-107.

³. FOURQUET F., *Richesse et puissance*, op. cit., p. 248.

⁴. MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., tome 1, p. 580. Voir aussi, p. 1031: "Le travail est la substance et la mesure inhérente des valeurs, mais il n'a lui-même aucune valeur."

Il reste cependant un problème épistémologique de première importance à discuter. Quel sens faut-il donner au terme de *substance* que Marx emploie constamment, au risque de contredire sa volonté de se démarquer de Hegel? N'est-il pas en effet contradictoire de parler de *travail substance de la valeur* tout en fustigeant la démarche métaphysique? A notre sens, cette contradiction ne peut être levée¹ qu'en réaffirmant que le travail dont il est question n'est pas le travail en soi, concret, individuel, mais le travail rendu indistinct par des rapports sociaux bien précis.

L'interprétation retenue ici rejette à la fois l'extrémisme du substantialisme et celui qui lui fait face du formalisme. Comme le dit Lipietz, "la notion de substance sans forme est impensable, mais sans la forme la substance devient évanescence"².

Cette interprétation permet de repérer les deux failles de l'économie politique classique qui deviendront des impasses pour la science économique moderne:

- L'économie politique n'a pas su penser la monnaie autrement que comme un instrument supprimant les inconvénients du troc. En ne distinguant pas la valeur en tant que phénomène et la valeur d'échange en tant que forme, elle s'interdit de comprendre les crises qui naissent de la possibilité de rupture dans le passage de la marchandise à l'argent, le fameux "saut périlleux"³.

- L'économie politique ayant cru que le travail procurait naturellement, automatiquement, une valeur aux biens, et que le travail était lui-même naturellement une marchandise, elle a accredité l'idée que le capitalisme était un système naturel, dans l'ordre des choses, accomplissant la nature humaine, éternelle, rationnelle et échangiste. Le capitalisme pouvait être, dans ces conditions la fin de l'histoire.⁴

Avec cette approche critique, le problème dit de la transformation des valeurs en prix peut trouver une solution intégrant les corrections logico-mathématiques mais dépassant celles-ci sur deux plans:

- D'abord, en ne retenant pas pour le salaire une définition économiciste (valeur du panier de subsistance) mais une définition socio-historique (salaire comme sanction d'un rapport de forces momentané entre les classes déterminant le partage de

¹. Elle n'est levée que provisoirement car nous reviendrons sur cette question par un autre biais lorsque nous traiterons de l'effet pervers de la théorie de la valeur.

². LIPIETZ A., *Le débat sur la valeur: bilan partiel et perspectives partiales*, dans DOSTALER G. (sous la dir. de), LAGUEUX M. (avec la collaboration de), *Un échiquier centenaire, Théorie de la valeur et formation des prix*, Paris, La Découverte, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1985, p. 99.

La même idée est exprimée par SALAMA P., HAI HAC T., *Introduction à l'économie de Marx*, op. cit., p. 25 et 28.

³. MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 645.

⁴. Les textes dans lesquels Marx se démarque sans ambiguïté de la conception classique de la marchandise et de la valeur sont nombreux mais nous en signalons particulièrement deux: 1) *Le Capital, Livre I*, op. cit., tome 1, note a, p. 603-604; 2) *Principes d'une critique de l'économie politique*, op. cit., chapitre I, *L'utopie monétaire*, tome 2, p. 189-227.

la valeur ajoutée nette), Dumenil et Lipietz¹ démontrent que cette solution permet de redonner un sens à la double égalité somme des valeurs = somme des prix et somme des plus-values = somme des profits.

- Ensuite et surtout, en considérant que l'antériorité du système des valeurs sur celui des prix est d'ordre logique et conceptuelle mais pas chronologique ou historique. Comme l'écrivent Pierre Salama et Tran Hai Hac, "la transformation n'est pas un processus diachronique mais synchronique"². De son côté, Michel De Vroey³ envisage le problème comme celui d'une réallocation dans l'espace des prix.

c) La valeur et le marché.

La loi de la valeur énoncée par Marx diffère enfin de la théorie de la valeur-travail ricardienne parce qu'elle réunit les deux pôles de la marchandise dont Aristote avait esquissé le premier l'articulation: valeur d'usage et valeur d'échange, cette dernière étant la mesure du phénomène valeur. La réunification dont il s'agit est celle qui montre le travail privé (consacré à produire telle marchandise) trouvant sa reconnaissance sociale par la vente sur le marché. "Enfin, aucun objet ne peut être une *valeur* s'il n'est une chose utile. S'il est inutile, le travail qu'il renferme est dépensé inutilement, et conséquemment ne crée pas de valeur."⁴ "C'est seulement dans leur échange que les produits du travail acquièrent comme valeurs une existence sociale identique et uniforme, distincte de leur existence matérielle et multiforme comme objets d'utilité. Cette scission du produit du travail en objet utile et en objet de valeur s'élargit dans la pratique dès que l'échange a acquis assez d'étendue et d'importance pour que des objets utiles soient produits en vue de l'échange, de sorte que le caractère de valeur de ces objets est déjà pris en considération dans leur production même."⁵

¹. DUMENIL G., *De la valeur aux prix de production, une réinterprétation de la transformation*, Paris, Economica, 1980.

LIPIETZ A., *Le monde enchanté, De la valeur à l'envol inflationniste*, op. cit.

Le débat sur la valeur: bilan partiel et perspectives partiales, op. cit.

Nous présentons un résumé de la solution de Dumenil et Lipietz en Annexe 2. Nous présentons également dans cette annexe un arbre généalogique de la théorie de la valeur-travail que nous avons dressé pour synthétiser les filiations et les oppositions entre les différentes options théoriques.

². SALAMA P., HAI HAC T., *Introduction à l'économie de Marx*, op. cit. p. 62. Voir aussi DOSTALER G., *Valeur et prix, Histoire d'un débat*, op. cit., p. 55-57.

³. DE VROEY M., *La théorie marxiste de la valeur, version travail abstrait. Un bilan critique*, dans DOSTALER G. (sous la dir. de), LAGUEUX M. (avec la collaboration de), *Un échiquier centenaire*, op. cit., p. 31-57.

⁴. MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 568.

⁵. MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 607.

Ces phrases de Marx auraient dû faire taire les critiques sur ce point. Il n'en a rien été et les critiques sont restées actives jusqu'à nos jours. Ainsi, Bernard Perret et Guy Roustang écrivent-ils: "L'intention principale de Marx est de fonder la prééminence normative de la valeur travail sur la valeur d'échange. La première relie l'essence de la richesse à l'activité autonome de l'individu, alors que la seconde a le défaut rédhibitoire, du point de vue de Marx, de conférer une réalité objective aux rapports sociaux régissant le fonctionnement concret de la société capitaliste."¹ D'abord, notons que Marx n'a jamais établi de supériorité de quoi que ce soit sur quoi que ce soit, en particulier de ce qu'il appelle valeur d'échange sur la valeur d'usage; ce sont deux choses totalement différentes qu'il est absurde de comparer, puisque la seconde est la condition (mais non la mesure) de la première. Marx ayant répété des dizaines de fois que ce n'était pas le travail autonome, privé, individuel qui était la source de la valeur, il ne regrette pas que les rapports sociaux soient dotés d'une réalité objective, ce qui, de sa part, serait incompréhensible, mais il s'insurge contre leur dissimulation. Ce qu'il critique, c'est la confusion qu'opéraient les classiques entre travail concret et travail abstrait, faisant des rapports sociaux capitalistes, non pas une réalité objective (ils le sont), mais une réalité objective a-historique. Cette confusion est rendue possible par l'utilisation d'une catégorie économique, le prix du marché, qui occulte les rapports sociaux. Derrière le prix, n'apparaissent pas le rapport social du salariat et le travail social abstrait. Ce que ces auteurs reprochent à Marx d'avoir oublié est précisément ce que celui-ci s'est attaché, contre vents et marées, à dévoiler: le fétichisme de la marchandise qui lui fait dire que "les marchandises ne peuvent point aller elles-mêmes au marché ni s'échanger entre elles"². C'est la théorie ricardienne de la valeur-travail, et avec elle l'ensemble de la théorie classique, qui établit un lien entre *l'individu* et la production des richesses et établit ainsi l'idéologie d'une société fondée sur l'individu, mais ce n'est absolument pas le cas de la théorie de Marx. Pour Perret et Roustang, la théorie de la valeur-travail n'aurait jamais eu "un statut scientifique bien établi"³ mais seulement un rôle idéologique que lui ont fait jouer d'une part les premiers économistes classiques dans le but de fonder une société à partir de l'individu (puisque la dite théorie établit le lien entre l'individu et la production de richesses), et d'autre part les marxistes dans le double but de montrer l'exploitation subie par le salarié et de montrer que l'activité productive prépare l'avènement de l'Homme *générique*. Ces deux auteurs s'inspirent de Louis Dumont pour montrer la portée idéologique de la théorie de la valeur-travail, mais en omettant de signaler

¹. PERRET B., ROUSTANG G., *L'économie contre la société, Affronter la crise de l'intégration sociale et culturelle*, Paris, Seuil, 1993, p. 33.

². MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 619. Jacques Derrida écrit à ce propos: "Ce commerce entre les choses relève de la phantasmagorie. L'autonomie prêtée aux marchandises répond à une projection anthropomorphique." DERRIDA J., *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993, p. 250.

³. ROUSTANG G., *Pour une économie politique*, dans EME B. et LAVILLE J.L. (sous la dir. de), *Cohésion sociale et emploi*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994, p. 33. Voir aussi PERRET B., ROUSTANG G., *L'Economie contre la société*, op. cit., p. 48.

que, pour celui-ci, il n'est pas possible d'isoler la portée scientifique et la portée idéologique d'une théorie, ce qui est tout autre chose que de dire qu'une théorie n'a pas de validité scientifique¹.

Il est un argument que l'on retrouve depuis le siècle dernier jusqu'à nos jours qui prouverait l'erreur de la théorie de la valeur de Marx: "pour les économistes marxistes, la sphère productive se réduit à la sphère de la production matérielle"². Le contresens est encore total. Pour Smith, le travail productif correspond à la production de biens matériels et le travail improductif aux services échangés entre individus. Mais ce n'est pas le cas pour Marx: la distinction entre travail productif et improductif n'est pas fondée sur la nature de l'activité, sur la matérialité ou non du produit mais sur la nature du rapport social noué entre le travail et le capital. Est productif le travail qui correspond à une force de travail échangée contre du capital, est improductif celui qui correspond à une force de travail échangée contre du revenu et qui ne produit aucune plus-value accumulable. La fréquence du travail productif utilisé pour produire des biens matériels au XIX^e siècle par rapport à celui utilisé pour produire des services (la proportion est aujourd'hui inversée) ne doit pas être interprétée comme ayant entraîné une illusion de Marx sur la définition du critère déterminant le caractère productif du travail. C'est la force de Marx d'avoir au contraire fourni un critère échappant aux contingences de son siècle et applicable aussi bien aujourd'hui qu'hier au système capitaliste.³

Perret et Roustang poursuivent: "Les économistes marxistes ont bel et bien tenté de mettre en pratique la théorie marxiste de la valeur, avant de revenir très progressivement à davantage de pragmatisme, comme en témoigne *a contrario* cette citation non dénuée d'humour involontaire d'un économiste soviétique: "La pratique nous a convaincus que (...) lorsque des marchandises restent stockées dans le réseau de distribution et ne peuvent être vendues, le travail cristallisé dans ces marchandises n'a pas reçu une reconnaissance sociale." Si l'on comprend bien, il n'allait nullement de soi que c'est le consommateur qui décide si le travail crée ou non de la valeur."⁴ Or les deux auteurs ne font que reprendre les remarques d'Adolf Wagner⁵ accusant Marx de négliger le besoin et l'utilité

¹. DUMONT L., *Homo aequilis*, op. cit., p. 26-27.

². PERRET B., ROUSTANG G., *L'Economie contre la société*, op. cit., p. 35.

³. On trouve cependant des auteurs qui se démarquent du discours dominant mais ils sont peu nombreux. On peut consulter sur ce point FREYSSENET M., *Historicité et centralité du travail*, dans BIDEJ J., TEXIER J. (sous la dir. de), *La crise du travail*, *Actuel Marx Confrontation*, Paris, PUF, 1995, p. 234-235.

⁴. PERRET B., ROUSTANG G., *L'Economie contre la société*, op. cit., p. 33-34. La citation de l'économiste soviétique rapportée par les auteurs est tirée de MANDEL E., *Traité d'économie marxiste*, Paris, UGE, 1962, tome 4, p. 40. L'honnêteté commande de dire que Mandel cite cet économiste pour signaler que la loi de la valeur continue de s'appliquer en URSS au même titre que dans le capitalisme, et que précisément ce sont les entorses à cette loi apportées par la fixation des prix par le plan qui expliquent les difficultés (p. 31-44).

⁵. WAGNER A., *Lehrbuch der politischen Oekonomie*, Leipzig, Heidelberg, 2^e éd. 1879.

en considérant le travail comme unique facteur de coût, et auxquelles Marx avait déjà répondu de son vivant¹. Ici, l'économiste soviétique cité ne fait que redécouvrir, trop tard, non pas l'erreur de Marx, mais, mot pour mot, ce que ce dernier a passé sa vie à dire. Comme nous le montrerons plus loin, l'économie soviétique n'a pas appliqué la loi de la valeur de Marx, elle l'a complètement nié, en se basant, il est vrai, sur une ambiguïté de Marx concernant, non pas la valeur, mais les conséquences de la suppression de la propriété privée des moyens de production.

La liberté d'interprétation est totale à partir du moment où un auteur comme Marx a laissé une part d'imprécision sur de nombreux plans. Mais, ici, sur ce point particulier, il semble bien qu'il s'agisse d'un total contresens. Maximilien Rubel fait justement remarquer le caractère sociologique de la méthode d'analyse de Marx pour expliquer les rapports entre valeur, prix et besoin social.² Jacques Bidet propose même d'abandonner l'expression *théorie de la valeur-travail*: "Ce qui a été traditionnellement désigné comme théorie de la "valeur-travail", c'est-à-dire l'exposé qui ouvre *Le Capital*, doit donc en réalité être appréhendé comme *théorie de la valeur-travail-utilité dans une structure de marché*."³

La loi de la valeur intègre le rôle de la demande dans la fixation des prix de marché: les variations de l'offre et de la demande font osciller le prix de marché autour des prix de production, eux-mêmes résultat de la redistribution de la plus-value sociale entre les capitalistes au prorata du capital engagé. Le marché remplit donc une fonction de sanction par le biais du prix, indicateur et moteur de la réallocation des ressources. Il faut noter que si la critique a pu se développer avec autant d'amplitude (ce qui ne signifie pas pertinence) contre lui, c'est parce que Marx a fait abusivement usage d'un syllogisme. Quand il part de la prémisse qu'il y a nécessairement quelque chose de commun aux marchandises pour qu'elles soient échangeables selon un certain rapport de valeurs, et qu'il constate qu'*a priori* il ne peut y avoir que deux caractères pouvant remplir le rôle de dénominateur, l'utilité et le travail, il écarte aussitôt le premier parce que l'utilité concrète d'une marchandise est toujours différente de celle d'une autre, et il ne reste alors par défaut que le travail. Or, en utilisant la méthode même de Marx, la raison qui le pousse à ne retenir que le travail comme dénominateur commun, à savoir qu'il s'agit du travail abstrait et non pas du travail concret,

¹. MARX K., *Notes critiques sur le Traité d'économie politique d'Adolph Wagner*, 1880, dans *Oeuvres*, op. cit., tome 2, p. 1531-1551.

². RUBEL M., p. 1756, note 2 de la p. 974, commentant le passage suivant de Marx: "Notons ici au passage que le "besoin social", autrement dit le facteur qui règle la demande en son principe, dépend essentiellement des rapports entre les différentes classes et de leur position respective dans l'économie; donc, surtout 1° du rapport de la plus-value totale au salaire; et 2° du rapport entre les différentes fractions qui composent la plus-value (profit, intérêt, rente foncière, impôts, etc.). Une fois de plus, on voit donc qu'on ne peut absolument rien expliquer par le rapport entre l'offre et la demande avant d'avoir mis en lumière la base sur laquelle ce rapport fonctionne." *Le Capital*, Livre III, dans *Oeuvres*, op. cit., tome 2, p. 974.

³. BIDET J., *Théorie de la modernité*, suivi de *Marx et le marché*, Paris, PUF, 1990, p. 206.

aurait très bien pu être appliquée à l'utilité: ce n'est pas l'utilité concrète mais l'utilité abstraite, c'est-à-dire le *fait* d'être utile, qui serait décisive. Telle était la critique adressée par Wicksteed à Marx à la fin du siècle dernier et que Gilles Dostaler résume ainsi: "La critique de Wicksteed porte, en définitive, sur le processus d'abstraction par lequel Marx constitue sa théorie de la valeur. A l'homogénéisation des marchandises dans l'espace du travail abstrait, Wicksteed oppose leur homogénéisation dans l'espace de l'"utilité" qu'il qualifie d'ailleurs d'"abstraite".¹ Marx a donc tantôt devancé les critiques de ses adversaires, tantôt leur a fourni des arguments logiques forts. La position de Marx n'est défendable que lorsqu'il affirme la dialectique de la valeur d'usage et de la valeur d'échange, tout en sachant que la prééminence du travail sur l'utilité doit être prise, premièrement, comme un postulat, c'est-à-dire non démontrable et qui n'a pas à l'être, mais qui est simplement cohérent avec la méthode d'analyse holiste: dès lors que la production est réalisée pour l'échange marchand, le travail est d'emblée social et est alors réductible à une durée objective sociale, tandis que l'utilité reste confinée à l'espace individuel et n'est pas réductible à une quelconque mesure sociale; deuxièmement, cette prééminence doit être prise comme le résultat d'une construction par la pensée des concepts indissociables que sont le travail abstrait, la marchandise et la valeur.

La réunification opérée par Marx des deux pôles de la marchandise, valeur d'usage et valeur d'échange, tombe-t-elle alors sous le coup de la critique qu'a apportée il y a un peu plus de vingt ans Jean Baudrillard²? Selon ce dernier, reprenant l'analyse plus ancienne de Thorsten Veblen³, il convient d'ajouter la *valeur-signe* à la valeur d'usage et à la valeur d'échange. Contrairement à ce que sous-entend Baudrillard ne peut-on pas considérer que l'usage d'un objet est constamment bivalent: usage matériel et usage symbolique? La valeur-signe ne se surajoute pas à la valeur d'usage ou ne l'élimine pas: celle-ci renouvelle simplement la forme de celle-là. Encore moins la valeur-signe ne supprime la valeur d'échange: la réalisation de la valeur d'échange des valeurs-signes reste toujours l'objectif capitaliste; le fait que la valeur d'usage symbolique d'un objet revête plus d'importance subjective (aux yeux de l'acheteur ou à ceux du publicitaire cherchant à attirer le premier) que la valeur d'usage matérielle ne change rien au problème de la réalisation monétaire.

¹. DOSTALER G., *Valeur et prix, Histoire d'un débat*, op. cit., p. 20. Dans un ouvrage très récent, Gérard Jorland (JORLAND G., *Les paradoxes du capital*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1995, p. 38), reprend à son compte cette critique mais fait dire à Dostaler le contraire de ce qu'il veut démontrer, à savoir que la critique de Wicksteed "ne peut mener qu'à une impasse théorique" (Dostaler, p. 20).

². BAUDRILLARD J., *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 1972.

³. VEBLEN T., *Théorie de la classe oisive*, 1899, Paris, Gallimard, 1969.

1.2. Une triple erreur concernant Ricardo et Marx.

Il ne s'agit pas non plus ici de relever des erreurs d'interprétation chez les adversaires de la théorie de la valeur-travail à propos de celle-ci, parce que, en matière d'interprétation, on ne peut parler d'erreur. Il s'agit de relever les falsifications, volontaires ou non, peu importe, par rapport à ce qu'ont écrit Ricardo et Marx, falsifications qui ont dénaturé la discussion sur la rationalité.

a) Erreur concernant la prise en compte du capital.

La théorie de la valeur-travail énonce, dans sa version ricardienne, que le travail incorporé déterminant la valeur d'échange englobe le travail indirect et le travail direct, et, dans sa version marxienne, que le travail socialement nécessaire englobe le travail mort et le travail vivant. Or, trop souvent, les critiques l'ignorent ou le nient et reproduisent ainsi l'accusation erronée que Pareto formulait à l'encontre de Marx en suggérant de retourner la thèse de celui-ci: le travail s'approprierait une part de la plus-value créée par le capital¹.

Ainsi, Georg Halm écrit-il au moment de la controverse sur la rationalité du socialisme: "*Si le travail était le seul facteur de production*, il faudrait que la masse totale des salaires payés soit exactement suffisante pour acheter le produit total."² Il y a là une erreur de logique profonde. D'une part, il faudrait dire: "Si le travail était le seul facteur de production *rémunéré* ...". D'autre part, le fait de percevoir un revenu, en monnaie ou en nature (comme les seigneurs féodaux) ne constitue aucunement une preuve de productivité. Inversement, le fait de ne pas percevoir de revenu n'est pas une preuve de productivité nulle: ainsi, la terre marginale, bien que productive, voit son propriétaire ne pas percevoir de rente.

Essayons d'apporter une démonstration.

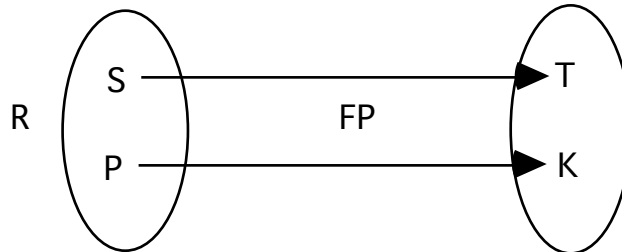
Soit R l'ensemble des types de revenu, composé de deux éléments: salaire S et profit P . Soit FR l'ensemble des types de facteur rémunéré: travail T et capital K . Quelle est la nature de l'application de l'ensemble R dans l'ensemble FR ? Il s'agit d'une application bijective puisqu'à chaque type de revenu correspond un et un seul facteur rémunéré et que chaque type de facteur rémunéré ne reçoit qu'un type de revenu. Nous insistons sur *chaque*

¹. PARETO V., *Introduction à Marx*, dans *Oeuvres complètes*, Genève, Droz, tome 9, *Marxisme et économie pure*, 1966, p. 33.

². HALM G., *Réflexions complémentaires sur la possibilité d'un calcul économique adéquat dans une communauté socialiste*, dans PIERSON N.G., VON MISES L., HALM G., BARONE E., *L'économie dirigée en régime collectiviste, études critiques sur les possibilités du socialisme*, op. cit., p. 154.

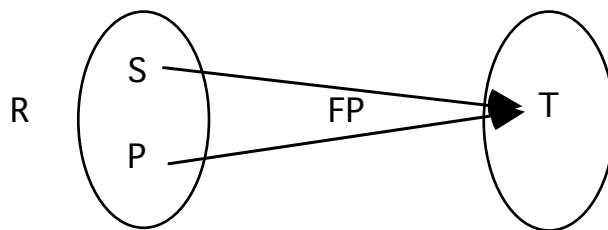
type car il est évident que le raisonnement ne porte pas sur des agents économiques individuels. (cf. schéma 1.5.1)

Schéma 1.5.1



Soient maintenant l'ensemble R et l'ensemble FP des facteurs productifs au sens de la théorie de la valeur-travail. L'application de l'ensemble R dans l'ensemble FP est surjective puisque chaque type de revenu a pour image l'unique élément de FP . (cf. schéma 1.5.2)

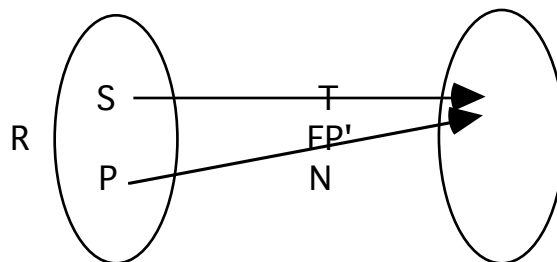
Schéma 1.5.2



Dans la mesure où rien n'autorise à assimiler les facteurs rémunérés à des facteurs créateurs de valeur ajoutée, le second cas garde sa cohérence.

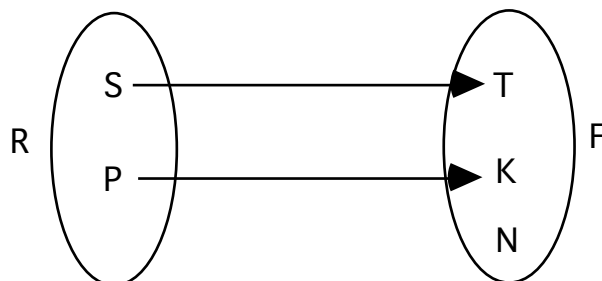
Considérons maintenant les ressources naturelles N (par exemple l'air) et admettons qu'elles soient productives et non rémunérées; l'ensemble FP' des facteurs productifs rémunérés ou non comprend alors T et N . L'application de R dans FP' est une simple application puisqu'à chaque élément de R correspond exactement un élément de FP' . (cf. schéma 1.5.3)

Schéma 1.5.3



Considérons enfin l'ensemble R et l'ensemble F de tous les facteurs productifs ou non, rémunérés ou non. L'application de R dans F est injective puisque chaque élément de F est image d'au plus un élément de R . (cf. schéma 1.5.4)

Schéma 1.5.4



Chacun de ces quatre cas de figure possède sa cohérence propre mais on ne peut tenir pour équivalents les quatre ensembles d'arrivée.

Plus loin dans son texte, Halm continue: “Le socialisme n'est-il point basé sur l'hypothèse que la travail est le seul facteur de production? Or, en régime capitaliste, cette supposition ne vaut rien: car la terre et le capital y font l'objet d'un processus de formation des prix, et par conséquent ils rentrent, parallèlement avec le travail, dans les coûts de production et dans les prix des produits.”¹ Aucun théoricien n'a jamais soutenu que le profit n'était pas une composante de la valeur et des prix. Halm écrit encore: “Il apparaît ainsi, dit-on, que le seul facteur primaire de la production est le travail, car tous les moyens de production *produits* peuvent se réduire au travail nécessaire à leur production. La seule rareté que l'on puisse reconnaître aux biens capitaux, c'est donc la rareté du travail qui sert à les produire.”² Halm admet donc que ses adversaires reconnaissent le travail comme rare mais pour aussitôt démentir ce qu'il admettait puisque l'objection qu'il présente à la thèse du travail seul facteur rare est la rareté... du travail: “Tout de même il y a une faille dans cette argumentation. Il n'est absolument pas possible de réquisitionner n'importe quelle quantité de travail et de matières premières pour la fabrication de biens capitaux.”³

Halm indique encore: “(Par le transfert à la communauté de la propriété des moyens de production), le travailleur sera en mesure de conserver le produit intégral de son

¹. HALM G., *Réflexions complémentaires sur la possibilité d'un calcul économique adéquat dans une communauté socialiste*, op. cit., p. 155.

². HALM G., *Réflexions complémentaires sur la possibilité d'un calcul économique adéquat dans une communauté socialiste*, op. cit., p. 158-159.

³. HALM G., *Réflexions complémentaires sur la possibilité d'un calcul économique adéquat dans une communauté socialiste*, op. cit., p. 159.

travail.”¹ Von Mises exprime la même idée: “Celui qui, pour la théorie des valeurs, adopte ce point de vue, doit forcément considérer la revendication pour l'abolition de la propriété privée comme revendication connexe à celle du produit intégral du travail pour l'ouvrier.”² De deux choses l'une: ou il y a un investissement dans cette société et on ne voit pas d'où il viendrait puisque les salaires égalent et achètent le produit total (1^o citation de Halm), ou bien il n'y a pas d'investissement (pour que cette phrase soit cohérente avec la 1^o citation), mais qui met en doute qu'une économie d'accumulation doit dégager un surplus? Certainement pas Marx, théoricien de l'accumulation. Il est absurde de ramener sa position prônant la disparition du capital en tant que rapport social à celle d'une élimination du capital en tant qu'instrument de production: on verra plus tard à quel point justement Marx était subjugué par les forces productives du capitalisme. On aboutit ainsi à une première erreur qui possède son double inversé: l'attribution à Marx de l'idée de l'appropriation intégrale du produit par le salarié dans le socialisme est l'inverse de la croyance selon laquelle le salaire dans le capitalisme récompense tout le travail fourni. “On commencerait à payer à l'ouvrier le produit intégral de son travail, qu'il touche dans la société capitaliste sous forme de salaire. (...) Dans la société capitaliste, à chacun est attribué le revenu correspondant à la valeur de la contribution fournie par son travail à la production sociale.”³

Cette erreur concernant la compréhension de la théorie de la valeur-travail à propos de la prise en compte du capital est l'exacte reproduction de celle qu'avait commise Say dans sa polémique avec Ricardo. Alors que celui-ci consacre toute la section III de son premier chapitre des *Principes* à expliquer que la théorie de la valeur-travail intègre le travail direct et indirect, et les sections IV et V à montrer comment l'emploi et les conditions d'emploi de capital fixe modifient l'application du principe de la valeur, Say lui rétorque qu'il n'intègre pas le profit dans le prix de la marchandise.⁴ Certes, nous avons indiqué nous-même plus haut que Ricardo n'avait pas complètement élucidé le mystère du profit, mais l'une des caractéristiques majeures de la théorie de la valeur-travail est bien d'en esquisser une réponse.

b) Erreur concernant la prise en compte des ressources naturelles.

Von Mises, qui fut l'initiateur de la controverse sur la rationalité du socialisme, accuse Marx et sa théorie de la valeur de ne pas tenir compte des facteurs naturels

¹. HALM G., *Réflexions complémentaires sur la possibilité d'un calcul économique adéquat dans une communauté socialiste*, op. cit., p. 158.

². VON MISES L., *Le socialisme*, op. cit., p. 64.

³. VON MISES L., *Le socialisme*, op. cit., p. 177-178.

⁴. RICARDO D., *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, op. cit., et note de SAY J.B., p. 457-458.

de la production. Dans deux textes célèbres¹, il développe une argumentation dans des termes identiques à partir d'un exemple simple. Soient deux objets P et Q ayant nécessité la même quantité globale de travail pour les produire, 10 heures, se décomposant ainsi:

P: 8 heures de travail direct et 2 unités de la matière première a (chaque unité de celle-ci nécessitant 1 heure de travail).

Q: 9 heures de travail direct et 1 unité de a .

Von Mises considère que la théorie de la valeur-travail attribue à tort la même valeur à P et Q , alors que P , incluant davantage de matière première, doit être estimé davantage. Si on suit le raisonnement de Von Mises, cela signifie que la valeur de $2a$ n'est pas totalement exprimée par 2 heures de travail. Autrement dit, indépendamment du travail pour la produire, la matière première a a une valeur d'échange intrinsèque (la valeur... *naturelle*... de la nature). On peut se demander alors pourquoi l'économie industrielle et les économistes néo-classiques ont tant écarté la prise en compte de la dégradation des éléments naturels.

Quelle serait cette valeur intrinsèque? Supposons un minerai dont la preuve de l'existence est établie et qui gît au fond des océans mais que les techniques connues ne permettent pas d'atteindre. Quelle est sa *valeur d'échange*? Nulle. Supposons qu'il soit désormais accessible. Sa valeur va dépendre des conditions de sa production maintenant possible, à laquelle on peut ajouter sa valeur d'échange intrinsèque qui, on vient de le voir, est... nulle.

La non-prise en compte des éléments naturels dans le calcul économique n'est pas le signe de faiblesse de ce calcul, de sa méthode, que soit à la marge ou à partir du travail. Les économistes les ont laissés de côté parce qu'ils sont incapables de penser le calcul en dehors de la propriété privée de l'objet du calcul. Pourquoi l'utilisation permanente de l'air à des fins économiques n'a-t-elle jamais été incluse dans le calcul? Parce que l'air n'est pas approprié ni appropriable. Pourquoi la terre par contre y a été incluse? Parce qu'elle est appropriable et appropriée: dès lors, son propriétaire peut (mérite de) percevoir une rente.

Comment, alors, les économistes qui veulent remédier aux défauts de leur discipline peuvent-ils s'y prendre pour intégrer les éléments naturels dans le calcul économique? Nous verrons plus tard qu'ils n'ont qu'une méthode à leur disposition parce qu'elle est la seule possible. S'il s'agit de ressources naturelles reproductibles, elles sont utilisables à la suite d'une production humaine et la théorie de la valeur-travail retrouve (à l'insu des économistes néo-classiques?) un terrain d'application puisque l'établissement de la relation biunivoque entre le système-travail et le système-prix intégrera cette nouvelle donne.

¹. VON MISES L., *Le socialisme*, op. cit., p. 153.

Le calcul économique en régime collectiviste, op. cit., p. 116. Ce texte reprend le 2° chapitre de la 2° partie de l'ouvrage précédent mais il contient (p. 116) une erreur typographique ou de traduction qui rend incompréhensible l'exemple. Nous nous référons donc au premier texte.

S'il s'agit de ressources naturelles non renouvelables ou seulement partiellement reproductibles, elles ne peuvent être considérées comme des marchandises au sens ricardien du terme; de ce fait elles échappent au champ d'application de la théorie de la valeur-travail, ce qui ne peut être imputé à la dite théorie puisqu'elle n'a jamais revendiqué ce champ. Remarquons d'ailleurs que la fixation d'un prix pour les ressources non renouvelables n'échappe qu'en partie, et peut-être pour une partie plus faible qu'on ne croit, à la théorie de la valeur-travail. En effet, on découvre aujourd'hui que le marché avait omis jusqu'ici de comptabiliser les coûts externes constitués par les atteintes à l'environnement. Or, de l'avis des économistes néo-classiques eux-mêmes, il faudrait maintenant réintroduire dans le calcul économique le coût de préservation ou de réparation des ressources rares. Cette préservation ou cette réparation étant le résultat de l'activité humaine, la théorie de la valeur-travail retrouve une portée, mais seulement pour mesurer ces coûts-là qui s'ajoutent aux coûts d'extraction, de transformation, bref les coûts de la production humaine, mais absolument pas pour mesurer les coûts de l'*auto-production naturelle des éléments naturels*. Von Mises et Hayek qui pourfendirent la prétention des économies planifiées à élaborer un calcul économique rationnel en l'absence de propriété privée et de monnaie ignorèrent totalement les difficultés insurmontables que posent l'évaluation des ressources naturelles épuisables et l'allocation intergénérationnelle de celles-ci. Terminons en disant que l'absurdité d'attribuer une valeur *économique* intrinsèque dont nous parlerons longuement au cours des prochains chapitres n'enlève rien au fait qu'une valeur d'usage est toujours le résultat de la combinaison du travail concret et de la nature; simplement, la valeur d'usage de la nature et son existence elle-même ne sont pas mesurables.

c) Erreur concernant l'hétérogénéité du travail.

Tous les adversaires théoriques de Marx, depuis Jevons et Böhm-Bawerk, approuvés sur ce point par Schumpeter, ont souligné la difficulté, voire le non-sens, de réduire le travail complexe en un multiple du travail simple. Cela constituerait même la critique la plus grave à l'encontre de la théorie de la valeur-travail, condamnant définitivement la prétention de celle-ci à servir de base à un calcul rationnel.

Cette fois, il faut dire que cette critique repose sur une très forte ambiguïté de Marx, voire même une erreur par rapport à sa propre problématique, en tout cas, un recul par rapport à la critique radicale de l'économie politique.¹

A l'objection de l'existence de travaux différents à l'encontre de la théorie de la valeur-travail, Marx répondait par la réduction du travail complexe à un multiple du travail simple. Le grave inconvénient de la réponse de Marx est qu'elle laisse entendre, et Marx lui-même ouvre cette voie à plusieurs reprises, qu'une heure de travail qualifié crée plus de valeur qu'une heure de travail non qualifié. Or cela (à l'insu de Marx?) est la négation-même de la théorie marxienne. En effet, le principe même de celle-ci est qu'une heure de travail social (qu'on ne peut plus appeler non qualifié puisqu'il est fait abstraction de ses caractéristiques concrètes) crée autant de valeur qu'une heure de travail social (qu'on ne peut plus pour la même raison appeler qualifié), sinon le concept de travail abstrait perd tout son

¹. Jean Boncoeur (BONCOEUR J., *Le traitement du travail dans quelques modèles théoriques de planification de la production en économie socialiste*, dans LAVIGNE M. (sous la dir. de), *Travail et monnaie en économie socialiste*, Paris, Economica, 1981, p. 281) fait remarquer à juste titre que la réduction du travail complexe en travail simple par le biais de coefficients donnés par l'échelle des salaires n'est pas une thèse marxiste mais plutôt ricardienne que reprendront les modélisateurs de la planification socialiste et, dans une autre perspective, Keynes (*Théorie générale*, op. cit., p. 66-67). D'ailleurs, les attermolements de Marx sur cette question attestent qu'il y avait là un problème théorique qu'il n'avait pas tranché, et qu'au-delà du problème de principe, celui de la méthode n'avait pas été, et pour cause, surmonté non plus. "Ainsi, on peut mesurer les valeurs par le temps de travail, malgré l'inégalité de la valeur des différentes journées de travail; mais, pour appliquer une pareille mesure, il nous faut avoir une échelle comparative des différentes journées de travail: c'est la concurrence qui établit cette échelle." (MARX K., *Misère de la philosophie*, op. cit., p. 28). "Pour mesurer les valeurs d'échange des marchandises en temps de travail qu'elles contiennent, il faut que les différents travaux soient eux-mêmes réduits au travail indifférencié, homogène, simple, bref au travail de même qualité, et qui ne se distingue donc que par la quantité. Cette réduction apparaît comme une abstraction. C'est pourtant une abstraction qui chaque jour se traduit en actes dans le procès social de production. (...) En fait, le travail, qui est ainsi mesuré par le temps, n'apparaît pas comme le travail d'individus différents, mais ce sont ces individus qui paraissent être en travaillant de simples organes du travail. On pourrait encore désigner le travail tel qu'il se présente dans les valeurs d'échange comme *travail humain général*." (MARX K., *Critique de l'économie politique*, op. cit., p. 281). "Il ne reste donc plus que le caractère commun de ces travaux; ils sont tous ramenés au même travail humain, à une dépense de force humaine de travail sans égard à la forme particulière sous laquelle cette force a été dépensée." (MARX K., *Le capital, Livre I*, op. cit., p. 565. Maximilien Rubel précise en note (p. 1635) que le texte en allemand disait: "ramenés (...) au travail humain abstrait"). Les deux dernières citations suivantes montrent la réticence de Marx à utiliser la hiérarchie des salaires, seule méthode possible, une fois le principe admis, pour effectuer la réduction, réticence qui s'explique à notre avis par la non résolution du problème de principe. "Le travail complexe (*skilled labour*, travail qualifié) n'est qu'une puissance du travail simple, ou plutôt n'est que le travail simple multiplié, de sorte qu'une quantité donnée de travail complexe correspond à une quantité plus grande de travail simple. (...) Lors même qu'une marchandise est le produit du travail le plus complexe, sa valeur la ramène, dans une proportion quelconque, au produit d'un travail simple dont elle ne représente par conséquent qu'une quantité déterminée (b). Note (b) Le lecteur doit remarquer qu'il ne s'agit pas ici du *salaire* ou de la valeur que l'ouvrier reçoit pour une journée de travail, mais de la *valeur* de la marchandise dans laquelle se réalise cette journée de travail. Aussi bien la catégorie du salaire n'existe pas encore au point où nous ne sommes de notre exposition." (MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 572). "La distinction entre le travail complexe et le travail simple (...) repose souvent sur de pures illusions, ou du moins sur des différences qui n'ont plus depuis longtemps aucune réalité et ne vivent plus que par une convention traditionnelle. C'est aussi souvent une manière de parler qui prétend colorer le fait brutal que certains groupes de la classe ouvrière, par exemple les laboureurs, sont plus mal placés que d'autres pour arracher la valeur de leur force de travail." (MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 749, note (a)).

sens. Bien sûr, il ne s'agit pas de comparer une heure de travail qualifié d'un technicien fabriquant une calculatrice électronique et une heure de travail non qualifié d'un producteur agricole qui essaierait de fabriquer la même calculatrice. Cela n'aurait aucun sens pour Marx (ni même pour Ricardo). Il s'agit de comparer une heure de travail du technicien fabriquant la calculatrice dans des conditions moyennes de production industrielle et une heure de l'agriculteur produisant du blé dans des conditions moyennes de production agricole. A supposer qu'un producteur artisanal fabrique une même calculatrice qu'un producteur industriel mais en deux fois plus de temps, une heure de son temps égalerait une heure de l'autre, mais une calculatrice du premier égalerait deux calculatrices du second. Si, comme c'est probable, l'artisan ne peut écouler sa calculatrice au prix de deux, il sera ruiné, disparaîtra, son travail n'ayant pas été validé; s'il réussit (temporairement!), cela veut dire que le capitaliste industriel a vendu sa calculatrice au-dessus de la valeur de celle-ci. Nous insistons ici, contre l'avis de quasiment tous les marxistes rejoignant curieusement les autres économistes, sur le fait que ce que nous disons est la seule manière de comprendre et d'utiliser le concept de productivité du travail pour mesurer l'évolution inverse de la productivité et des prix relatifs. Bien plus, nous suggérons que l'une des raisons pour lesquelles est nié, contre l'évidence même, le fait que la productivité sociale du travail (travail au sens global) soit l'inverse mathématique de la valeur unitaire¹, tient dans la confusion entre le phénomène (l'évolution de la productivité) et ses causes (intensification du travail et réorganisation du travail, amélioration des équipements et de la formation).

La première notion est admise par les économistes mais pas la seconde:

Productivité sociale de l'unité de travail = quantité produite / temps de travail global (direct et indirect).

Valeur de l'unité produite = temps de travail global / quantité produite.

Nous pensons que la juxtaposition des phrases suivantes de Marx est source de confusions: "Si sa productivité augmente, le travail rend dans le même temps plus de produits, mais non plus de valeur. Si son intensité croît, il rend dans le même temps plus de produits, mais aussi plus de valeur, parce que l'excédent de produits provient alors d'un excédent de travail."²

¹. Marx écrit en soulignant: "*La valeur des marchandises est en raison inverse de la productivité du travail d'où elles proviennent.*" MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 857.

². MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 1017. On trouve dans d'autres passages les mêmes ambiguïtés: p. 572, 749-750. De même, dans *Critique de l'économie politique*, op. cit., p. 282; ainsi que dans *Critique du Programme du Parti Ouvrier allemand*, 1875, dans *Oeuvres*, op. cit., tome 1, p. 1419-1420. Dans ses notes, Maximilien Rubel signale combien les textes de Marx sont hésitants sur cette question et que celui-ci n'a jamais rédigé quelque chose de définitif, op. cit., p. 1636, 1650-1651.

c.1) 1° confusion¹: il n'y a pas lieu d'opposer intensification du travail et augmentation de la productivité: la productivité augmente soit par intensification du travail, soit par amélioration de l'équipement, cette dernière éventuellement couplée avec l'amélioration de la formation des travailleurs.²

Examinons le premier cas qui nous intéresse ici. Soit P la production à la date 1 et T la quantité globale d'heures de travail utilisées à la date 1. Si, à la date 2, l'intensité du travail augmente d'un taux t , alors que la quantité d'heures reste égale à T , nous avons:

$$\text{- productivité horaire à la date 1} = \frac{P}{T} ;$$

$$\text{- valeur unitaire à la date 1} = \frac{T}{P} ;$$

$$\text{- productivité horaire à la date 2} = \frac{P(1+t)}{T} ,$$

¹. Nous avons déjà présenté cette analyse dans notre Mémoire de DEA, op. cit., p. 81; depuis ce moment, nous avons découvert, malheureusement tardivement, une analyse semblable dans DELAUNAY J.C., GADREY J., *Nouveau cours d'économie politique*, Paris, Cujas, 1979, tome 1, p. 207-208: "Les forces de travail qui sont en jeu différent par leur formation, leur habileté, la complexité du travail effectué, etc. Mais il n'y a pas lieu, pour l'évaluation de la productivité, d'introduire ces écarts, au contraire: la productivité, comme concept d'efficience-temps du travail de production, est le rapport de la quantité de valeurs d'usage produites eu temps effectif de travail, non pondéré, non différencié. (...) Vouloir pondérer les forces de travail pour les rendre équivalentes, c'est perdre de vue que la productivité du travail sert à étudier l'économie du temps de travail. Il faut que cette économie apparaisse clairement, quitte à montrer par ailleurs qu'une dépense de formation par exemple, est à l'origine de cette économie. (...) Les mêmes raisons font qu'on ne tient pas compte des différences d'intensité pour pondérer les productivités, mais au contraire pour expliquer les différences de productivité: deux procès de production de même nature pourront avoir des productivités différentes parce que l'intensité du travail y est différente. Si pour calculer les ratios de productivité relatifs à ce procès, on posait préalablement qu'une force de travail, travaillant par exemple deux fois plus intensément que la moyenne, était égale à deux forces de travail moyennes, on éliminerait précisément le phénomène que l'on cherche à mesurer, à savoir la différence de productivité."

Frédéric Poulon, dans POULON F., *Macroéconomie approfondie, équilibre-déséquilibre-circuit*, Paris, Cujas, 1982, p. 288, évoque le même problème mais évite-t-il les ambiguïtés? "Pour augmenter la productivité du travail, il faut soit *augmenter l' "intensité du travail"*, c'est-à-dire *la quantité de travail consommée dans un même temps de travail*, soit remplacer les machines anciennes par de nouvelles machines équivalentes mais requérant une force de travail moindre à quantité égale de produits obtenus." Les deux passages que nous soulignons ne sont-ils pas contradictoires puisqu'il n'y a pas lieu de faire une différence entre quantité de travail consommée et temps de travail, le second mesurant la première? Par ailleurs, on pourrait remarquer que remplacer des machines par des machines équivalentes *requérant une force de travail moindre* (nous faisons l'hypothèse que F. Poulon signifie par là que *s'exerce*, et non pas *nécessite pour les produire*, une force de travail moindre) paraît curieux; il est plus vraisemblable que le remplacement se fera justement par des machines différentes, plus perfectionnées, sinon on ne comprendrait pas pourquoi elles requerraient moins de force de travail; si *machines équivalentes* signifiait *équivalentes en valeur* et non pas *techniquement*, cela se ramènerait au premier cas car elles vaudraient la même chose mais, techniquement supérieures, permettraient à la productivité du travail de s'élever.

². Il n'y a pas lieu non plus de réserver la notion de productivité du travail au cas où l'augmentation de la production par unité de travail se réalise à la suite d'une amélioration des équipements, et la notion d'intensification au cas où l'augmentation de la production par tête se fait à équipement constant.

elle a donc été multipliée par $1 + t$;

$$\text{- valeur unitaire à la date 2} = \frac{T}{P(1+t)},$$

elle a donc été divisée par $1 + t$.

Si nous affectons à la durée du travail le coefficient $1 + t$ comme nous le faisons pour la production, on ne constaterait aucune évolution de la productivité qui ne serait pas multipliée; pire, la notion de productivité perdrait toute signification.¹

De même, si nous affectons à la durée du travail un coefficient (appelons-le: $1 + m$) chargé d'établir la multiplication du travail complexe par rapport au travail simple à la suite par exemple d'une élévation de la qualification des travailleurs, alors la valeur unitaire ne serait pas divisée par $1 + t$ mais multipliée par le rapport $1 + m / 1 + t$.

c.2) 2° confusion: dans les deux cas énoncés par Marx dans la citation ci-dessus, il y a abaissement de la valeur unitaire des marchandises; ainsi, une heure de travail crée autant de valeur qu'une autre heure, en vertu de la définition de la valeur comme travail social et non privé, sinon Marx contredirait lui-même sa propre théorie. Remarquons qu'il utilise un terme qui trahit son erreur: l'excédent de produits ne provient pas d'un *excédent* de travail, mais justement de la *même quantité* d'un travail plus intense. Alors qu'il définit d'abord, en accord avec sa démarche, la façon de mesurer la quantité du travail par sa durée², il indique curieusement ensuite que différentes quantités de travail peuvent être dépensées dans le même temps³. Si l'on suivait cette deuxième indication, la définition précédente ne serait plus valable. Marx est conscient de cette invalidité parce qu'il est obligé de modifier sa définition pour faire de l'intensification du travail une cause de l'augmentation de la valeur et, par suite, de l'augmentation de la plus-value absolue. La quantité de travail n'est plus mesurée alors par sa durée mais: "Dès lors, on commence à évaluer la grandeur du travail doublement, d'après sa durée ou son extension, et d'après son degré d'intensité, c'est-

¹. Pascal Combemale et Arnaud Parienty commettent à notre sens cette confusion dans COMBEMALE P., PARIENTY A., *La productivité, analyse de la rentabilité, de l'efficacité et de la productivité*, Paris, Nathan, 1993, p. 27, quand ils définissent le volume de travail figurant au dénominateur du ratio de la productivité du travail comme "durée du travail × effectifs employés × intensité du travail". Sur le plan conceptuel, on peut très bien considérer que l'amélioration de l'état de santé des travailleurs permettant aux employeurs d'intensifier le travail est une cause d'augmentation de la productivité. Sur la plan pratique, il est impossible de distinguer l'intensification d'une augmentation de la productivité qu'on pourrait considérer comme "pure". D'ailleurs, nos auteurs rétablissent la vérité en faisant de l'intensité et de la qualité du travail une des causes de l'augmentation de la productivité (schéma de la p. 114).

². MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 565 et p. 573.

³. MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 1012.

à-dire la masse qui en est comprimée dans un espace de temps donné, une heure par exemple.”¹ Deux définitions générales pour un même objet, c’est une de trop.²

c.3) 3° confusion entre la création de valeur et sa réalisation sous forme monétaire: tant que l'intensité du travail reste dans un secteur supérieure à la moyenne, ce secteur réalise un surprofit qui tend à disparaître au fur et à mesure que la concurrence et le mouvement des capitaux réduisent les écarts de conditions de production.

c.4) 4° confusion entre travail et produit du travail, renouvelée dans le passage suivant: “A conditions égales, le manufacturier anglais peut dans un temps donné exécuter une bien plus grande somme de travail que le manufacturier étranger, au point de contrebalancer la différence des journées de travail, la semaine comptant ici soixante heures, mais ailleurs soixante-douze ou quatre-vingts.”³

L'ensemble de ces confusions sous-jacentes sous la plume de Marx proviennent à notre sens de trois raisons:

- Lorsqu'il parle de l'augmentation de la productivité du travail, il pense à celle qui se produit dans le secteur des biens de consommation et qui permet selon lui d'abaisser la valeur de la force de travail et donc d'augmenter la plus-value relative, alors que l'intensification du travail dans les secteurs des biens autres que ceux destinés à la consommation des salariés n'entraîne pas de modification de la valeur de la force de travail⁴ mais revêt l'apparence d'une augmentation de la plus-value absolue au même titre qu'une extension de la durée de la journée de travail. Or, lorsque l'augmentation de l'intensité du travail est limitée à une entreprise ou une branche qui peuvent vendre aux conditions générales de la production et du marché capitalistes, ces dernières engendrant des prix plus élevés, en toute logique marxienne, il faut considérer qu'il s'agit d'un transfert de plus-value d'une branche à l'autre et non d'une création de valeur supplémentaire. Lorsque les gains de productivité se seront diffusés, l'abaissement de la valeur de la force de travail qui s'en suivra provoquera une élévation de la plus-value relative. En fait, il s'avère que Marx a eu le tort de reprendre la notion classique de la valeur d'échange en lui donnant tantôt le même sens (valeur d'échange = contenu en travail), tantôt un sens différent bien plus performant (valeur

¹. MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 950.

². Indépendamment des réserves que nous émettrons plus loin quant à sa critique de la théorie de la valeur, SCHUMPETER J., dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1979, p. 42-43, note 1, souligne à juste titre l'incohérence de Ricardo cherchant à pondérer la durée du travail par sa qualité: “... en raisonnant de la sorte, il perd complètement de vue qu'il fait appel à un autre principe d'évaluation et abandonne en fait le principe de la quantité de travail...”.

³. MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 1018, note a.

⁴. Du moins dans l'immédiat car, à terme, les biens de production serviront, tôt ou tard, à fabriquer des biens de consommation.

d'échange = contenu en travail socialement validé, en plus ou moins, par le marché); telle est à notre sens la façon dont il faut recevoir la critique que lui apporte Henri Denis¹. Parce qu'il est évident que les travaux concrets sont hétérogènes, la théorie ricardienne de la valeur-travail a besoin de la réduction du travail complexe ou intense en travail simple pour résoudre, sans y parvenir d'ailleurs, le problème de la valeur, mais la théorie marxienne n'en a pas besoin, sous peine d'abandonner le concept central de travail *social abstrait* sur lequel Marx ne cesse d'insister: "Tandis que le travail créateur de valeur d'échange est le travail *général abstrait* et *égal*, le travail créateur de valeurs d'usage est en revanche du travail concret et particulier qui, suivant la forme et la matière, se divise en une variété infinie de types de travail."² Si l'on s'avise à comparer les qualités des travaux, alors on revient à une comparaison de travaux concrets. Ainsi, dans la théorie ricardienne de la valeur n'entre en jeu que le travail concret, et c'est ce qui fait sa faiblesse, dans la loi marxienne de la valeur correctement interprétée n'entre en jeu que le travail abstrait, et c'est ce qui fait son irréductibilité à la première et sa supériorité par rapport elle.³ Nous pensons que lorsque Marx utilise les verbes *ramener* ou *réduire* les travaux concrets à du travail abstrait, il introduit le ver dans le fruit; il n'est cohérent avec lui-même que quand il parle de *faire abstraction* des qualités particulières des travaux concrets. Le seul fait de multiplier le travail simple pour soi-disant équivaloir le travail complexe signifie qu'on considère les qualités particulières de chacun d'eux et qu'on n'en fait justement pas abstraction.

¹. DENIS H., *L'économie de Marx, histoire d'un échec*, Paris, PUF, 1980.

². MARX K., *Critique de l'économie politique*, op. cit., tome 1, p. 287. Voir aussi p. 280. Il est alors étrange que Marx et quasiment tous les marxistes considèrent à tort que l'intensification généralisée du travail est une façon d'augmenter la plus-value de manière absolue. Nous voyons là la même incohérence que par rapport à la notion de travail abstrait. Nous ne connaissons que GOUVERNEUR J., *Manuel de théorie économique marxiste*, Ed. De Boeck, Université de Bruxelles, 1987, p. 182, ainsi que du même auteur *Les fondements de l'économie capitaliste, Introduction à l'analyse économique marxiste du capitalisme contemporain*, Paris, L'Harmattan, Bruxelles, Contradictions, 1994, p. 181-182, note 2, et DELAUNAY J.C., GADREY J., *Nouveau cours d'économie politique*, op. cit., tome 1, p. 363-364, qui s'écartent de cette vision.

³. DOSTALER G., *Sur la théorie de la valeur de Marx et la transformation*, dans *Actualité du marxisme*, Actes du Colloque de l'UER de sciences économiques et sociales, Université des sciences et des techniques de Lille I (sous la dir. de DELAUNAY J.C.), 26-28 avril 1980, Paris, Anthropos, 1982, tome 1, *Travail, valeur, économie*, p. 187, exprime ainsi le même point de vue: "Dans la théorie ricardienne ne figure que le travail concret, qui apparaît comme l'agrégateur le plus commode, comme, chez Keynes, le salaire."

- Le coût de reproduction de la force de travail qualifiée est supérieur à celui de la force de travail non qualifiée.¹ Alors, il faut, sans même tenir compte du fait que les frais de formation sont pour l'essentiel à la charge de la société, appliquer ici le même traitement qu'à la prise en compte de la valeur des équipements matériels et de leur amortissement dans la valeur du produit fini. Ce qui compte, ce n'est pas seulement le montant global de l'investissement (qu'il soit matériel ou de formation) mais le nombre d'unités de produit final sur lequel le capital fixe ou la formation sont amortis.² Autrement dit, en une heure de travail qualifié, il est créé davantage d'unités de produit et non davantage de valeur, davantage de valeurs d'usage et non davantage de valeur d'échange, au sens de la loi de la valeur, qu'en une heure de travail non qualifié appliqué à la fabrication du même type de produit. Nul ne niera qu'un architecte ou un ingénieur porte en lui une certaine quantité de travail social supérieur à celle portée par un manoeuvre. Mais cela ne constitue pas une preuve que les premiers créent plus de valeur que le second. S'ils créent, et c'est souhaitable car sinon la dépense de formation aurait été faite en pure perte, davantage de valeurs d'usage que le manoeuvre, l'amortissement de cette formation se fera sur une plus

¹. Pour preuve que Marx établit une filiation entre valeur de la force de travail et valeur créée par celle-ci: "Le travail qui est considéré comme travail supérieur et complexe par rapport au travail social moyen, est l'expression d'une force de travail dont le coût de formation est plus élevé, dont la production coûte plus de temps de travail et qui a, par conséquent, une valeur supérieure à celle de la force de travail simple. Lorsque la valeur de cette force est plus élevée, elle s'exprime évidemment en un travail supérieur et se matérialise, par conséquent, dans les mêmes laps de temps, dans des valeurs proportionnellement supérieures." Ce passage figurant dans le texte original allemand ne figure plus dans la traduction française, mais on le trouve en note de M. Rubel à MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 1650, note 1. Nous devons dire avec insistance que Marx, ici, n'est pas loin de commettre l'erreur d'Adam Smith qu'il a tant combattue à propos de l'imbroglio travail commandé-travail incorporé et qui faisait aboutir Smith au raisonnement circulaire suivant: les salaires déterminent le prix du blé, le prix du blé détermine les salaires. Pour clarifier cet imbroglio nous proposons le schéma suivant:

Schéma 1.6: Travail commandé et travail incorporé

	Travail incorporé dans la marchandise	Travail commandé grâce à la marchandise	Travail incorporé dans la future marchandise par le travail commandé
Quantité de travail	1 h $\longleftrightarrow$ 2 h surtravail		2 h
Equivalent monétaire	x francs	x francs * $\longleftrightarrow$ 2x francs plus-value	

* salaire versé pour fabriquer la future marchandise

². Cette analyse est aussi en partie développée par Jean-Louis Cayatte (CAYATTE J.L., *Méthode de calcul du degré de complexité de la force de travail*, *Revue économique*, vol. 32, n° 3, mai 1981, p. 563-580) qui n'en tire pas, à notre avis, toutes les conséquences. Nous renvoyons la discussion en Annexe 3.

grande quantité de valeurs d'usage. Nul ne contestera donc l'existence de travaux plus complexes les uns que les autres mais il ne faut pas confondre la production en volume réalisée en un temps donné et la valeur sur laquelle elle se répartit. Sinon comment comprendre que les entreprises performantes captent les marchés aux entreprises qui le sont moins ou qu'elles réalisent des surprofits par rapport à ces dernières (sur ce point, Schumpeter ne fait que rejoindre Marx)?¹

- Le concept de travail abstrait est sans doute l'un des plus puissants forgés ou utilisés par Marx mais force est de constater qu'il en a donné de trop nombreuses définitions pour qu'elles ne soient pas, à un moment ou à un autre, contradictoires entre elles. Pour notre part nous en dénombrons six si l'on considère, ce qui pourrait être contesté et allongerait alors la liste, qu'on peut tenir pour synonymes travail abstrait et travail socialement nécessaire. Dans ces conditions, travail abstrait peut être entendu chez Marx comme: *travail correspondant aux conditions techniques moyennes du moment*, ou bien *travail validé par le marché après péréquation du taux de profit*, ou bien *travail validé par le marché après péréquation du taux de profit et après ajustement de la demande et de l'offre*, ou bien *travail abstraction faite des différences de son objet*, ou bien *travail abstraction faite des différences de son intensité*, ou bien enfin *travail abstraction faite des différences de qualification*². L'existence des quatre premiers sens n'est pas très gênante pour le débat sur l'homogénéité du travail.³ Par contre, Marx n'est jamais très clair pour dire si le travail abstrait doit s'entendre avant, après ou sans la prise en compte de l'intensité et de la qualification. Nous considérons que la seule position cohérente d'un bout à l'autre consiste selon nous à ne pas en tenir compte pour définir la valeur: seule la troisième position (qui intègre automatiquement les deux premières) jointe aux trois dernières nous paraît conforme à l'exigence de cohérence.

Par contre, Marx nous paraît fidèle à sa propre problématique dans la fin du second paragraphe (contradictoire d'ailleurs avec le début) du premier chapitre du *Capital*: "Une quantité plus considérable de valeurs d'usage forme évidemment une plus grande

¹. La proposition que nous retenons, à savoir qu'une unité de travail abstrait crée autant de valeur qu'une autre unité implique l'abandon d'une hypothèse présente chez Marx: l'uniformité du taux de plus-value. En effet, si V_i est la valeur créée par un travail i , v_i le salaire de i , et e_i le taux de plus-value appliqué au travail i , et si $v_1 \neq v_2$, alors: $V_1 = V_2 \Leftrightarrow v_1(1+e_1) = v_2(1+e_2) \Leftrightarrow e_1 \neq e_2$.

². En ce qui concerne la définition même de la complexité dont la formation de la qualification se trouve être à l'origine, Cayatte distingue cinq définitions du travail complexe chez Marx. CAYATTE J.L., *Travail simple et travail complexe chez Marx*, *Revue économique*, vol. 35, n° 2, mars 1984, p. 237-242.

³. Il y a une ambiguïté tenant aux deuxième et troisième sens pour la définition de la valeur-argent car, avec l'un comme avec l'autre, la valeur définie comme la quantité de travail abstrait entendu comme travail social validé ne correspond déjà plus exactement aux contenus en travail concret. Cf. ci-dessus à propos de la valeur en termes monétaires.

richesse matérielle; avec deux habits, on peut habiller deux hommes, avec un habit, on ne peut en habiller qu'un seul, et ainsi de suite. Cependant à une masse croissante de la richesse matérielle peut correspondre un décroissement simultané de sa valeur. Ce mouvement contradictoire provient du *double caractère du travail*. L'efficacité, dans un temps donné, d'un travail utile dépend de sa force productive. Le travail utile devient donc une source plus ou moins abondante de produits en raison directe de l'accroissement ou de la diminution de sa force productive. Par contre, une variation de cette dernière force n'atteint jamais directement le travail représenté dans la valeur. Comme la force productive appartient au travail concret et utile, elle ne saurait plus toucher le travail dès qu'on fait abstraction de sa forme utile. Quelles que soient les variations de sa force productive, le même travail fonctionnant durant le même temps, se fixe toujours dans la même valeur.”¹

En définitive, la difficulté d'homogénéiser les travaux de nature différente n'existe que tant qu'on s'évertue à croire qu'un travail qualifié ou plus intense crée plus de valeur qu'un travail non qualifié ou moins intense et qu'on confond ainsi plus grande quantité physique de produit par unité de temps de travail et plus grande valeur par unité de temps de travail. Le travail complexe ou intense est plus productif en unités physiques, en valeurs d'usages, que le travail simple ou moins intense, dans leurs domaines respectifs, mais n'est pas plus productif en valeur.²

¹. MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 574.

². Parmi les auteurs se réclamant de Marx ou étudiant Marx, peu vont dans ce sens. Jacques Gouverneur, dans *Manuel de théorie économique marxiste*, op. cit., p. 43, et *Les fondements de l'économie capitaliste*, op. cit. p. 49-50, esquisse une telle analyse sur les productivités en valeur respectives du travail complexe ou intense et du travail simple. De son côté, Serge Latouche dans *Le projet marxiste*, op. cit., p. 87, traduit ainsi la pensée de Marx: “Pour Marx, en tant que travail abstrait, une heure de travail d'architecte représente une heure, tout comme une heure de travail de maçon.” Henri Denis, dans *La formation de la science économique*, Paris, PUF, 1973, p. 150, affirmait que “le travailleur qualifié crée, dans un temps donné, la même valeur que le travailleur non qualifié”, cité par LAPIDUS A., *Le travail qualifié est-il trop complexe pour se laisser réduire? Marx sans les conventions*, *Revue économique*, vol. 44, n° 5, septembre 1993, p. 985. Mais surtout, Edouard Poulain dans *Production de forces de travail par des forces de travail? (Réponse à Lapidus)*, *Revue économique*, vol. 45, n° 4, juillet 1994, p. 1095-1106, réfute l'interprétation traditionnelle provenant de HILFERDING R., *Böhm-Bawerk's criticism of Marx*, 1904, dans SWEEZY P.M., *Karl Marx and the close of his system by Böhm-Bawerk and Böhm-Bawerk's criticism of Marx by Rudolf Hilferding*, New York, Augustus Kelley, 1949, et reprise notamment par LAPIDUS A., *Le travail qualifié est-il trop complexe pour se laisser réduire? Marx sans les conventions*, op. cit., p. 971-990, qui conduit à subordonner la production de valeur à la valeur de la force de travail, à faire donc dépendre la valeur produite de la valeur dépensée dans la formation, cette dernière déterminant le salaire qui pourtant était censé être indépendant de la valeur produite, ce qui est logiquement intenable. L'interprétation de Poulain nous paraît être la seule compatible avec la conception du salaire que nous avons retenue à la suite de Lipietz comme variable sociale et institutionnelle et non comme panier de marchandises. De Vroey (DE VROEY M., *La théorie du salaire de Marx, Une critique hétérodoxe*, *Revue économique*, vol. 36, n° 3, mai 1985, p. 451-480) va encore plus loin en accordant à la force de travail le statut de ressource naturelle particulière et en lui refusant celui de marchandise. Enfin Arghiri Emmanuel (EMMANUEL A., *La dynamique des inégalités, chapitre V: Le salaire dans la perspective marxiste*, Paris, Anthropos, 1985, p. 144), qui a fait du statut de variable institutionnelle du salaire un point-clé de son élaboration théorique, signale qu'un nombre de plus en plus grand d'auteurs adhèrent à ce point et reconnaissent “une fois pour toutes que la valeur produite par une heure de travail est égale à une heure de travail, que cette dernière soit fournie par un col blanc de haut rang ou par un balayeur”.

Si l'idée que nous soutenons, à savoir qu'une heure de travail social égale toujours une heure de travail social, est vraie, alors nous pouvons en tirer une conséquence de portée immense pour la problématique que nous voulons développer dans cette thèse. Dès lors que le travail social abstrait et aliéné reculerait parce que la sphère des échanges marchands serait réduite, une unité de temps de vie d'un être humain vaudrait, de façon de plus en plus proche, une unité de temps de vie d'un autre être humain. En d'autres termes, il nous semble fondé sur le plan théorique de maintenir le jugement porté par Marx sur Aristote: "Ce qui empêchait Aristote de lire dans la forme valeur des marchandises que tous les travaux sont exprimés ici comme travail humain indistinct et par conséquent égaux, c'est que la société grecque reposait sur le travail des esclaves, et avait pour base naturelle l'inégalité des hommes et de leur force de travail. Le secret de l'expression de la valeur, l'égalité et l'équivalence de tous les travaux, parce que et tant qu'ils sont du travail humain, ne peut être déchiffré que lorsque l'idée de l'égalité humaine a déjà acquis la ténacité d'un préjugé populaire."¹ Il en résulte qu'une théorie de la valeur correctement posée, ainsi que nous croyons le faire en serrant de près l'esprit du texte de Marx, nous donne la possibilité de fonder théoriquement, et par la suite de justifier, la réduction profonde de l'inégalité des revenus en vue d'assurer l'existence matérielle, honorable et digne, de tous, thème que nous aborderons dans la troisième partie de notre thèse².

1.3. Une contradiction au sein du paradigme idéaliste-subjectiviste.

La contradiction que nous relevons chez les auteurs ayant tenté de critiquer la théorie de la valeur illustre l'impossibilité de conserver jusqu'au bout une démarche idéaliste et subjectiviste lorsqu'on veut faire oeuvre scientifique. Tôt ou tard, le retour vers une forme de matérialisme-objectivisme s'impose. Nous en donnerons trois exemples.

¹. MARX K., *Le Capital, Livre I*, op. cit., p. 590-591. On peut s'étonner que Marx et Engels n'aient pas prêté plus d'attention au propos de Dühring: "Si (...) Marx n'arrive pas à échapper à la hantise du fantôme d'un temps de travail qualifié, c'est qu'il a été empêché de toucher juste par la manière de penser traditionnelle des classes cultivées, pour laquelle il semble forcément monstrueux de reconnaître une valeur économique parfaitement égale en soi au temps de travail du manoeuvre et au temps de travail de l'architecte." Cité par ENGELS F., *Anti-Dühring*, Paris, Editions Sociales, 1973, p. 225-226.

². Nous réservons à cette 3^e partie la discussion de la thèse de la "valeur-temps" développée notamment par BRESSON Y., *L'après-salariat, Une nouvelle approche de l'économie*, Paris, Economica, 2^e éd., 1993.

a) L'abandon implicite de la valeur subjective.

N.G. Pierson, l'un des participants au débat sur la rationalité du socialisme, niant la possibilité de cette dernière, écrivait paradoxalement (au regard de son choix idéologique) au début du siècle: "La valeur n'est pas l'effet mais la cause de l'échange. Les choses n'ont pas de valeur parce qu'elles sont échangées; elles sont échangées parce qu'elles ont de la valeur."¹

b) L'abandon implicite de l'*homo œconomicus*.

Von Mises déclare: "L'esprit "commercial" et l'activité "commerciale" de l'entrepreneur sont dus à la situation qu'il occupe dans le processus économique et disparaissent avec elle . (...) On est commerçant parce que l'on occupe dans le processus de production une position particulière, qui fait coïncider les intérêts de l'entreprise avec l'intérêt personnel."² On croirait lire: "Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leurs conditions d'existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience."³ Voilà un beau thème de discussion philosophique que reprend à son compte un pourfendeur de la théorie objective de la valeur, un partisan de la théorie subjective. Et surtout, que devient alors la prétendue nature humaine, l'*homo œconomicus* intemporel et universel? Que devient la rationalité économique universelle et éternelle si des conditions objectives modifiées suffisent à transformer les comportements humains?

c) L'abandon implicite d'une théorie du profit.

En invoquant la non prise en compte du coût du décalage temporel représenté par le détour capitalistique comme ultime argument à l'encontre de la théorie de la valeur-travail, les auteurs néo-classiques ouvrent la voie à un glissement théorique substituant la question de la justification du profit à celle de son origine. Le glissement est rendu possible par la confusion entre plusieurs questions⁴:

¹. PIERSON N.G., *Le problème de la valeur dans la communauté socialiste*, 1902, dans PIERSON N.G., VON MISES L., HALM G., BARONE E., *L'économie dirigée en régime collectiviste*, op. cit., p. 83.

². VON MISES L., *Le calcul économique en régime collectiviste*, op. cit., p. 123.

³. MARX K., *Critique de l'économie politique*, op. cit., p. 273.

⁴. Nous présentons en Annexe 4 un développement plus complet sur la confusion entre ces questions.

c.1) D'où vient le profit? question qui se subdivise en deux sous-questions:

c.1.1) De quelle valeur le profit est-il la contrepartie?

c.1.2) A quelles occasions les entreprises réalisent-elles des profits et des surprofits?

c.2) A quoi sert le profit?

A la question c.1.1., il n'y a pas d'autre réponse dans la théorie que celle de Marx. A la question c.1.2., Schumpeter donne une réponse rejoignant celle de Marx. A la question c.2., la réponse est unanime: à l'accumulation; par rapport aux autres théoriciens, Marx précise que la question "à quoi sert le profit?" dissimule "à qui sert-il?". Cela est d'ailleurs le point récurrent restant en discussion dans la science économique et dans la vie sociale à propos de l'économie. Rappelons, pour revenir au débat sur la prise en compte du temps et de sa rémunération, que Keynes préconisait avec malice l'euthanasie des rentiers.

Tout ceci relevant de la pure logique, il n'y a qu'une manière de comprendre pourquoi les néo-classiques se sont évertués à répéter l'antinomie des lois de la valeur et de la rareté: la loi de la valeur énoncée à partir de la théorie de la valeur-travail pose la question des finalités de la production et la question du droit à l'appropriation ou au contrôle de celle-ci; en même temps, la loi de la valeur fait la part trop belle aux conditions socio-historiques dans le processus de formation de la valeur: il est alors beaucoup plus difficile de réintroduire une telle théorie dans le paradigme individualiste et utilitariste, universel et intemporel. La théorie de la valeur-utilité s'y prête beaucoup mieux: la rationalité de l'individu se raccroche mieux à la recherche de la satisfaction.

1.4. Pour conclure l'examen du débat ancien sur la valeur, il nous faut tirer trois enseignements.

a) La portée de la théorie de la valeur-travail et de la loi de la valeur qui en est issue.

La loi de la valeur est une tentative d'articulation entre le niveau macro-socio-économique et le niveau micro-socio-économique, entre le social et l'individuel. Cependant, à nos yeux, elle ne revêt une réelle utilité conceptuelle qu'au niveau social d'ensemble. Pour deux raisons:

- Les concepts de force de travail, de plus-value sont des concepts nécessaires pour la compréhension de la nature des rapports sociaux. Leur caractère

opératoire s'émousse lorsqu'on veut les utiliser pour mesurer ces rapports sociaux. En vérité, les rapports sociaux ne se mesurent pas: ils sont dissimulés ou au contraire rendus compréhensibles sans pour cela être aisément calculables. Au niveau macro-socio-économique, ce que peut mesurer cependant la loi de la valeur, c'est que "l'économie vraie, l'épargne, consiste à économiser du temps de travail (et à réduire au minimum les frais de production)."¹

- La valeur globale de toutes les marchandises d'une période donnée est toujours égale à la quantité de travail concret dépensée pendant cette période. Les rapports d'échange entre elles expriment les proportions du travail global concret que la société valide en chacune d'elles. L'estampille sociale transforme le travail concret en travail abstrait. Cette estampille joue un rôle actif dans la mesure où elle fixe des proportions de travail abstrait différentes des proportions de travail concret. Mais ceci n'est pas nouveau, nous prétendons que Marx l'avait exprimé dans des termes pour une fois limpides bien avant tous ses faux critiques. Ce qui est nouveau, ou, en tout cas, car nous prétendons aussi que Marx l'avait pressenti comme l'atteste la citation en exergue de notre thèse, ce que notre époque révèle avec force, c'est que la somme des richesses disponibles est constituée de trois séries d'éléments: les marchandises issues du travail social abstrait et donc aliéné, les éléments fournis par la nature, indépendamment du travail qui peut leur être consacré et indépendamment de l'usage actif ou contemplatif qui en est fait, et les multiples expressions variées de la richesse intérieure des individus.² La loi de la valeur s'applique à la seule première catégorie. La richesse, matérielle, esthétique, morale, n'est donc pas réductible au travail. La fraction de la richesse constituée par les seules marchandises augmentant avec la progression de la productivité, sans que, à quantité de travail égale, la valeur globale ne s'accroisse, l'idéologie s'acharne à assimiler croissance de la richesse à augmentation du nombre des marchandises, tout en redoutant qu'une fraction du temps humain soit consacrée à jouir des autres formes de richesses, au premier rang desquelles figure la richesse propre de l'homme. *La clarification du problème de la valeur était donc pour nous fondamentale pour étayer l'intuition au départ de notre thèse: la baisse du temps de travail aliéné compatible avec le respect de l'environnement est la seule finalité et le seul moyen de ce que, faute de mieux, on peut appeler un développement humain qualitatif véritable et durable.*

¹. MARX K., *Principes d'une critique de l'économie politique*, op. cit., p. 310. Ou bien p. 226: "Economie du temps à laquelle se réduit finalement toute économie." Plus près de nous, Jacques Bidet exprime la même idée: "La "valeur-travail", c'est la loi du moindre effort, le travail en tant que recherche rationnelle d'un résultat utile dans le moindre temps." BIDET J., *Y a-t-il une écologie marxiste?*, *Actuel Marx, L'écologie, ce matérialisme historique*, n° 12, 2° semestre 1992, p. 101-102.

². Marx lui-même définit ainsi la richesse quand les salariés seront maîtres du surproduit social: "La vraie richesse étant la pleine puissance productive de tous les individus, l'étalon de mesure en sera non pas le temps de travail, mais le temps disponible." MARX K., *Principes d'une critique de l'économie politique*, op. cit., p. 308.

b) Loi de la rareté et loi de la valeur.

Pour sortir de la contradiction théorique de Von Mises à propos de l'*homo œconomicus* abordée ci-dessus, il faut admettre que, loin de s'exclure, ces deux lois sont l'expression d'une même réalité. La loi de la rareté est la condition d'entrée en action de la loi de la valeur et celle-ci est la stricte application du calcul rationnel. La loi de la valeur est plus globale que la simple loi de l'offre et de la demande puisqu'elle intègre celle-ci. Le mérite de Marx est de l'avoir montré. Son tort a été de laisser penser que la loi de la valeur qu'il énonce (travail socialement nécessaire validé par le marché) devait disparaître du fait de la disparition de la propriété privée des moyens de production. La possibilité de dissocier la question de la propriété de celle de l'existence du marché, possibilité à laquelle croyait Lange, n'a pas été envisagée par Marx. Cela lui paraissait impossible, comme à Von Mises, et pour les mêmes raisons: les catégories marchandes seraient inséparables de la propriété capitaliste.

Nous pensons exagérée l'affirmation de Serge-Christophe Kolm selon laquelle Marx, Walras et Keynes auraient les mêmes théories de la valeur, des marchés, des prix, des crises, des salaires, du profit et de l'intérêt, de la firme, de l'emploi et du chômage, de l'accumulation et de l'investissement, de la monnaie, de la justice sociale, de l'évolution du taux de profit¹. Kolm renoue avec une idée fausse de Bernstein qui pensait que la théorie de l'exploitation et celle de la valeur-utilité étaient conciliables.² La position de Godelier semble plus mesurée et plus juste: "Nous aboutissons à une situation paradoxale, Marx rejoint Walras sur la base d'une théorie de la valeur complètement différente. Chez Walras, la concurrence pure explique l'équilibre. Chez Marx, la loi de la valeur s'impose à travers la concurrence et explique l'équilibre."³

A ceci près, que la situation n'a rien de paradoxal. Écoutons Marx: "Moins la société a besoin de temps pour produire du blé, du bétail, etc., plus elle en gagne pour d'autres productions matérielles ou spirituelles. Comme pour un individu isolé, la plénitude de son développement, de son activité dépend de l'épargne de son temps. Économie du temps, à laquelle se réduit finalement toute économie. La société doit répartir son temps rationnellement en vue de réaliser une production conforme à ses besoins, tout comme l'individu doit diviser le sien avec exactitude pour acquérir des connaissances dans des proportions convenables, ou pour donner une place suffisante aux différentes tâches qui s'imposent à son activité. L'économie du temps, aussi bien que la répartition méthodique du temps de travail dans les différentes branches de la production, demeure donc la première loi

¹. KOLM S.C., *Philosophie de l'économie*, op. cit., p. 166.

². DOSTALER G., *Valeur et prix*, op. cit., p. 88-92.

³. GODELIER M., *Rationalité et irrationalité en économie*, op. cit., tome 1, p. 77.

économique dans le système de la production collective; elle y prend même une importance considérable.”¹

En quoi la proposition de la relation indéfectible entre loi de la rareté et loi de la valeur se différencie-t-elle fondamentalement de l'affirmation libérale sur le caractère naturel de la rareté face à laquelle les hommes devraient inexorablement toujours lutter? En ceci que *cette rareté peut très bien être autant fantasmée que réelle, et que donner au fantasme l'apparence du réel fut la tâche historique de l'économie politique afin que l'imaginaire du développement prenne corps*. Dans ces conditions, tant que la rareté absolue ou relative existe, ou tant que, socialement, la situation est perçue comme telle, que cette perception soit un pur reflet des conditions de lutte pour la survie ou qu'elle participe à la reproduction de ces conditions, alors le travail humain sur la base d'un calcul rationnel s'avère nécessaire, soit dans le cadre d'une rationalité sociale globale des échanges de toute nature (richesses, signes de richesses, époux, ...) sous toute forme (services, prestations, contre-prestations, dons, contre-dons, ...), soit dans le cadre d'une rationalité strictement économiciste sous forme exclusive d'échanges monétaires.

c) La place de la monnaie.

D'une certaine manière, Von Mises avait raison d'affirmer que le calcul économique rationnel était nécessaire face à la rareté réelle ou supposée, mais il avait tort, et avec lui tous les planificateurs de la période stalinienne, de croire que l'usage de la monnaie était alternatif à la loi de la valeur. Au contraire, la monnaie et la loi de la valeur sont indissociables: il n'y a pas expression de cette loi sans prix monétaires, alors qu'en apparence, l'usage de la monnaie et la loi de l'offre et de la demande font croire à une fixation des prix déconnectée des conditions de production. Von Mises ne donne à la monnaie qu'un rôle dans l'échange des marchandises, reprenant en cela une vieille tradition classique conservée par les néo-classiques et qu'ont combattue Marx et Keynes en montrant le rôle que le crédit jouait:

- dans l'accumulation du capital: sans avance bancaire, les entreprises ne peuvent s'échanger entre elles les biens de production correspondant à l'investissement puisque le profit qui pourrait servir à cela n'est encore que potentiellement contenu dans les marchandises en question et n'est donc pas encore transformé en argent;

- dans la possibilité de crise: dissociation marchandise/argent et thésaurisation.

¹. MARX K., *Principes d'une critique de l'économie politique*, op. cit., p. 226.

Finalement, lorsque Von Mises affirme¹ que le rapport travail complexe/travail simple donné par celui de leurs taux de salaire est le résultat des transactions du marché et non leur condition, il continue d'opposer la vision théorique néo-classique d'une économie de marché à la vision théorique classique d'une économie de production. Il revient à Marx et à Keynes d'avoir élaboré une vision théorique d'une économie de production pour le marché ou d'une économie monétaire de production.

Si la place que doit tenir la loi de la valeur après l'abolition des rapports de propriété capitaliste est ambiguë chez Marx, en revanche, il exprime clairement que le temps de travail ne peut pas servir de monnaie², démentant par avance les affirmations que Von Mises et bien d'autres lui attribuèrent ensuite directement³ ou indirectement⁴.

Ainsi, loi de la valeur, accumulation du capital et rationalité sont l'expression d'une même réalité: des rapports sociaux fondés sur le principe premier de l'appropriation du surproduit. De ce fait, la discussion sur la rationalité économique du socialisme a-t-elle été placée par ses protagonistes des années 1920-1930 sur le bon terrain? Lange aurait été plus cohérent s'il avait admis que le calcul rationnel imposé par la rareté se ramenait à la rationalité du profit et que celle-ci se ramenait à des rapports sociaux

¹. VON MISES L., *Le calcul économique en régime collectiviste*, op. cit., p. 118.

². MARX K., *Principes d'une critique de l'économie politique*, op. cit., p. 218-227. Bien que tout le dernier paragraphe *Argent, production et temps de travail* du premier chapitre *L'utopie monétaire* mériterait d'être cité, nous en extrayons le passage suivant qui permet de relier parfaitement le travail, la valeur, en tant que phénomène et que forme, et la monnaie: "Le rapport d'échange d'une marchandise particulière contre de l'argent, c'est-à-dire la quantité de monnaie en laquelle est convertible une quantité donnée de marchandise, est déterminée par la quantité de travail matérialisé dans la marchandise. C'est en tant que réalisation d'un temps de travail déterminé que la marchandise est valeur d'échange. La quantité de travail représentant la marchandise trouve sa mesure dans la monnaie -elle y est contenue dans sa forme échangeable, universelle, conforme à son concept. La monnaie est l'intermédiaire concret qui permet aux valeurs d'échange de recevoir une forme correspondant à leur vocation d'universalité. Selon Adam Smith, le travail (le temps de travail) est la monnaie originelle grâce à laquelle on achète toutes les marchandises. Si l'on considère l'activité productrice, cela reste toujours exact (et aussi pour la détermination des valeurs relatives). Dans la production, toute marchandise est continuellement échangée contre du temps de travail. La nécessité d'une monnaie distincte provient justement de ce que la quantité de temps de travail doit s'exprimer non pas dans son produit immédiat et particulier, mais dans un produit médiatisé et universel, dans un produit particulier saisi dans son équivalence et sa convertibilité avec tous les autres produits qui exigent le même temps de travail; temps de travail contenu non pas dans une marchandise donnée, mais dans toutes les marchandises à la fois et, pour cette raison, dans une marchandise particulière qui les représente toutes. Le temps de travail lui-même ne peut pas servir directement de monnaie (autrement dit, l'exigence qui voudrait que chaque marchandise fut sa propre monnaie tombe du même coup) parce qu'il n'existe jamais, en fait, que dans des produits particuliers (comme objet): en tant qu'objet universel il ne peut exister que de façon symbolique, précisément sous forme de marchandise particulière que l'on pose comme monnaie. Le temps de travail n'existe pas comme objet d'échange universel, indépendant et séparé (détaché) des particularités naturelles des marchandises. Or, tel devrait bien être son mode d'existence s'il lui fallait remplir immédiatement les conditions de la monnaie. C'est la matérialisation du caractère social et général du travail (et, par conséquent, du temps de travail contenu dans la valeur d'échange) qui fait précisément de son produit une valeur d'échange et donne à la marchandise sa propriété de monnaie, propriété qui implique à son tour un objet monétaire existant en dehors d'elle de façon autonome."

³. LAVOIE D., *Rivalry and central planning*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

⁴. SIMMEL G., *Philosophie de l'argent*, Leipzig, Duncker und Humblot, 1900, éd. fr. Paris, PUF, 1987, p. 519: "la pensée socialiste débouchera nécessairement sur la monnaie-travail".

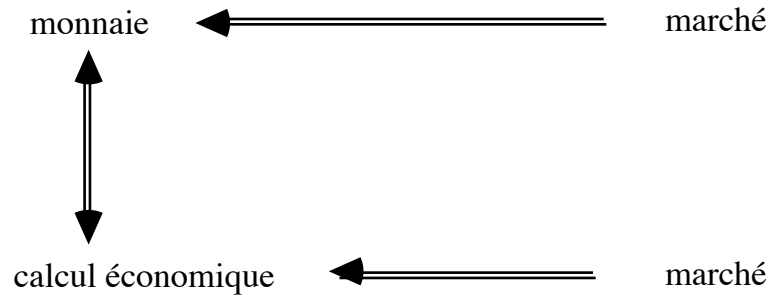
d'exploitation, et cela quel que soit le régime de propriété. La grande supériorité du capitalisme sur le socialisme d'Etat aujourd'hui disparu n'était pas dans la souveraineté mythique du consommateur mais réside dans sa capacité à faire adhérer, grâce à une productivité supérieure, le salariat à la norme du moment, par exemple la consommation de masse pendant le compromis fordiste. Par ailleurs, contrairement à ce qu'affirmait Von Mises, il n'y a pas plus de raisons de soutenir l'idée de l'universalisme de la rationalité capitaliste que celle de l'irrationalité du socialisme. Comme l'écrit Bernard Chavance, "Les systèmes socialistes, traditionnels ou réformés, ne se distinguaient pas des systèmes capitalistes par leur irrationalité, mais par une rationalité spécifique."¹

Il y a, à notre sens, possibilité de rendre compatibles l'analyse de Marx sur la monnaie comme but et moyen de l'accumulation du capital dans le cadre de rapports sociaux d'exploitation et l'analyse de Polanyi montrant que la monnaie et le marché ne sont pas réductibles l'un à l'autre puisque l'économie de marché suppose, implique l'existence de la monnaie (marché $\Rightarrow$ monnaie), mais pas l'inverse. Autrement dit, la monnaie a existé avant le marché parce qu'elle est consubstantielle de la constitution de la société elle-même, étant un outil de communication avant d'être un outil de marché. Peut-être n'est-il pas interdit de penser que la monnaie survivra au marché. De plus, Godelier a soutenu que le calcul économique n'était pas non plus réductible au marché, puisqu'on pouvait le rencontrer dans certaines formes de production agricole: "Dans toutes les sociétés il existe une connaissance empirique très poussée des capacités productives de la société ainsi que des règles d'usage mesuré de ces ressources pour assurer la reproduction, et avec elle, la reproduction de la vie sociale."²

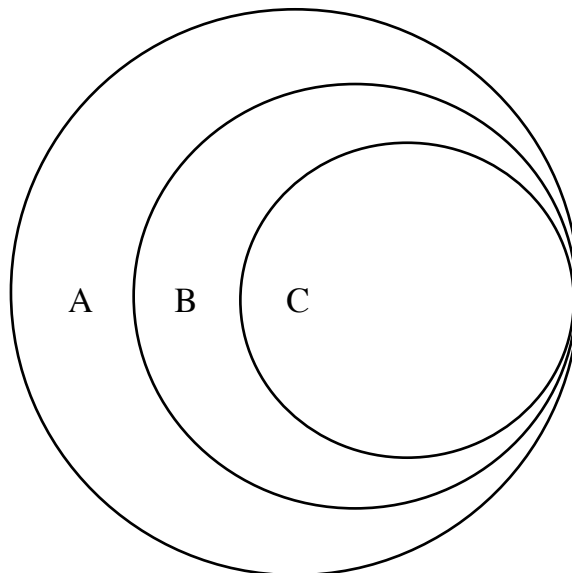
Au total, il convient de récuser les deux identités monnaie-marché et calcul économique-marché. Par contre, il semble plus acceptable d'établir une identité monnaie-calcul économique.

¹. CHAVANCE B., *Du socialisme au capitalisme, difficile transition pour les pays de l'Est*, Sciences Humaines, Hors série, n° 3, novembre-décembre 1993.

². GODELIER M., *Présentation* de POLANYI K. et ARENSBERG C., *Les systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie*, 1957, Paris, Larousse, 1975, p. 22.

Schéma 1.7

Par voie de conséquence, il convient également de récuser la double identité échange-marché-capitalisme. Les échanges humains et l'utilisation de la monnaie ne se réduisent pas à l'économie de marché et celle-ci ne se réduit pas au capitalisme. Le premier espace relève d'une rationalité sociale irréductible à l'utilitarisme, le second, plus restreint, voit la régulation de l'activité être exercée par le prix, le troisième, encore plus restreint, se caractérise par l'accumulation du capital permise par le rapport social salarial et consacre la rationalité économique.

Schéma 1.8

A = échanges humains
 B = économie de marché
 C = capitalisme

La querelle entre valeur-travail et valeur-utilité a disparu de la science économique. D'une certaine manière, nous pouvons donner raison aux théoriciens néo-

classiques: elle n'a plus lieu d'être. Non pas, comme ils feignent de le croire, parce que l'utilité a supplanté le travail en tant que principe explicatif, mais parce celui du travail social intègre l'utilité, selon l'interprétation de Marx que nous avons retenue.

2. Le débat sous sa forme nouvelle: qu'est-ce que mesure la valeur? Critique de la rationalité et critique de la valeur.

En donnant de la rationalité de l'économie capitaliste une explication cohérente, Marx va produire du même coup l'arme de la critique à l'encontre de la sienne propre. En consacrant la rationalité, il mutile involontairement sa critique sociale parce qu'il la centre sur la question: qui produit et qui crée de la valeur? Certes, il y répond de manière juste, mais il laisse à penser qu'il suffit de traduire politiquement la réponse à cette question (donner le pouvoir aux producteurs) pour que l'ensemble de la question sociale soit résolue. De plus, en insistant sur le fait que la reproduction sociale est avant tout production matérielle, Marx "néglige la production des produits symboliques (ou informations)"¹.

En conférant à sa démonstration la force de la cohérence logique, il accrédite et parachève la conception de l'économie comme entité séparée de la société totale et fonctionnant selon des lois purement matérielles. On comprend alors que les héritiers de Marx aient pu évacuer la question des finalités de la production et s'accommoder de ses ambiguïtés à propos de la neutralité de la technique. La dénonciation des conditions capitalistes de production (division sociale du travail et aliénation du travail) n'a pas suffi pour passer de l'interrogation du comment à celle: que produit-on? Sur les trois questions, qui produit? comment produit-on? que produit-on? l'héritage théorique laissé par Marx permet de répondre totalement à la première, partiellement à la seconde et nullement à la troisième.

En d'autres termes, la critique de l'économie politique a été inaugurée et menée par Marx, mais elle a débouché non pas sur la destruction de l'idéologie économique qui faisait de l'instance économique la cheville de l'édifice social mais sur sa consécration dans cette fonction. Pouvait-il en être autrement puisque Marx analysait une société en pleine mutation qui n'avait pu encore développer tous ses effets et contradictions? Habermas fait remarquer que "Marx avait choisi de faire du "travail" le concept fondamental parce qu'il avait pu observer que les structures de la société bourgeoise étaient *de plus en plus* marquées par le travail abstrait, et donc par le type d'un travail régulé par le marché, mis en valeur par le capitalisme et organisé au niveau de l'entreprise. Cette tendance s'est entre-temps affaiblie,

¹. RACINE L., *Théories de l'échange et circulation des produits sociaux*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1979, p. 35.

sans pour autant faire disparaître le *type* de pathologie sociale que Marx avait analysé à propos des abstractions affectant réellement le travail aliéné.”¹

La remise cause de l'idée du progrès apporté nécessairement par un développement économique mené rationnellement ne pouvait pas venir avant que ne s'imposent la crise écologique, l'impossible réduction de la pauvreté et l'accroissement de l'exclusion. En écrivant cela, nous sommes conscient que nous conservons une part d'économisme puisqu'implicitement nous sous-entendons plus ou moins que le système doit aller au bout de ses contradictions.² Mais, et nous touchons nos propres limites intellectuelles, nous ne voyons pas comment on peut produire une analyse qui ne soit pas, quelque part, partiellement victime de son propre objet. Louis Dumont explique “l'identification de Marx avec l'économie politique et sa racine la plus profonde, son principe idéologique” par le fait que “Marx était en quelque sorte marié à l'individu en tant que sujet de la production par sa volonté révolutionnaire”³. De son côté, Serge Latouche écrit: “Cet économisme est nécessaire non seulement parce qu'il importe, pour comprendre la réalité, de comprendre la manière dont les hommes l'appréhendent et qui fait partie de cette réalité elle-même, mais parce que la réalité doit être connue jusque dans l'illusion des résultats pour que ceux-ci puissent être connus comme tels.”⁴ Jean Baudrillard conclut “que le système de l'économie politique n'a pas encore, du temps de Marx, développé toutes ses contradictions, que donc la critique radicale, même pour Marx, n'en est pas encore possible”⁵. Autrement dit, le discours économique est l'idéologie de la société capitaliste moderne et la critique de ce discours oscille en permanence entre une critique radicale de la société dominée par l'instance économique et une tentative de reconstruire une économie. Tout en affirmant inlassablement sa volonté de s'inscrire dans la première démarche, Marx n'a pas totalement échappé aux risques de la seconde.

¹. HABERMAS J., *Le Discours philosophique de la modernité*, Paris, Gallimard, 1987, dans VAN METER K.M. (sous la dir. de), *La sociologie, Textes essentiels*, op. cit., p. 784-785.

². Mais n'est-ce pas également le même reste de déterminisme que l'on trouve dans l'idée selon laquelle les catastrophes posséderaient une vertu pédagogique, idée que nous nuancerons par la suite, mais qui est développée par exemple par François PARTANT, *Que la crise s'aggrave*, Paris, Solin, 1978, ou bien par Serge LATOUCHE, Intervention au Colloque international *Technique et société dans l'oeuvre de Jacques Ellul*, IEP Bordeaux, 12 et 13 novembre 1993, reprise dans LATOUCHE S., *Raison technique, raison économique et raison politique, Ellul face à Marx et Tocqueville*, dans TROUDE-CHASTENET P. (sous la dir. de), *Sur Jacques ELLUL*, Pessac, L'Esprit du temps, 1994, p. 101-113: “Toutes ces catastrophes sont aussi des occasions de remise en cause, au moins partielle de la technique, des croyances sous-jacentes, dans la science et dans le progrès. Il y a une pédagogie des catastrophes.” (p. 110).

³. DUMONT L., *Homo aequilis*, op. cit., p. 197-198.

⁴. LATOUCHE S., *Epistémologie et économie, Essai sur une anthropologie sociale freudo-marxiste*, Paris, Ed. Anthropos, 1973, p. 549.

⁵. BAUDRILLARD J., *Le miroir de la production ou l'illusion critique du matérialisme historique*, Paris, Casterman, 1973, p. 54.

2.1. L'effet pervers de la valeur.

La critique dont nous avons besoin pour entreprendre l'analyse du développement doit donc repartir du point où Marx l'a portée et laissée. En dépit des efforts qu'il a prodigués pour combattre le fétichisme sous toutes ses formes qui consiste à attribuer aux phénomènes et aux choses des propriétés naturelles alors qu'elles ne sont que socialement acquises, Marx a construit un système théorique dans lequel le substantialisme voisine avec le fétichisme tant combattu.

En effet, Marx sort du paradigme de l'individualisme méthodologique qui invoque l'existence d'une nature humaine pour entrer dans un paradigme holiste et y chercher une substance. Selon Louis Dumont, en introduisant le concept de travail abstrait socialement nécessaire et en opérant la transformation des valeurs en prix de production, Marx a prouvé sa qualité de savant mais a consacré l' "*épanouissement de l'idéologie économique*": "Naturellement, c'est l'honneur de Marx comme savant que son honnêteté l'ait contraint à introduire une complication aussi radicale, mais elle signifie un glissement important dans la fonction de la théorie. (...) ce qui équivaut purement et simplement à un échec de la théorie dans sa forme originale. Et, ce que je considère essentiel, *une théorie individualiste a été, obligée, pour survivre en nom, de se combiner avec un schéma holiste et de trouver refuge de la sorte au ciel de l'infalsifiable.*"¹

Bourdieu souligne la même difficulté : "Ce n'est pas un mince paradoxe en effet que de retrouver le mode de pensée substantialiste, avec la notion de valeur-travail, chez Marx lui-même, qui dénonçait dans le fétichisme le produit par excellence de l'inclinaison à imputer la propriété d'être une marchandise à la chose physique et non aux relations qu'elle entretient avec le producteur et les acheteurs potentiels."²

Au-delà de leur antagonisme, le libéralisme et le marxisme partagent la même conception de la société fondée, en dernière analyse, sur l'économie parce qu'ils ont identifié l'individu, individu *pur* ou individu *social*, au producteur. De plus, pour Marx, le travail productif de l'homme, malgré son caractère aliénant, est porteur d'émancipation d'un double point de vue: premièrement, il permet à l'homme de s'affranchir peu à peu des dures lois de la nature à laquelle il s'affronte; deuxièmement, le caractère de plus en plus social de

¹. DUMONT L., *Homo aequilis*, op. cit., p. 126.

². BOURDIEU P., *Réponses aux économistes*, op. cit., p. 28.

la production raccourcit la distance entre l'individu et la société, réduit l'opacité des rapports sociaux, et rapproche du moment où l'homme pourra atteindre son état générique.

La tentative d'objectivation de la valeur par Marx a tellement bien réussi qu'elle s'est retournée contre la critique qu'elle était censée porter à l'économie politique. Comme nous l'avons vu, Marx n'a pas accordé de prééminence à la valeur-travail sur l'utilité, ce qui eut été un piètre résultat pour un penseur de son envergure, mais il a accordé la prééminence à la valeur, entendue au sens économique, sur la ou les valeurs, entendues aux sens culturel, social, esthétique, éthique. Plus exactement, c'est la société marchande dénommée capitalisme qui a consacré cette prééminence, et Marx, théoricien du capitalisme, a théorisé cette prééminence.

A partir de là, rien n'autorise à en déduire que cette théorisation de Marx vaut pour lui approbation. Cependant, l'objectivation de la valeur aboutit davantage à une justification sociale de la rationalité économique capitaliste qu'à une contestation de celle-ci. Cette justification n'est pas simplement le fait des institutions et des agents producteurs d'une idéologie qui s'imposerait à des individus passifs et dominés. Elle est également largement intériorisée par ceux-ci parce qu'ils y trouvent le moyen de légitimer la distance qui sépare leurs aspirations profondes et la reconnaissance sociale qu'ils obtiennent. Les objets que je peux acheter ont une valeur économique, donc objective, qui me situent dans la hiérarchie sociale ainsi objectivée et par suite justifiée. Le salaire que je reçois a un fondement objectif: donc, à travers mon travail, ou ma force de travail, ici, cela n'a plus d'importance, la société signifie ce que je vaud. Ma carte d'identité économique devient ma carte d'identité sociale, c'est-à-dire ma carte d'identité tout court, sans qu'aucun élément d'ordre subjectif, relationnel, vienne en brouiller la netteté de la photographie.

Voilà donc Marx pris au piège de la valeur objective: le salaire perd son caractère de classe, c'est-à-dire le fait qu'il soit le résultat d'un rapport de forces à un moment donné entre prolétaires et capitalistes. Selon Habermas "Marx n'explique pas à proprement parler le lien entre le travail et l'interaction, mais (...) il réduit l'un de ces deux moments à l'autre sous le titre non spécifique de pratique sociale, en l'occurrence (...) il fait remonter l'activité communicationnelle à l'activité instrumentale. (...) C'est la raison pour laquelle l'intuition géniale du lien dialectique entre les forces productives et les rapports de production pouvait d'emblée faire facilement l'objet d'une fausse interprétation d'ordre mécaniste."¹

¹. HABERMAS J., *La technique et la science comme " idéologie "*, *Travail et interaction*, op. cit., p. 209-210.

2.2. L'effet pervers de la valeur n'enlève pas la valeur.

Les commentaires critiques de l'objectivation de l'économie précédents n'annulent pas le programme de recherche, au sens de Lakatos, ouvert par Marx. Ils l'élargissent et signalent les risques que l'un des penchants de sa problématique, l'économisme, fait courir à l'analyse de la société, au regard que l'on porte sur elle, à l'action que l'on peut y entreprendre. Mais ces commentaires comportent eux aussi leurs propres limites qui apparaissent lorsqu'ils perdent de vue la dialectique des phénomènes: quel lien peut-on établir entre économie et histoire? quel est celui entre les différents sens du mot *valeur*?

a) Economie et histoire.

A trop vouloir chasser l'économisme sous l'économie ou l'économie sous le prétexte d'économisme, on peut se trouver complètement démuni pour proposer une intelligibilité de la société. Le désarroi de la pensée s'accroît lorsque des phénomènes majeurs ébranlent les équilibres sociaux planétaires et les certitudes à propos de ces derniers que l'on croyait les mieux établies. Il en va ainsi de la compréhension de la dislocation des pays de l'Est. Dans leur livre au titre évocateur, Perret et Roustang illustrent l'impasse théorique à laquelle une critique extrémiste peut conduire. Alors qu'ils critiquent, pour une part à juste titre, la tendance commune du libéralisme et du marxisme à autonomiser la sphère économique, ils reviennent sans cesse à une explication économique de l'histoire. Ainsi veulent-ils "replacer la fin du communisme dans l'histoire économique"¹. La citation suivante n'apporte-t-elle pas un démenti à la démarche qu'ils affirment par ailleurs et, *a contrario*, ne rappelle-t-elle pas la nécessité de ne pas évacuer l'économie mais de la réinsérer, la *réencastrent*² dans le social? "Quelle que soit la part des facteurs purement politiques et de l'action d'hommes tels que Sakharov, Havel ou Walesa, ce n'est pas leur faire injure que d'affirmer que le communisme est mort presque naturellement de son échec économique. (...) Risquons une hypothèse, dont on admettra volontiers le schématisme: le communisme s'est effondré parce qu'il s'est montré incapable de dépasser une étape historiquement déterminée du développement industriel."³ D'une part, cette hypothèse, quoique juste, est banale, sauf lorsque l'influence économique est qualifiée de *naturelle*. D'autre part, les auteurs la contredisent à nouveau immédiatement en inversant la causalité: "Les choix idéologiques ont modelé la structure et le fonctionnement de l'économie

¹. PERRET B., ROUSTANG G., *L'Economie contre la société*, op. cit., p. 30.

². La notion d'*encastrement* est due à POLANYI K., *La grande transformation*, op. cit., p. 88: "...la maîtrise du système économique par le marché a des effets irrésistibles sur l'organisation tout entière de la société: elle signifie tout bonnement que la société est gérée en tant qu'auxiliaire du marché. Au lieu que l'économie soit encadrée dans les relations sociales, ce sont les relations sociales qui sont encadrées dans le système économique."

³. PERRET B., ROUSTANG G., *L'Economie contre la société*, op. cit., p. 30-32.

soviétique.”¹ De plus, au sein même de leur explication économique, ils produisent deux versions contradictoires: après avoir expliqué l’échec soviétique par l’impossibilité de passer d’une accumulation extensive à une accumulation intensive, c’est-à-dire de type fordien, ils concluent: “L’économie soviétique constituait une monstrueuse caricature du fordisme (...).”²

b) Valeur-travail, valeur du travail et valeur-argent.³

La conséquence pratique de la position théorique consistant à dénoncer la menace objectiviste est très souvent un retour du subjectivisme. Là où l’objectivisme est réducteur de l’analyse, le subjectivisme en est destructeur.

b.1) Comment est traduite la critique de l’objectivation de l’économie venant des théoriciens? “La fin de la valeur travail?”⁴ “Le travail comme valeur s’étiole, au moment où la valeur-travail vacille.”⁵ Pour le citoyen, cela devient: “Le travail perd sa valeur”⁶, ou bien “la "valeur-travail" pourrait perdre de son poids ou de son sens”⁷. La part de vérité qui figure dans ces affirmations est importante⁸: la crise de société que nous traversons empêche, par le biais du chômage, de l’exclusion ou tout simplement d’un travail mécanisé, que les individus trouvent une identité sociale grâce au travail salarié. Les mécanismes de socialisation à l’oeuvre depuis la révolution industrielle sont donc mis en échec. La concordance entre l’évaluation économique du travail, ou de la force de travail, peu importe à nouveau ici, et la perception qu’en ont les individus, création et en même temps résultat du processus de légitimation de la première, vole en éclats. Je suis au chômage: la société me signifie que je vauds zéro alors que je *sens* que je vauds beaucoup plus. Ou bien, j’effectue une tâche répétitive, dépersonnalisante et déresponsabilisante: la société me signifie que je ne suis bon qu’à cela alors que je *sens* que je suis potentiellement créatif et que j’aspire à l’être.

¹. PERRET B., ROUSTANG G., *L’Economie contre la société*, op. cit., p. 33.

². PERRET B., ROUSTANG G., *L’Economie contre la société*, op. cit., p. 36.

³. Nous aborderons en détail dans la 3^e partie (chapitres 7 et 8) la question de la place du travail et de son rôle social. Nous déflorons le sujet ici pour en voir les relations avec celui de la valeur.

⁴. MEDA D., *Travail et politiques sociales, à propos de l’article d’Alain Supiot: “Le travail, liberté partagée”*, *Droit social*, n° 4, avril 1994, p. 339.

⁵. MINC A., *L’après-crise est commencé*, Paris, Gallimard, 1982, p. 233.

⁶. LEBAUBE A., *Le travail perd sa valeur*, *Le Monde*, 8 septembre 1993.

⁷. LEBAUBE A., *La décote de la "valeur travail"*, *Le Monde*, 1er décembre 1993 et *Dossiers et Documents*, n° 218, février 1994.

⁸. Cela n’empêche pas le même auteur d’entretenir une confusion extrême: “les salariés ont tendance à remettre en cause la valeur travail dans leur existence, et non pas la valeur du travail”. LEBAUBE A., *Les surprises du temps libre*, *Le Monde Initiatives*, *Les métamorphoses du travail*, Cahier n° 3, 17 mai 1995, p. 25.

Mais cette part de vérité charrie avec elle un confusionnisme regrettable. La crise d'identité consécutive aux transformations du mode de production capitaliste porte en germe une contestation de la rationalité économique que ce système a sacralisée mais elle n'est pas la négation de cette rationalité. Elle en est au contraire l'expression. De quelle manière? Le développement économique conduit à l'exclusion progressive du travail vivant du processus de production, ce qui se traduit par une augmentation de la productivité du travail et donc par une baisse des coûts de production et, à long terme, de la valeur des marchandises. Cette exclusion ne constitue pas une négation de la loi de la valeur en tant que tendance, mais au contraire en est la stricte application ou expression. Lorsque nous lisons que l'introduction des nouvelles techniques entraîne que "le temps de travail calculé par rapport à la valeur des marchandises n'existe plus"¹ ou bien que "désormais, il n'est plus possible d'affirmer que le temps de travail soit l'instrument intangible de mesure de la valeur ajoutée fabriquée ou vendue"², nous ne pouvons que regretter un double contresens: d'abord, c'est la valeur qui est susceptible d'être calculée par le temps de travail et non l'inverse³, ensuite, plus les prix diminuent au fur et à mesure que la productivité progresse, plus la loi de la valeur-travail est confirmée. Le dernier contresens n'est que la manifestation du "fantasme"⁴ de la productivité du capital: "(...) le changement intervenu depuis un siècle: ce sont désormais les machines et les systèmes qui travaillent au sens propre, et non plus les hommes."⁵ D'une part, il y a risque de confusion conceptuelle d'appliquer à la rotation mécanique des machines la notion de travail et de considérer que cette rotation est indépendante de l'intervention humaine et que le capital a une possibilité de s'accroître de manière autonome, d'autre part il y a confusion certaine entre nombre d'unités de marchandises produites et valeur de celles-ci. On ne peut encore une fois que renvoyer à ce qu'écrivait Marx dans les *Grundrisse* qui se montrait bien meilleur théoricien et prévisionniste que les analystes actuels⁶. On y remarque que Marx parle toujours de la

¹. LEBAUDE A., *La décote de la "valeur travail"*, op. cit.

². AFRIAT C., *La dynamique de l'activité et sa traduction en emplois*, *Partage*, n° 99, août-septembre 1995, p. 3.

³. A. Lebaube, dans un article plus récent, supprime lui-même cette première erreur: "le temps n'étant plus le critère de la valeur du travail effectué", *Les contours flous du travail*, *Le Monde Initiatives*, *Les métamorphoses du travail*, Cahier n° 3, 17 mai 1995, p. 14; mais il en commet une autre, comme la plupart des économistes, à propos de la valeur du travail: s'agit-il du salaire ou de la valeur produite?

⁴. Selon l'expression de S. Latouche: "La fécondité du capital est un cas particulier du fétichisme de la marchandise." *Epistémologie et économie*, op. cit., p. 319; voir aussi p. 504.

⁵. MEDA D., *Travail et politiques sociales, à propos de l'article d'Alain Supiot: "Le travail, liberté partagée"*, op. cit., p. 338.

⁶. MARX K., *Principes d'une critique de l'économie politique*, op. cit., p. 301-306: "Dans la mesure même où le temps -quantum de travail- est posé par le capital comme le seul élément déterminant de la production, le travail direct pris comme principe de création des valeurs d'usage disparaît ou du moins se trouve réduit quantitativement et qualitativement à un rôle certes indispensable, mais subalterne, en regard du travail scientifique en général, de l'application technologique des sciences naturelles, et de la force productive générale issue de l'organisation sociale de l'ensemble de la production -qui apparaît comme le don naturel du travail social (bien qu'il s'agisse d'un produit historique). (...) C'est la division du travail qui, ayant transformé de plus en plus les opérations manuelles en opérations mécaniques, a rendu possible, à la longue, leur remplacement par la machine. (...) On voit ici d'une manière directe comment un mode de travail est transféré de l'ouvrier au

distanciation entre le travail vivant et les richesses créées, c'est-à-dire le travail et les valeurs d'usage, mais jamais il ne parle d'une soi-disant distanciation entre travail et valeur. Au contraire, la dernière phrase citée en note signifie qu'au fur et à mesure de l'augmentation de la productivité du travail et de la disparition du travail vivant -et pour Marx il s'agit d'une "tautologie"¹- la valeur d'échange disparaît elle aussi, ce qui est, jusqu'au bout, l'esprit et la lettre de la loi de la valeur.²

Fondamentalement, nous émettons l'hypothèse que toutes les confusions rencontrées proviennent de la faute de raisonnement suivante. Beaucoup d'auteurs s'accordent pour constater les progrès incessants de la productivité du travail et, immédiatement après, déclarent qu'en raison de la diminution de la quantité de travail nécessaire à la production, et surtout en raison de la diminution de la place du travail ouvrier et du travail manuel, la notion de travail productif perd son sens. Or, ces deux affirmations mises bout à bout sont contradictoires:³

capital sous forme de machine et comment, par ce transfert, sa force de travail individuelle est dépréciée. (...) L'échange de travail vivant contre du travail matérialisé, autrement dit la détermination du travail social en tant qu'opposition entre capital et travail salarié, constitue l'ultime développement du *rapport de valeur* et du système de production fondé sur la valeur. Sa condition permanente, c'est la masse de temps de travail immédiat, le quantum de travail appliqué en tant que facteur de production décisif de la richesse. Mais à mesure que la grande industrie se développe, la création de la richesse vraie dépend moins du temps et de la quantité de travail employés que de l'action des facteurs mis en mouvement au cours du travail, dont la puissante efficacité est sans commune mesure avec le temps de travail immédiat que coûte la production; elle dépend plutôt de l'état général de la science et du progrès technologique, application de cette science à la production. (...) La richesse réelle se manifeste (...) dans l'énorme disproportion entre le temps de travail et son produit ainsi que dans la disproportion qualitative entre le travail réduit à une pure abstraction et la puissance du processus de la production qu'il contrôle. (...) Ce qui apparaît là, dans cette transformation, comme le maître pilier de la production et de la richesse, ce n'est ni le travail immédiat ni le temps de travail, c'est l'appropriation par l'homme de sa force productive universelle, c'est l'intelligence et la maîtrise de la nature par l'ensemble de la société -bref, l'épanouissement de l'individu social. *Le vol du temps de travail d'autrui, base actuelle de la richesse*, paraît une assise misérable comparée à celle que crée et développe la grande industrie elle-même. Lorsque, dans sa forme immédiate, le travail aura cessé d'être la grande source de la richesse, le temps de travail cessera et devra cesser d'être la mesure du travail, tout comme la valeur d'échange cessera d'être la mesure de la valeur d'usage."

¹. MARX K., *Principes d'une critique de l'économie politique*, op. cit., p. 284.

². Nous verrons dans le chapitre 7 que beaucoup d'auteurs actuels, en ne faisant pas la distinction entre quantités produites et valeur créée, tombent dans l'erreur consistant à croire que la diminution du travail vivant et la montée du chômage apporteraient un démenti à cette loi.

³. Nous renvoyons en Annexe 5 la mise bout à bout des affirmations contradictoires puisées chez les auteurs suivants:

AZNAR G., *Travailler moins pour travailler tous, 20 propositions*, Paris, Syros, 1993.

PASSET R., *La logique d'une mutation*, dans *Transversales Science/Culture, Garantir le revenu, Une des solutions à l'exclusion*, Document n°3, mai 1992.

PERRET B., ROUSTANG G., *L'Economie contre la société*, op. cit.

ROBIN J., *Un bluff inhumain: l'économie de marché*, *Transversales Science/culture*, n° 27, mai-juin 1994; *Quand le travail quitte la société post-industrielle*, 1) *La mutation technologique informationnelle méconnue*, Paris, GRIT éditeur, septembre 1993, 2) *Le travail à l'épreuve des transformations socio-culturelles*, Paris, GRIT éditeur, septembre 1994.

- soit on reconnaît que la productivité du travail augmente et alors la diminution de la quantité de travail nécessaire en est synonyme;

- soit on retient l'idée que le travail productif n'a plus de sens et alors il faut abandonner tout raisonnement à partir de la productivité du travail.

Une variante de cette idée est donnée par Perret et Roustang qui soutiennent que la source de la valeur d'échange s'est déplacée de la production vers l'échange en partant du fait que les entreprises ont plus de difficulté à vendre qu'à produire¹, ce qui est sans doute vrai mais qui est un autre problème que celui de l'origine de la valeur, sauf dans une vision néo-classique de la valeur-utilité.

L'incohérence relevée entraîne chez ces auteurs un contresens et un non-sens. Tout d'abord, s'il est sûr que la naissance de la société industrielle et la généralisation du travail salarié ont conduit à ériger le travail en valeur (au sens éthique) universelle qui s'est transmise jusqu'à nos jours, cela n'implique pas qu'il en ait été de même pour la valeur au sens économique. En effet, la société libérale a fait en sorte de sacraliser le travail mais, à partir des économistes néo-classiques, elle a nié que le travail créait la valeur économique. Seul, Marx a conservé une part de l'héritage des économistes classiques mais en le dépassant par l'affirmation que le travail abstrait était l'unique créateur de la valeur tout en souhaitant l'abolition du travail salarié au terme de l'évolution qui devait conduire l'homme à être son propre producteur.

Ensuite, et ce point découle du précédent, les auteurs critiqués ici assimilent très souvent *valeur du produit du travail* et *valeur du travail*: "Le temps se réifie, s'objective pour devenir la mesure et la valeur du travail.(...) Le temps est de moins en moins un critère adéquat de la mesure de la valeur réelle du travail."² Ou bien ailleurs ils définissent le salaire comme la *valeur du travail*: "La valeur du travail au sens économique du terme a perdu de son objectivité, et peut difficilement être reconnue comme la traduction dans la sphère économique d'une valeur éthique."³ Or, l'expression *valeur du travail* (d'un point de vue économique) n'a pas de sens. Soit on raisonne sur le produit du travail qui a une valeur, soit sur la force de travail qui en a une autre. Ne pas faire cette distinction, c'est revenir à Smith et reproduire l'ambiguïté entre *travail commandé* et *travail incorporé*⁴. Et il ne restera plus à nos auteurs que de conclure sur la dissociation du travail et de l'origine du revenu.⁵

SUE R., *Temps et ordre social*, op. cit.

ZARIFIAN P., PALLOIX C., *La société post-économique, Esquisse d'une Société Alternative*, Paris, L'Harmattan, 1988.

¹. PERRET B., ROUSTANG G., *L'Economie contre la société*, op. cit., p. 68.

². SUE R., *Temps et ordre social*, op. cit., p. 97 et 230. Voir aussi PERRET B., ROUSTANG G., *L'Economie contre la société*, op. cit., p. 13 et 251.

³. PERRET B., ROUSTANG G., *L'Economie contre la société*, op. cit., p. 251-252.

⁴. Cf. notre schéma 1.6 ci-dessus.

⁵. Nous discuterons cette question dans le chapitre 7.

Notre thèse est que les analyses actuelles prétendant trouver dans la révolution technique contemporaine de nouvelles raisons de réfuter la loi de la valeur de Marx ne font en réalité que, à leur tour, réduire la loi de la valeur à la théorie de Ricardo, et, de ce fait, pour certains, tenter d'établir des convergences entre l'analyse marxienne et l'analyse marginaliste alors que la première est une théorie des rapports sociaux, ce qu'ignore la seconde, et, finalement, renouer sans le dire avec l'analyse marginaliste. De plus, nous montrerons¹ que l'adhésion à ce thème, dont on peut trouver une illustration théorique chez Gérard Maarek selon qui Marx "ne soupçonnait pas qu'à l'heure même où paraissait *Le Capital*, l'économie politique amorçait sa révolution copernicienne: le travail allait ne plus être mis au centre de l'univers économique"², prépare, d'un point de vue théorique, soit le refus de prendre en compte la possibilité d'utiliser les gains de productivité pour réduire le temps de travail et abandonner le rêve de la croissance économique illimitée préjudiciable à la nature, soit l'entérinement de la division sociale entre ceux qui trouvent une place dans le processus de production et ceux qui en sont exclus devant se contenter de revenus de subsistance concédés par les premiers.

Répetons, que pour nous, reconnaître que la rationalité économique est à l'oeuvre, souvent au détriment des classes sociales dominées et non au bénéfice de tous comme le soutiennent les apologistes libéraux, n'est pas lui donner quitus. C'est au contraire, suivre la voie qui, de Marx à Bourdieu (en passant par Polanyi précisent Accardo et Corcuff³), consiste à pratiquer une *sociologie des champs économiques* et non pas l'*économie des champs sociologiques*. En effet, la plupart des études s'accordent pour dire que Georg Simmel⁴, à qui Perret et Roustang se réfèrent souvent, est un des fondateurs de la sociologie de l'action et du paradigme interactionniste, persuadé qu'il est possible d'élaborer une connaissance du social qui soit intemporelle et que les phénomènes sociaux ne sont que les conséquences agrégées d'actions individuelles.⁵ Alors que Marx s'est attaché à montrer que l'argent, valeur par excellence, n'est que la représentation du travail vivant⁶, Simmel considère l'argent comme ayant une réalité indépendante⁷. Perret et Roustang sont donc aux antipodes de Marx qu'ils critiquent et de Polanyi... dont ils se réclament. En fait, Perret et Roustang, représentatifs d'un pan entier de la recherche théorique actuelle, ne se rapprochent-

¹. Dans notre 3^e partie, notamment le chapitre 7.

². MAAREK G., *Introduction au Capital de Karl Marx*, Paris, Calmann-Lévy, 1975, p. 32.

³. ACCARDO A., CORCUFF P., *La Sociologie de Bourdieu*, op. cit., p. 106.

⁴. SIMMEL G., *Philosophie de l'argent*, op. cit.

⁵. BOUDON R., *Georg Simmel*, dans *Encyclopædia Universalis*, Paris, 1985, Corpus 16, p. 922-924. Boudon, peu suspect de sympathie envers le holisme, reconnaît cette interprétation de Simmel et s'en réclame.

⁶. HENRY M., *Penser philosophiquement l'argent*, dans DROIT R.P. (sous la dir. de), *Comment penser l'argent ?* Troisième Forum Le Monde Le Mans, Paris, Le Monde Editions, 1992, p. 73-80.

⁷. VIEILLARD-BARON J.L., *L'argent ou l'échange universel selon Georg Simmel*, dans DROIT R.P., *Comment penser l'argent ?*, op. cit., p. 81-89.

ils pas du courant de pensée autrichien fondé par Böhm-Bawerk? Ce dernier prenait les caractéristiques sociales des marchandises pour des caractéristiques naturelles, ne comprenait pas que la loi de la valeur exprimait une relation entre les hommes et non entre les choses, s'évertuait à faire de la loi de valeur une simple théorie des prix. Hilferding lui avait déjà répondu en ces termes: "C'est donc parce que le travail est le lien social qui unit une société atomisée, et non parce qu'il est le facteur le plus significatif techniquement, qu'il est le principe de la valeur et que la loi de la valeur correspond à la réalité."¹

La démarche cherchant à critiquer l'objectivation de la valeur et l'autonomie de la sphère économique à partir d'un présupposé individualiste s'invalide d'elle-même puisque précisément le paradigme de la rationalité et celui de l'utilitarisme individualiste ne forment qu'un. La critique de la rationalité ne peut s'effectuer à l'intérieur et de l'intérieur du paradigme de l'individualisme méthodologique. Il faut donc en sortir. Le holisme n'est pas une condition suffisante pour réussir cette critique, mais il en est une condition minimale nécessaire. L'attitude visant à refuser, selon la formule d'Accardo, *l'extrémisme subjectiviste et l'extrémisme objectiviste* n'est pas une voie moyenne parce que, s'il est impossible, à nos yeux, de produire une économie critique du social, il est possible, à la manière de Bourdieu, de produire une sociologie critique de l'économie. Mais cette voie est sans doute la plus inconfortable parce qu'elle n'est jamais définitivement assurée. Elle n'est pas assurée parce qu'elle oblige à comprendre pourquoi l'économie s'autonomise du social, sans tomber dans la croyance que cette autonomisation est dans la *nature* des sociétés et donc sans tomber dans sa justification laudative, et parce qu'elle oblige à retenir l'hypothèse de Marx selon laquelle les conditions sociales de production jouent un rôle dans le fonctionnement et l'évolution des sociétés sans tomber dans l'économisme. Il y a incontestablement une proximité très grande entre Marx et Polanyi dans leur critique des catégories économiques. Bernard Guibert fait remarquer que Polanyi étend la critique marxienne du fétichisme de l'argent: le fétichisme consiste à croire que le travail, la terre, l'argent s'échangent sur des marchés (en fait ce sont de pseudo-marchés) comme les marchandises ordinaires, contre des prix qui en mesureraient l'apport respectif (salaire, rente, intérêt).² Sans doute, les limites des analyses de Marx et de Polanyi sont-elles inversées: la première prête le flanc à la critique de l'économisme, la seconde, tout en reconnaissant que les catégories économiques sont critiquables, s'interdit de comprendre qu'elles le sont parce que derrière la catégorie prix, il n'y a pas simplement la rencontre d'une offre et d'une

¹. HILFERDING R., *Böhm-Bawerks Marx-Kritik*, op. cit., cité par DOSTALER G., *Valeur et prix*, op. cit., p. 113.

². GUIBERT B., *Le fétichisme de l'argent*, dans DROIT R.P., *Comment penser l'argent ?*, op. cit., p. 267-280.

demande, il y a des rapports sociaux.¹ Une théorie de la valeur comme expression des rapports sociaux est donc nécessaire.²

La diminution du temps de travail nécessaire à la production des marchandises consécutive à la progression des techniques et des savoir-faire n'est pas la preuve que le travail cesse d'être le seul facteur de production au sens strict. Cette diminution signifie que le travail voit sa place se réduire d'un point de vue quantitatif mais que son caractère décisif se renforce du point de vue qualitatif³. L'idée contraire, souvent avancée, participe de la confusion intellectuelle propice à tous les slogans idéologiques: dans un premier temps, on nie que le travail est seul productif de valeur ajoutée; dans un deuxième temps, on discourt sur la diminution de son caractère productif. Cela rejoint la démarche libérale bien connue qui a pendant plus d'un siècle nié l'existence des classes sociales, et s'attache aujourd'hui à montrer que les classes sociales sont en voie de disparition. Comment un phénomène pourrait-il disparaître s'il n'a jamais existé? ⁴

Nous devons donc être extrêmement vigilants pour opérer la distinction entre le discours de celui que Bourdieu appelle l'*intellectuel médiatique* et de celui qu'il appelle l'*intellectuel critique*⁵. Ainsi, au cours des années 1980 a-t-on entendu de manière répétitive que les Français s'étaient réconciliés avec l'entreprise. Seraient-ils de nouveau fâchés pour remettre en cause, à en croire les mêmes commentateurs⁶, le travail qu'ils y effectuent? Le côté surprenant des volte-face des commentaires est mis en lumière par Robert Castel: "Il est paradoxal qu'un discours apologétique sur l'entreprise se soit imposé précisément au moment où elle perdait une bonne part de ses fonctions intégratrices."⁷

¹. Dans *Présentation de Les systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie*, op. cit., p. 25, Godelier reproche à Polanyi de confondre "les rapports sociaux de production et les formes sociales de circulation du produit du procès de production".

². Nous confrontons cette thèse à celle exprimée dans *La Revue du M.A.U.S.S. semestrielle* en Annexe 6.

³. BIDEJ J., *Le travail fait époque*, *Politis La Revue*, n° 7, avril-mai-juin 1994, p. 75-80. L'auteur y développe une idée voisine.

⁴. "La grande bourgeoisie s'affirme comme classe en niant la réalité des classes. Le triomphe de l'idéologie libérale est sans doute d'autant plus aisé que la grande bourgeoisie peut se contenter de la pratique: elle peut fonctionner comme classe organisée et agissant en fonction de ses intérêts bien compris sans avoir à construire la théorie de sa réalité sociale et de sa pratique. La bourgeoisie n'a pas à se déclarer comme classe, et surtout ne doit pas le faire, pour exister réellement." PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., *La grande bourgeoisie: une classe mobilisée*, *Alternatives économiques*, *Les classes sociales font de la résistance*, H.S., n° 29, 3° trimestre 1996, p. 33. Voir aussi des mêmes auteurs *Grandes fortunes, Dynasties familiales et formes de richesse en France*, Paris, Payot, 1996.

⁵. BOURDIEU P., *La misère des media*, Entretien avec *Télérama*, n° 2353, 15 février 1995, propos recueillis par F. Granon.

⁶. LEBAUDE A., *Le travail perd sa valeur*, op. cit. Dans l'article ultérieur, l'auteur parle de "procédure de divorce (...) engagée entre les salariés et l'entreprise", *Les surprises du temps libre*, op. cit., p. 25.

⁷. CASTEL R., *Les métamorphoses de la question sociale*, op. cit., p. 403.

Le discours sur la fin du travail est en prise avec la montée grandissante des inquiétudes des populations prenant conscience que de moins en moins de personnes sont à l'abri des menaces pesant sur leur emploi, donc leur travail, sur leur intégration sociale¹, donc leur identité. Mais ce discours véhicule trois types d'ambiguïtés.

- Il prend pour disparition du travail ce qui n'est qu'un recul lent et cantonné à un pôle de la planète. Il n'est pas sûr que le phénomène soit vérifié de façon sensible à l'échelle mondiale.

- Il entretient l'illusion qu'un jour prochain le travail pourra être proche de zéro et que s'ouvrira la civilisation des loisirs totaux. Depuis des décennies, celle-ci est à l'ordre du jour, mais les auteurs de cette notion n'évoquant trop souvent que les loisirs marchands, ces derniers demandent à être produits par du travail.

- Il confond la réduction, voire la disparition, du travail aliénant avec la négation du travail comme principe générique, unique ou imbriqué à d'autres comme nous le verrons, de l'être humain. Que l'homme puisse atteindre un état d'automatisation qui le dispense presque totalement des tâches productives et qu'ainsi il puisse donner libre cours à ses capacités créatrices restées jusque là virtuelles, ou bien, plus vraisemblablement, qu'il ne puisse y atteindre et qu'ainsi les tâches de nécessité continuent de s'imposer à lui, objectivement ou comme reflet des ses fantasmes, dans les deux cas, le travail, créateur d'objets ou créateur d'oeuvres, producteur de choses, de signes ou producteur de relations, restera le premier besoin de l'homme. Autrement dit, nous nuançons la célèbre phrase de Marx “ (...) quand le travail sera devenu non seulement le moyen de vivre, mais encore le premier besoin de la vie (...)”², pour indiquer que le travail a été, est et sera à la fois un moyen de vivre, pour le corps et pour l'esprit, et le premier besoin dans la réalisation de son désir d'avoir et de son désir d'être, mais évidemment ce travail s'oppose en tout point au travail salarié.

b.2) Au terme de l'analyse sur les rapports entre valeur, travail et rationalité, la question de la monnaie, valeur par excellence, réapparaît. Elle aussi trouve sa place dans la discussion méthodologique sur l'articulation entre l'individu et la société, entre l'économie et le social.

De la même manière que précédemment, nous ne croyons pas possible de retenir l'une ou l'autre des deux hypothèses opposées suivantes:

¹. Il ne faut pas se laisser abuser par l'expression *intégration sociale*: elle ne porte en elle aucun jugement de valeur. Elle ne doit pas être entendue dans le sens: je suis intégré donc je me sens bien. L'intégration est le résultat du processus de socialisation, fait d'intériorisation des normes et de tous les traits culturels, avec ce que cela comporte de contraintes, de soumission mais aussi de reconnaissance de la part des autres.

². MARX K., *Critique du programme du parti ouvrier allemand*, op. cit., p. 1420. Nous retrouverons cette question dans la troisième partie (chapitre 7) à propos de la critique de l'utopie par Hans Jonas.

- La monnaie comme substitut au troc. Le troc est un mythe¹, non pas qu'il ne puisse exister d'échanges ponctuels directs entre deux producteurs, mais parce qu'en tant que système généralisé, il supposerait que les individus soient totalement isolés; autrement dit, il y aurait une société (puisque'il y a système général d'échanges) sans socialisation des individus. Il fait partie de ces mythes fondateurs dans lesquels la société projette le sens qu'elle souhaite y voir trouver par les individus et les groupes. Ce présupposé théorique que l'on retrouve de manière récurrente d'Aristote à Smith et sans doute Walras est en filiation directe avec l'individualisme méthodologique et il est intenable logiquement.

- La monnaie comme pur symbole et pur instrument d'exorcisation de la violence par le biais de règlements de comptes (dans les deux sens de cette expression). Cette hypothèse², prolongeant certains travaux de René Girard³, a le mérite d'anéantir la première, et, en apparence, elle explique le phénomène monétaire en se plaçant au niveau social. Mais en se focalisant sur des individus dont on ne pourrait comprendre le comportement qu'en termes d'échanges d'un peu plus de richesse contre un peu moins de violence et de mort, cette démarche théorique renonce au holisme et renoue par un autre biais avec l'individualisme.

En rejetant ces deux hypothèses comme susceptibles de rendre compte, prises séparément, de la totalité du phénomène social qu'est la monnaie, il nous en reste une seule capable de répondre à une telle exigence. C'est celle de la monnaie comme instrument institutionnel de mesure (de la valeur) structurant les rapports sociaux, ceux-ci n'étant pas conçus comme des superstructures mais comme un ensemble articulé de pratiques sociales et de pensées sur ces pratiques. Sans la monnaie, il n'y a pas de valeur, sans la monnaie, il n'y a pas de rapports sociaux, capitalistes, cela va de soi, mais aussi pré- ou non capitalistes. Cette hypothèse est de type holiste, mais débarrassée de sa tonalité structuraliste.⁴

¹. Ce n'est pas une légende ni une fable, parce que tout le monde sait que, lorsqu'une légende est racontée, elle est fausse, alors qu'un mythe fonctionne parce que tout le monde le croit vrai. Nous préférons ainsi la qualification de mythe à celle de fable que retiennent SERVET J.M., dans *La monnaie contre l'Etat ou la fable du troc*, dans *Droit et Monnaie, Etats et espace monétaire transnational*, Travaux du Centre de Recherche sur le Droit des marchés et des investissements internationaux, Université de Bourgogne, Dijon, 1988, vol. 14, ou dans *L'institution monétaire de la société selon Karl Polanyi*, *Revue économique*, vol. 44, n° 6, novembre 1993, ou encore dans *Du troc au réseau, les marchés dans l'histoire*, *Sciences Humaines*, Hors série n°3, novembre-décembre 1993, et HAESLER A., dans *Holisme et pseudo-holisme dans la théorie monétaire, Notes critiques à propos de "L'origine de la monnaie" d'André Orléan*, *La Revue du M.A.U.S.S. semestrielle*, n° 2, second semestre 1993, p. 175-187.

². ORLEAN A., *L'origine de la monnaie*, *Revue du M.A.U.S.S.*, n° 14, 1991, p. 126-152, n° 15-16, 1992., p. 111-125.

³. GIRARD R., *La violence et le sacré*, op. cit., 1972.

⁴. Aldo Haesler dans *Holisme et pseudo-holisme dans la théorie monétaire, Notes critiques à propos de "L'origine de la monnaie" d'André Orléan*, op. cit., établit une typologie de quatre explications de l'origine de la monnaie: 1) hypothèse politico-institutionnelle que retient l'auteur et que rejoint la nôtre; 2) hypothèse sacrée qui correspond à peu près à la seconde des hypothèses que nous avons rejetée; 3) hypothèse marchande qui correspond à la première hypothèse que nous avons rejetée (l'auteur parle de fable à propos du troc); 4) hypothèse débitiste correspondant à la monnaie comme instrument de thésaurisation, et que, pour notre part, nous refusons de mettre à part parce qu'elle fait partie intégrante de la conception que nous avons retenue.

Pour dire les choses schématiquement en terminant ce chapitre, on peut renvoyer dos à dos le libéralisme et le marxisme (celui-ci en tant que mouvement historique) pour leur économisme, mais pas Smith et Marx: les concepts de l'un sont a-historiques, ceux de l'autre sont socio-historiques et ont donc une portée critique, même si elle est inachevée. La portée de cette critique reste fondamentale parce qu'elle révèle:

- L'inversion des valeurs éthiques par le capitalisme: la monnaie n'est plus le moyen d'échanger des valeurs d'usage matérielles ou immatérielles, mais elle devient une finalité en soi. Donc l'économie, en tant que lieu où l'on produit la finalité suprême, et aussi en tant que discours, organise et gouverne le monde selon sa rationalité. Selon la formule de Serge Latouche, "L'argent est ainsi le jugement dernier de la raison."¹.

- L'exclusion: le capitalisme doublé du système technicien exclut ce qui fait sa substance, le travail vivant, privant son auteur, le travailleur vivant, de la possibilité de se construire, de s'épanouir, d'être, et le privant du même coup de la reconnaissance sociale qu'il en attend.

- L'aliénation: l'exaltation de l'individu n'est que le masque de sa négation parce que toute l'individualité du travail, et à travers elle, chaque sujet, sont niés par une économie abstractive.

Le temps nous a permis de saisir le lien qui unit la technique, la rationalité, la valeur et aussi le lien qui unit leur critique. Nous avons pu montrer que le temps qui permettait d'établir ce lien avait un contenu: le travail.

Mais, seul le travail concret possède un caractère inhérent à l'espèce humaine. En revanche, le travail abstrait, producteur de valeur (expression de la rationalité économique), producteur d'autonomie de la sphère économique, et producteur d'hétéronomie aliénante et en même temps d'intégration sociale pour les individus, est inséparable de rapports sociaux historiquement constitués et reproduits.

Le travail au service du capitalisme, revêtu de la parure de la rationalité économique, et la technique érigée en système auto-expansif ont produit le développement économique dont la vocation est de n'avoir pas de limite *a priori*. Le développement a désintégré toutes les formes de cohésions sociales autres que celles issues de la rationalité économique. Mais il n'est pas certain que la cohésion sociale spécifique qui a résulté de la rationalité économique ne soit pas à son tour menacée.

¹. LATOUCHE S., *Le rationnel et le raisonnable*, op. cit., p. 143.